GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.
FEB 1 1900

7e Année. N° 2. 15 Janvier 1900.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
Henri de Régnier	*La Femme de Marbre*	225
Jean Carol	*Une Question Franco-Anglaise*	242
Marcel Prévost	*Léa* (4e partie)	277
A.-É. Kozmian	*Le Carnet d'un Mondain sous la Restauration*	311
Ch.-V. Langlois	*La Question de l'Enseignement secondaire.* — II.	353
Fernand Gregh	*La Beauté de Vivre*	383
E. F. Gautier	*L'Ame Malgache.* — I.	400
Mary J. Darmesteter	*Les Sœurs Brontë* (fin)	419
Michel Corday	*La Force à l'Exposition*	435

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1900

LIVRES NOUVEAUX

CINQUANTE ANS D'AMITIÉ, MICHELET-QUINET, 1825-1875, par **madame Edgar Quinet.**

« Les noms de Michelet et de Quinet ont été entrelacés et le seront toujours ; on ne prononcera pas l'un sans l'autre. » Ils furent deux frères d'armes ; et depuis leur première rencontre au mois de mai 1825 chez M. Cousin, ils ne cessèrent pas de s'aimer, de se voir et de s'écrire. La correspondance intégrale de Michelet et de Quinet sera certainement publiée un jour ou l'autre. Elle est dès longtemps attendue. Madame Edgar Quinet a voulu du moins raconter la vie de cœur et d'esprit de ces deux hommes ; elle a fait appel à tous ses souvenirs personnels, et elle a trouvé dans sa mémoire une foule de détails intéressants, qui arrivent à éclairer et à préciser l'histoire de ces deux amis. Au moment où la France vient de célébrer la gloire de Michelet, le portrait moral de l'illustre historien devait être complété par un trait essentiel : la profonde et durable amitié qui l'unit à Edgar Quinet.

LES BOERS, par **Eugène Morel.**

Au moment où l'indépendance du Transvaal est encore une fois menacée par l'ambition britannique, ce petit roman poétique retrace l'histoire et les mœurs des Boers. Est-ce bien un roman ? C'est plutôt un essai de psychologie historique. M. Eugène Morel n'a point voulu nous intéresser à quelque drame domestique ou à quelque intrigue passionnée. Les personnages même qu'il nous présente ne s'évoquent pas à nos yeux d'une façon bien précise ; mais ils symbolisent toute une race. Leur éternel exode vers le Nord à la recherche de terres incultes où ils puissent librement faire paître leurs bœufs, c'est bien la fuite, le refoulement continu et méthodique des Boers par les Anglais, depuis le commencement du siècle.

PUISQUE !... par **Philippe Burqui.**

Le charme de ces vers, c'est qu'ils parlent d'amour. Une passion douloureuse et profonde se cache sous les mots les plus simples, et on aime en toutes ces pages de la résignation et de la ferveur. Sans doute, l'auteur ne s'est pas soucié de chercher des rythmes nouveaux, et ce petit volume ne se recommande point à l'attention par l'éclat des images, ou la sonorité des harmonies ; mais il s'en exhale un parfum pénétrant et durable : on en reste imprégné à son insu. De très courts poèmes disent la mélancolie d'un regret ; d'autres ont un charme de confidences ; d'autres encore décrivent, avec une grâce attendrie, le détail d'une attitude familière ; tous viennent chanter leur cantique discret autour d'une femme adorée ; et le livre se ferme sur l'espoir d'une autre vie, celle que les amants rêvent après la mort, et où seront unis ceux que la destinée sépara l'un de l'autre.

L'ÉMOI, par **Jean Viollis.**

Voici une charmante réédition d'un petit roman délicieux. Le sujet n'est rien. L'auteur nous présente une vieille fille, très loin, en province ; il nous dit ses habitudes et ses manies : elle est pieuse, elle est proprette ; il n'y a pas un grain de poussière dans son appartement, pas une vilaine pensée dans son âme devenue grise peu à peu. Et, voilà qu'un jour, un capitaine arrive avec son billet de logement : il n'a aucun charme, il est même grossier ; mais cette présence d'homme suffit à bouleverser tout le cœur fragile de la pauvre Mademoiselle : sa vie, pour toujours, restera troublée ; cette irruption passagère d'un homme dans son intimité suffit à lui faire ouvrir les yeux autour d'elle : sa chambre, son cœur, sa mémoire, tout est vide ; elle n'aura jamais su « la volupté d'offrir un peu de ses fiertés ou de son sacrifice à l'aimé qu'elle aurait élu ».

LA GUERRE AVEC L'ANGLETERRE, par le **lieutenant X...**

Après Fashoda, au moment où la France avait dû envisager la nécessité possible d'une guerre avec l'Angleterre, les plus chauvins reconnurent qu'on avait bien fait de l'éviter, même au prix de dures humiliations. « La France ne peut pas courir la fortune de l'Espagne, ni jouer sa vie de grande puissance sur une seule carte. Elle serait perdue si elle faisait le sacrifice de sa véritable gloire à celui de sa gloriole. » Mais elle ne doit pas non plus se résigner à un abaissement définitif. L'auteur de ce petit livre, dont nos lecteurs ont pu apprécier, à différentes reprises, la haute compétence, examine ici le plan d'une guerre future contre l'Angleterre. Mais loin de pousser à la faire délibérément, il ne nous dissimule pas qu'elle pourrait nous être désastreuse : il se borne à nous indiquer ce que la France peut prétendre et comment elle pourrait, par le génie et l'intelligence, suppléer à la force qu'elle n'a pas.

LE THÉATRE DANS L'INTIMITÉ, par **J. et M. Dieulafoy.**

« A côté d'un mime de Théocrite et d'une version dramatique du Cantique des Cantiques, on trouvera dans ce premier volume deux farces du moyen âge ; l'une naïve, l'autre étrange par ses tendances philosophiques, toutes deux également gaies. Il contient aussi un marivaudage bien oublié qui fut joué au commencement du siècle. » Tous les amateurs de théâtre s'intéresseront à ce recueil. Il s'y trouve, en effet, outre les pièces mêmes, un grand nombre de notes et d'explications, et jusqu'à des photographies, qui faciliteront la mise à la scène des textes proposés : il donne aussi des indications pratiques sur la manière d'installer un théâtre en simplifiant toutes les difficultés matérielles. Les auteurs de ce livre nous font profiter, en quelques heures, de toute une longue et minutieuse expérience.

LA FEMME DE MARBRE

— XVIe SIÈCLE —

Je jure qu'en rencontrant Giulietta del Rocco, je ne pensais guère à la voir nue.

C'était par un assez bel après-midi d'été, bien que la pureté et la transparence de l'air ne fussent point parfaites comme à certains jours où leur beauté est presque divine. Pas de nuages au ciel, mais une vapeur sèche qui en troublait la lumière. La chaleur, sans être orageuse, était pesante. Aussi, après avoir cheminé assez longtemps hors de la ville, je me sentis fatigué.

Je continuais pourtant à marcher. Le terrain montait en pente brusque. Malgré ma lassitude, je me résolus à gagner la traverse qui mène aux hautes fermes de Rocco d'où l'on voit un vaste espace de contrée et les méandres marécageux du Motterone. Il y a là un bois de pins. L'air y est plus salubre que dans la basse campagne, et je pensais à m'étendre jusqu'au soir à l'ombre des arbres pour ne revenir à la ville que par les routes rafraîchies et déjà ténébreuses. Je trouverais bien aux fermes de quoi souper, une jatte de lait, des olives et une grappe de raisin.

Pour raccourcir mon chemin je devais prendre par la vigne du vieux Bernardo. Je comptais plus de cinq ans passés sans avoir revu le bonhomme; durant ces cinq années, l'ardeur du travail m'avait tenu enfermé dans ma maison. Tout

avait succombé à cet attrait soudain, mon goût du plaisir aussi bien que mes habitudes de paresse et même ma gourmandise. Moi, jadis si friand de mets et de fruits, je ne m'étais pas une fois assis à une table. Un morceau de pain mangé debout, un verre de vin bu à la hâte, formaient toute ma nourriture. Et dire qu'auparavant je guettais la venue du vieux Bernardo, pour le voir arriver avec son âne et déboucher du coin de la place aux Herbes !

Il levait son gros bâton d'épine sur la croupe grise du baudet, dont les sabots secs piétinaient les dalles plates. J'entendais rire, entre les paniers, où il l'installait pour l'amener avec lui au marché, la petite Giulietta. La fillette portait en ses mains des caïeux d'iris cueillis au bord du Motterone, et elle se retournait aux jurons de son grand-père et aux pétarades de l'âne. Bernardo m'apportait ainsi des fruits et des légumes, et réservait pour moi les plus beaux parmi ceux qu'il allait vendre ensuite sur la place.

Le vieillard, qui était arrogant et sentencieux, se montrait fier de mon attention, mais, du jour où je cessai de m'occuper du pas de l'âne et de venir choisir au panier ce qui était à ma convenance, il fut blessé dans son orgueil maraîcher et, peu à peu, cessa, de lui-même, son office. Je ne le vis donc plus, et j'aurais pu ne jamais le revoir, car il était très vieux et les années, à son âge, sont pesantes et fourbes.

Celles que je passai, comme je l'ai dit, retiré en ma maison, me furent, grâce à Dieu, singulièrement fructueuses. Si le champ du vieux Bernardo porta, durant cet intervalle, de belles récoltes terrestres, la mienne aussi, pour être spirituelle, n'en fut pas moins précieuse, car il faut que vous sachiez qu'en ces cinq ans je devins, d'apprenti, maître en mon art.

Je ressentis, pour être vrai, à cette promptitude et à ce succès une grande joie et une grande peur. Il fallait maintenant me rendre digne d'une pareille faveur et la justifier à mes propres yeux par l'usage que j'en pourrais faire, car le plus sérieux devoir de l'homme n'est point celui où on l'oblige, mais bien celui qu'il s'impose.

Dès lors, l'agitation incertaine de mes pensées me rendit étroite ma demeure. Je courus la ville, inquiet et exalté ; je sortais dans la campagne et je gagnais quelque endroit isolé,

tantôt sur les bords du Motterone, tantôt sur la montagne. J'en gravissais les pentes et je m'asseyais sur un rocher, à moins que, couché sur la berge, j'écoutasse couler l'eau jaune et limoneuse du fleuve ou frissonner, à leurs tiges humides, les feuilles sèches des roseaux. Le silence des pierres et les murmures de l'onde entretinrent tour à tour ma méditation solitaire.

C'était un hasard que je ne fusse pas, jusqu'au jour dont je vous parle, retourné à la ferme de Rocco ni à son bois de pins. J'y venais souvent autrefois. Il était rempli de ramiers et j'aimais les abattre à coups d'arbalète. Je me montrais fort adroit à ce tir. Mes traits ne manquaient guère le but visé; mais depuis longtemps j'avais renoncé à ce vain jeu. Ce n'était pas l'œil au guet et les mains alertes que je venais aujourd'hui m'asseoir anxieusement auprès des troncs rouges. Je voulais m'y étendre, les oreilles closes et les paupières fermées, et y endormir pour une heure le trouble de mon esprit.

J'étais arrivé à la vigne de Bernardo. Elle s'étageait en terrasses. Le raisin mûr pendait à ses arceaux. Je goûtai un grain d'une grappe. Je ne trouvai aucun plaisir à sa fadeur chaude et liquoreuse et je recrachai la peau trop sucrée. Quelqu'un riait derrière moi. Je me retournai.

Une jeune fille était debout devant une grande corbeille pleine de raisins. Le bras haut tendu vers une grappe, elle me sembla svelte et forte à la fois. La beauté de son corps apparaissait sous une robe et une chemisette de toile commune.

Depuis l'enfance, je me montrais attentif à la forme des êtres et des choses, jusqu'à demeurer de longues heures à contempler les figures qu'ébauchent les nuages, celles que dessinent les veines des cailloux, celles qu'indiquent les nœuds des écorces. J'y distinguais tout ce qu'on devine d'indistinct et de mystérieux dans ce qu'on regarde longtemps. J'aimais la vue des paysages, les animaux m'intéressaient. A la chasse, tout en les poursuivant, j'admirais leur course ou leur vol.

Ce fut ainsi qu'à voir vivre, je vécus. Je fis la guerre et l'amour. La façon dont se croisent les épées et se joignent les bouches me passionna également. Un jour, ma maîtresse m'embrassa avec un geste si charmant que je voulus en fixer

le souvenir ailleurs qu'en ma mémoire. Celle des hommes est si incertaine que même les images qui l'ont le plus délicieusement émue y sont brèves et fugitives. C'est de l'expérience de cette fragilité que sont nés les arts, et du désir de rendre durable par eux ce qui sans leur aide n'est que passager. Je voulus imiter ce que d'autres savent faire si bien. J'ignorais, hélas! le divin artifice. Mon papier ne porta que des signes informes et ne retint que des formes insignifiantes. Je pleurai de rage et d'impuissance.

Il me fallait tout apprendre. J'appris. Vingt fois je fus sur le point de renoncer. Je m'acharnai. Cinq années passèrent au bout desquelles je sus mélanger les couleurs et tailler les marbres à la ressemblance de tout ce qui existe. Il ne me restait plus qu'à choisir ce que je voulais éterniser. J'avais résolu que ce fût un corps de femme, en souvenir de celle dont le baiser m'avait ouvert les yeux...

Cependant la vendangeuse avait achevé de cueillir la grappe qu'elle tâtait; elle la jeta avec les autres dans la corbeille. Elle ne riait plus et me regardait.

— Ils sont trop chauds, Seigneur, pour vous désaltérer, me dit-elle d'une voix douce et grave; ils ne redeviendront bons qu'au frais. Mais, si Votre Seigneurie a soif, qu'elle daigne venir avec moi jusqu'à la ferme. Notre puits est froid et mon grand-père sera bien aise de revoir Votre Seigneurie si elle n'a pas oublié le vieux Bernardo.

Et elle se remit à rire. Il me semblait la reconnaître.

— Mais alors, lui dis-je, tu es donc la petite Giulietta qui m'apportait sur l'âne des olives, des melons et des iris! On t'asseyait entre les paniers. Comme tu es grande et belle maintenant!

— Oui, répondit-elle en rougissant, je suis Giulietta, la petite fille du vieux Bernardo, et j'ai grandi.

Elle souleva la corbeille. L'osier ploya en gémissant sous la charge des grappes, mais elle saisit les anses de ses mains robustes et posa le fardeau sur son épaule. Tout son corps se roidit pour supporter le poids. Je voyais la hanche tendre l'étoffe. Elle se mit à marcher devant moi.

Je la suivais. Ses cheveux relevés sur sa nuque y tordaient

leur natte puissante. Elle allait d'un pas sûr et égal. Ses reins solides se cambraient. L'étoffe rugueuse de sa robe semblait de la pierre souple, et elle y paraissait sculptée en lignes nobles et fortes. La chair de ses bras et de son cou nus, de leur marbre tiède, achevaient en elle la statue. Comme elle avait chaud, une plaque de sueur mouillait sa chemise entre les deux épaules.

La ferme était un bâtiment carré, au milieu d'une cour caillouteuse. Un chien jappa à notre approche ; un bœuf beugla dans l'étable. Des moutons bêlaient plaintivement dans la bergerie. Le vieux Bernardo parut sur le seuil de la porte.

Il n'avait guère changé depuis ces cinq années, sauf que sa longue barbe blanche poussait plus longue et plus blanche. J'admirai ses mains ; elles étaient larges et terreuses. Le vieillard tout entier ressemblait à un arbre debout. Ses cheveux frisaient sur son front comme une mousse sèche, et sa barbe pendait comme une herbe fibreuse. Ses pieds nus tenaient au sol comme des souches. L'écorce rude de son visage montrait la fente de la bouche et le nœud du nez. Les yeux vifs imitaient deux gouttes de pluie, et les oreilles rappelaient ces champignons cartilagineux qui croissent au bas des vieux troncs. Il avait l'air sylvestre et végétal.

Il m'accueillit bien, mais avec quelque gravité. Peut-être était-il mécontent de me voir revenir ainsi avec Giulietta et craignait-il, de ma part, une de ces entreprises galantes dont les seigneurs ne se privent pas avec les belles paysannes. Giulietta, sans mot dire, avait posé sur la table une fiasque clissée et une cruche d'eau fraîche près d'un plat d'olives noires, puis elle disparut brusquement. Nous restâmes seuls. Bernardo se taisait et me regardait en mordillant sa longue barbe. Le silence dura assez longtemps.

— Tu la trouves belle, notre Giulietta ! me dit-il tout à coup en me versant à boire.

Je ne répondis rien. Il reprit :

— Elle est belle, n'est-ce pas ?

Il s'arrêta encore, puis, posant ses deux coudes sur la table, il ajouta, quand j'eus replacé mon verre devant moi :

— Pourquoi ne fais-tu pas son portrait sur le bois ou dans la pierre ?

Sa langue s'était déliée comme lorsqu'il vantait jadis longuement le mérite de quelque fruit qu'il me tendait de sa grosse main, par-dessus l'échine pelée de son âne.

— Les deux seigneurs de Corcorone, tes amis, me parlaient souvent de toi, durant les temps où l'on ne te voyait plus. Tu sais, les deux Corcorone ! Ce sont de bons seigneurs. J'ai fait la guerre jadis avec leur aïeul, aussi me saluent-ils et m'abordent-ils familièrement. Ce sont de bons seigneurs. Le grand est souple comme l'arc et le petit vif comme la flèche. Ils m'ont appris que tu devenais savant à peindre et à tailler des images, que tu pourrais, si tu voulais, refaire un tableau d'autel comme celui qui a brûlé lors de l'incendie de Santa Chiara et réparer aux portes de San Michele les apôtres à qui les mauvais jours ont cassé le nez ou les bras. Giulietta est belle et sage et j'aimerais la voir sous les traits d'une sainte. Sa figure serait toujours parmi les prières, les cierges et l'encens. Cela lui porterait bonheur et lui communiquerait de la sagesse et de la piété.

— Hélas ! répondis-je, tu te trompes, Bernardo. Je ne taille et ne peins point d'images sacrées, et j'en laisse la tâche à de plus habiles et à de plus pieux. Pour moi, je me borne à représenter exactement l'aspect des choses et plus particulièrement le corps et le visage des hommes.

Il passa la main dans sa barbe.

— Les Corcorone t'ont mal renseigné, Bernardo.

— J'ai vu déterrer d'anciennes statues, — dit tout bas et comme à lui-même le vieillard. — Elles gisaient en terre depuis des centaines d'années. Elles n'avaient ni robes ni coiffures ; elles étaient toutes nues. Personne pourtant n'en riait, et on les entourait avec respect. Je crois que c'était parce qu'on les trouvait belles.

Et il continua plus bas encore :

— J'ai vu ouvrir des sépultures et briser des cercueils d'airain. Ils contenaient des squelettes vêtus de drap d'or. Tout le monde se bouchait le nez, et quelques-uns poussèrent du pied ces ossements. C'était au temps des guerres, quand nous prîmes Guescia et qu'on pilla le tombeau des ducs...

Et le vieux Bernardo me raconta plusieurs faits d'armes de sa jeunesse, alors qu'il suivait l'étendard du grand Corco-

rone. J'avais achevé la fiasque et les olives. Le vieillard m'accompagna jusqu'à la porte :

— Excuse-moi de ne point aller plus loin, mes jambes sont lourdes.

Je me trouvai seul. Je me dirigeai vers le bois de pins. Quand j'y entrai, les ramiers inquiets cessèrent de roucouler. Quelques-uns s'envolèrent avec un grand bruit d'ailes. Une pomme écailleuse tomba à mes pieds.

*
* *

Non, vraiment, je l'ai déjà dit et je le répète encore, lorsque je rencontrai Giulietta dans la vigne, je n'eus aucune pensée de la voir nue, et j'ajoute qu'en la voyant telle en sa chair je n'eus dans la mienne aucun désir.

Elle revenait chez moi, chaque matin, à la même heure qu'elle y était venue la première fois. Ce fut le surlendemain de ma visite au vieux Bernardo que je la vis entrer dans la salle où je travaillais. Je crus qu'elle me rapportait quelque objet perdu. J'attendais qu'elle parlât, et je la regardais en souriant.

Sans rien dire, elle commença à se dévêtir. Elle agissait comme si elle accomplissait un ordre. Quand elle fut nue, elle me regarda au visage et se tint immobile.

Je restai de longs jours en face de sa beauté. Ma porte fut close à tous. Il vint des marchands de marbre et des vendeurs de terres colorées : c'étaient mes visiteurs les plus habituels. Les deux seigneurs de Corcorone demandèrent aussi à me voir, et repartirent fort étonnés de s'être présentés en vain.

D'ordinaire, ils entraient chez moi à leur gré. Au temps de ma plus sévère réclusion, ils pénétraient dans ma solitude. Je les aimais. Nos pères s'étaient connus et avaient toujours suivi les mêmes factions. Nous aussi dans notre jeunesse avions tiré l'épée pour les mêmes causes, et notre sang avait coulé aux mêmes batailles.

Les deux cousins, car ils étaient nés des deux fils du grand Corcorone sous qui Bernardo avait servi, se ressemblaient peu, mais une étroite amitié les liait mieux que la parenté ou que n'eussent fait des rapports apparents d'aspect ou de

visage. L'un était grand, l'autre petit. Très beaux tous deux. Ils habitaient deux palais voisins et tout était commun entre eux, jusqu'aux femmes que, plus d'une fois, ils se partagèrent fraternellement. L'un obtenait d'elles plutôt de l'amour, l'autre tirait d'elles plutôt de la volupté. Alberto de Corcorone, qui était petit, se montrait violent et sensuel ; Conrado de Corcorone, qui était grand, paraissait doux et rêveur. Alberto traitait ses maîtresses avec passion ; Conrado, avec tendresse : aussi celles de Conrado oubliaient-elles assez vite qu'il les avait aimées, tandis que celles d'Alberto se souvenaient longtemps de leur amour.

Ils étaient mes amis et j'avais plaisir à leur compagnie. Je travaillais librement en leur présence. Ils s'intéressaient à mes efforts. Ils se tenaient debout devant moi, Conrado, la main sur l'épaule d'Alberto, Alberto, le bras passé à la taille de Conrado, car ils étaient de hauteur inégale, comme de tempéraments différents. Ils portaient un costume simple et riche à la fois, et chacun une dague au côté. Celle d'Alberto, avait, au pommeau, un gros rubis, que remplaçait à celle de Conrado une perle longue.

Il me fallut pourtant me priver de voir mes Corcorone, car Giulietta m'occupait tout entier, les mains et la pensée. Je leur écrivis donc pour leur dire la nécessité de ma solitude et que, ma tâche terminée, je leur en ferais savoir la fin.

J'avais étudié passionnément le corps admirable que Giulietta, immobile et silencieuse, dressait chaque jour devant mes yeux. Je l'avais tour à tour dessiné, peint et modelé, pour en apprendre la proportion, la structure et les lignes. Il ne me restait plus qu'à le tailler au marbre.

J'en fis venir un bloc pur et magnifique ; il était légèrement rosé, comme une chair solide qu'on pouvait entamer sans qu'elle saignât. Giulietta pourtant tressaillait à chaque coup de ciseau comme si ce fût son corps que j'atteignisse dans la pierre et comme si une sympathie secrète unissait sa chair vivante à la matière que sa forme animait peu à peu.

Cependant je travaillais avec ardeur et joie. La statue s'ébaucha dans le bloc dégrossi. La figure naissait lentement. Je hâtais sa mystérieuse délivrance. Je la dépeçais de son écorce rugueuse. Enfin, le marbre vécut.

Giulietta, anxieuse, ne me quittait pas des yeux. Elle assistait silencieusement à cette naissance d'elle-même. Une semaine se passa encore, et ce fut le vendredi de la suivante, au crépuscule, que je laissai tomber le marteau. Mon œuvre était finie, la statue se dressait toute blanche dans la lumière adoucie.

Un léger bruit me fit tourner la tête.

Giulietta s'avançait à pas lents vers la statue. Elle enlaça tendrement le marbre, qui sembla lui rendre sa caresse, et posa ses lèvres éphémères sur les lèvres éternelles. Leurs deux sourires se touchèrent. Après cet adieu, Giulietta reprit ses habits. Au moment où elle se dirigeait vers la porte, la porte s'ouvrit et les deux Corcorone se montrèrent sur le seuil. Je les avais fait prévenir la veille qu'ils me vinssent voir ce jour-là. Ils s'écartèrent pour laisser passer Giulietta. Elle passa entre eux.

— C'est la petite-fille du vieux Bernardo, leur dis-je ; c'est de son corps que j'ai fait la statue.

J'avais pris entre mes doigts une pincée de poussière de marbre. La poudre brillante filtrait comme d'un sablier improvisé, sans que je me doutasse que sa fuite marquât le passage d'une heure solennelle.

*
* *

Je ressentais une grande fatigue. Mon travail avait épuisé mes forces et je tâchais de les réparer par le sommeil et la nourriture ; je dormais et je mangeais abondamment. Jamais les viandes ne me parurent plus substantielles et les fruits plus délicieux. Je pensais à ceux que m'apportait autrefois sur son âne le vieux Bernardo. En était-il un qui valût le beau fruit charnel du corps admirable de Giulietta ?

Je ne l'avais pas revue, non plus que les Corcorone. Mon existence solitaire avait éloigné de moi mes autres amis. Je vivais donc sans nouvelles du dehors. J'ignorais ce qui se passait derrière le mur de mon jardin. Parfois un ramier traversait le ciel. Je voyais son ombre mobile dans l'eau du bassin et je songeais au bois de pins, à la ferme de Rocco, à Bernardo et à Giulietta.

Déjà depuis longtemps je voulais porter à la jeune fille

quelque présent, en reconnaissance de son aide et de son assiduité. J'allai donc chez le joaillier. J'y choisis une bague et des boucles de corail. C'était bien peu de chose auprès des pierres que l'artisan était en train de sertir. Il me montra un collier de rubis et un collier de perles. Chacun avait été commandé par l'un des seigneurs de Corcorone.

Quelques jours après, je partis pour la ferme de Bernardo. Je quittai les berges plates du Motterone, je gravis le chemin rude, et je coupai par la vigne. Arrivé à la ferme, je trouvai les portes fermées. L'étable seule était ouverte mais vide. La maison semblait abandonnée.

J'appelai ; personne ne répondit. Où pouvaient bien être Bernardo et Giulietta ? Je pris le parti de monter au bois de pins. Aucun oiseau dans les branches ; pas un souffle dans les cimes. Les résines cristallisées coulaient le long des troncs rougeâtres. Les aiguilles feutraient le sol ; en entrant là, les pas perdaient leur bruit.

Je m'assis. Un enfant parut, ramassant des pommes de pin. Il en remplissait un grand sac de filet qu'il portait sur l'épaule. Le garçon pouvait bien avoir une dizaine d'années. Je l'appelai. Il s'arrêta.

— Sais-tu où est le vieux Bernardo ?

L'enfant fit un signe de croix. Je compris que Bernardo était mort. Il était mort, en effet, la semaine précédente. Le petit clocher du village, que j'apercevais à travers les arbres, avait sonné la cérémonie. Ainsi Bernardo dormait sous les cyprès du cimetière. Quoi de plus simple ? Il était vieux, et nous mourrons tous.

L'enfant s'était remis à ramasser de pommes de pin.

— Et Giulietta ? lui dis-je.

Il se mit à rire en montrant ses dents blanches, claqua la langue comme pour imiter le bruit d'un cheval qu'on excite, puis, avec les doigts, fit le signe d'un oiseau qui s'envole.

Le bois était silencieux, pas un ramier n'y roucoulait.

*
* *

Giulietta était la maîtresse d'Alberto de Corcorone. Il la promenait par la ville, superbement vêtue et parée de riches

joyaux. Le collier de gros rubis cerclait son cou blanc. Tout le monde savait cela, hors moi peut-être. Je les vis tous deux par hasard, quelque temps après, comme je traversais le pont du Motterone. J'étais allé à la recherche du jeune garçon de l'autre jour, et m'accommoder avec sa famille pour qu'il vînt chez moi servir de modèle à un bas-relief que je projetais. Je pensais y représenter une ronde d'enfants marins et sylvestres s'offrant des pommes de pin et des algues, des mousses et des coquilles. C'est en revenant que je rencontrai Alberto et Giulietta. Il faisait un beau temps d'hiver. Les pluies de l'automne avaient cessé, et l'eau souvent jaune du fleuve s'était clarifiée de ses boues. Elle coulait, verte et pure, sous l'arche bombée. Accoudé au parapet, je regardais la fuite insensible de l'onde. De longues herbes flottantes y semblaient des chevelures étendues. On eût dit que des nymphes invisibles couraient debout sous la transparence des eaux et ne montraient d'elles que leurs chevelures fluviatiles. Un long murmure fluide et soyeux berçait le songe de ma pensée incertaine. J'en étais là, quand un bruit de sabots m'avertit que des cavaliers venaient de s'engager sur la pente du pont. Je reconnus Alberto et Giulietta. Arrivés derrière moi, ils s'arrêtèrent pour laisser souffler leurs bêtes. Lui montait un cheval noir, elle une jument alezane. Les chevaux se touchaient du flanc. Alberto avait un bras passé autour de la taille de Giulietta. J'hésitai à me retourner tout à fait et à leur parler ; mais une réserve instinctive me pencha sur le parapet, et je continuai à regarder couler l'eau. Quand je me redressai, les deux amants avaient disparu, sans me reconnaître, car l'amour ne voit que lui-même.

Je rentrai chez moi en pensant à ces choses et aux enfants sylvestres et marins que je voulais unir en une ronde amoureuse, sculptée au socle de la statue de Giulietta. Je voyais en esprit sa forme de marbre. En arrivant dans ma maison, je me trouvai face à face avec Conrado de Corcorone. Je sentis que c'était lui, quoique un changement profond l'eût presque rendu méconnaissable. Sa haute taille s'était comme cassée. Une pâleur fiévreuse ternissait son visage. Il répondit à peine à mes propos. Un grand chagrin paraissait l'occuper. Il allait

et venait, d'un air inquiet. Je n'osais l'interroger, quand, avec un effort douloureux, et presque à voix basse, quoique nous fussions seuls, il me demanda où était la statue de Giulietta.

Je le menai devant elle. Le marbre nu semblait vivre et respirer. Quand il le vit, je crus qu'il allait tomber et je m'aperçus qu'il pleurait.

Ce fut une terrible et simple histoire que me raconta Conrado de Corcorone.

En sortant de chez moi, le jour où ils avaient vu Giulietta, les deux cousins, qui rentraient d'ordinaire ensemble au double palais qu'ils habitaient sur la Vieille Place, se séparèrent brusquement. « Dès cet instant, me disait Conrado, je sentis que nos destinées se quittaient la main. Giulietta était entre nous. Nous aimions tous deux la même femme et, cette fois, nous nous sentîmes ennemis. » En effet, une muette rivalité commença entre eux. Ils ne se parlaient plus. Tous deux recherchaient Giulietta. Sous prétexte de visiter le vieux Bernardo qui était tombé malade, ils se rendaient chaque jour à la ferme de Rocco. Ils se succédaient au chevet du vieillard et auprès de Giulietta. Parfois, ils se croisaient en chemin, l'un montant, l'autre descendant. « Le regard que nous échangions alors était meurtrier. Je ne sais comment nous ne nous précipitâmes pas l'un sur l'autre. Je ne sais pas non plus, — me disait Conrado, — quand je vois Alberto passer sous mes fenêtres avec sa maîtresse, ce qui me retient d'aller au-devant de lui et de l'outrager en son bonheur insolent. »

— Giulietta, donc, — reprit-il après un silence, — ne me haïssait pas, mais je n'étais point sûr qu'elle n'aimât pas Alberto. Hélas ! j'en eus bientôt la jalouse certitude.

Ce fut le lendemain de la mort du vieux Bernardo. Conrado se trouvait avec Giulietta au bois de pins. Alberto parut. Les deux hommes la mirent en demeure de choisir entre eux.

— Ah ! s'écriait Conrado, je l'aimais... Elle souriait à Alberto, et son sourire riait de moi. Alberto était aimé. C'était lui qui allait baiser cette belle bouche, respirer son souffle, étreindre ce corps, et moi, moi...

Il se tenait debout sur la porte, prêt à partir. Son regard ne pouvait quitter la statue de Giulietta. Une longue larme glissait sur sa joue. Je me sentis au cœur une mélancolique

pitié. La nuit, je le revis en rêve. La larme n'avait pas séché sur sa joue livide.

Le lendemain, je fis transporter chez lui la statue de Giulietta. « Prends-la, lui écrivais-je. Elle est à toi ; qu'elle console ta solitude. Ne me remercie pas. Puisse l'éternelle te guérir de la vivante ! »

*
* *

Chaque année, au retour du printemps, on donnait dans la ville des fêtes masquées. Les unes réunissaient les principaux seigneurs avec leurs femmes : on cherchait à y paraître magnifiquement ; mais je préférais à ces majestueux plaisirs les mascarades plus familières où les jeunes gens amenaient leurs maîtresses et où les courtisanes remplaçaient les matrones. Ce fut là que je retrouvai avec étonnement Alberto de Corcorone. En me voyant, il m'évita et s'assit à l'autre bout de la table. Giulietta, placée à son côté, m'adressa un gracieux signe de tête. Elle me parut admirablement belle, mais singulièrement pâle.

Quand on sortit respirer au jardin, je gagnai la terrasse. Le Motterone coulait au bas du mur avec un bruit ample et doux. Des reflets de lanternes s'y balançaient. Une odeur d'eau trouble en montait, mêlée sournoisement au parfum des fleurs nocturnes. En revenant vers la maison, au détour d'une allée, Alberto m'arrêta :

— J'ai à te parler ! me dit-il d'une voix brève et basse où je sentis une sourde colère.

Nous nous assîmes sur un banc. J'entendais dans l'ombre le fourreau de la dague d'Alberto racler la pierre. Sa main invisible devait en tourmenter le pommeau.

— Tu as donc donné la statue à Conrado ? reprit-il brusquement, après un silence.

J'inclinai la tête, mais l'obscurité lui fit croire que je ne répondais pas, et il répéta d'un ton dur :

— Tu as donné la statue à Conrado ?

— Oui.

Un peu de vent agitait le feuillage. La lueur d'une lanterne pendue nous éclairait par instants. Alberto me regardait avec fureur. Au pommeau du poignard, le rubis rougissait en goutte de sang.

— Tu es jaloux ! lui dis-je.

Je lui parlai longuement, avec force et sévérité. Il restait sombre et taciturne. Tout à coup, il éclata d'un rire brusque :

— Tu as raison, j'ai tort. Je t'en ai voulu. Qu'importe, après tout, que cette statue soit ici ou là ? Qu'est-ce qu'une vaine figure inerte ? J'ai bien songé à entrer chez Conrado et à lui reprendre cette image, mais, si je le voyais, je le tuerais. Non, se battre pour une femme de marbre quand on ne s'est pas battu pour une femme de chair ! Ah ! ah !...

Il semblait tout à fait égayé de cette pensée, et me posa la main sur l'épaule. Il me parlait bas à l'oreille.

— Quel tourment ce doit être ! Il l'aime et elle est immobile, froide, silencieuse et insensible. Il parle, elle ne répond pas. Qu'il tourne autour d'elle, ses yeux vides ne le voient pas. Elle a l'air d'être et ne sera jamais. Oui, vraiment, j'avais tort. Pauvre Conrado ! Il l'aimait ; moi, je l'aime et je l'ai. Regarde comme elle est belle.

Giulietta s'avançait vers nous. La lune s'était levée, grasse et jaune. On entendait une musique lointaine. Giulietta se plaça auprès d'Alberto. Il lui prit la main dans l'une des siennes et porta l'autre sur la gorge découverte de sa maîtresse. Il en caressa le contour et en soupesa la rondeur, de sa paume tendue ; puis, entre ses doigts écartés, il laissa saillir, comme le chaton d'une bague, la pointe charnue et délicate du sein mollement pressé. Alberto m'observait en dessous. Il m'épiait. Je pense que, si j'avais montré le moindre signe de désir, il m'eût tué.

Il continuait à manier diversement la gorge voluptueuse de Giulietta. Je restai impassible, sans baisser les yeux.

Nous quittâmes l'ombre des arbres et nous revînmes tous trois vers la maison. Le vent balançait les lanternes. Il était lourd et fiévreux, suspect, pour mieux dire. La ville, d'ailleurs, était souvent malsaine, surtout au printemps et à l'automne. Les détours pestilentiels du Motterone engendrent de dangereux miasmes. A ces saisons, la fièvre règne en permanence, ce qui fait que les femmes d'ici sont souvent faibles, languissantes et maladives. C'est pourquoi la saine beauté de Giulietta m'avait rendu sa rencontre surprenante quand je la vis, dans la vigne du vieux Bernardo, porter sur son épaule

la lourde corbeille de raisins. C'est à l'air montagneux, au fumet des étables, à l'odeur résineuse des pins qu'elle avait dû sa chair savoureuse et superbe. Mais les couleurs de ses joues s'étaient éteintes. Ce soir, des cercles de bistre cernaient ses yeux, son visage avait pâli et si j'avais voulu la figurer par mon art, en une matière appropriée, je n'aurais pas recouru à la blancheur éclatante du marbre, mais aux teintes assombries du bronze.

*
* *

Les effets du mauvais air se firent sentir avant l'automne. Aux premiers feux de l'été, une épidémie soudaine et terrible ravagea la ville. La maladie montra une force et une promptitude égales. Les cloches, chaque jour, sonnaient des trépas inattendus. Une des dernières victimes du mal fut Giulietta. J'en avais lu déjà l'approche sur son visage. Elle mourut.

On enferma au cercueil, non pas une morte pâlie, mais un cadavre livide. Elle n'emportait pas avec elle cette apparence suprême de leur beauté qui fait parfois à nos yeux, de celles qui nous quittent, l'illusion de vivantes endormies. Il fallut dénouer les bras d'Alberto d'une chair funèbre et nauséabonde, et arracher ses lèvres à des lèvres putréfiées. Il s'attachait désespérément à ce qui avait été le désir de son amour. Quand la tombe eut reçu ce qui restait de la belle Giulietta, on emmena son amant titubant et à demi fou de douleur. J'aidai à soutenir le malheureux. Notre lugubre cortège allait lentement par les rues. Enfin nous arrivâmes sur la Vieille Place. Je levai involontairement les yeux vers le palais voisin de celui d'Alberto, où habitait Conrado. Les fenêtres, ordinairement closes, se trouvaient ouvertes aujourd'hui. Celles du palais d'Alberto se fermèrent sur son désespoir. Il vécut retiré au fond de sa demeure. Il fuyait la lumière du jour. Il restait des journées immobile, les yeux fixés sur une image invisible.

Je vins fréquemment le visiter en sa détresse. La première fois que je m'y rendis, je rencontrai, sur la Vieille Place, Conrado. Son aspect me surprit extrêmement. Une joie mystérieuse éclairait sa figure. J'allais me diriger vers lui quand de loin il me fit un signe énigmatique et s'esquiva en mettant

un doigt sur ses lèvres. Sa contenance n'étonnait pas que moi. Tous ceux qui le voyaient la remarquaient. Je sus qu'il se promenait souvent par les rues ; il ne parlait à personne, mais parfois chantait en marchant. Il arrivait même qu'on le vît assis sous les pampres d'une tonnelle. Il faisait placer deux verres sur la table. Il les remplissait et n'en vidait jamais qu'un. Ces rapports excitèrent ma curiosité. Je l'allai voir. On ne me reçut pas. Quelques jours après on me remit une lettre. Conrado me disait : « Ami, Giulietta est revenue. La vaine chair qu'elle anima pourrit maintenant dans la terre. Elle habite désormais la forme éternelle que tu lui avais préparée au marbre incorruptible. Merci, je suis heureux. »

***

Alberto se leva, fit quelques pas avec effort et se laissa retomber sur un siège. Il me dit :

— C'est fini, elle est perdue. Les vers ont achevé leur œuvre souterraine. J'ai lutté de toutes mes forces, je n'en peux plus. Ils ont dévoré le corps de Giulietta dans sa tombe, ils l'ont détruit dans ma mémoire. Elle est poussière ; elle est oubli. J'ai assisté minute par minute à cette double disparition. J'ai senti la chair s'émietter et le souvenir se dissoudre. Si j'ouvrais son cercueil, je n'y trouverais qu'une poudre incertaine, pareille à la cendre qu'elle a laissée dans mes pensées. En fermant les yeux, je ne la vois plus ; elle m'est devenue obscure et ténébreuse.

Le lendemain, il ajouta :

— Si je la revoyais, fut-ce un instant, même immobile et inanimée au marbre où tu l'as figurée jadis, il me semble qu'elle renaîtrait en moi. Mes yeux lui emprunteraient sa forme, et mon âme lui rendrait la vie. Ah ! pourquoi as-tu donné la statue à Conrado !

Quelques jours après, il me dit encore :

— Ah ! tu as fait un grand malheur.

Puis il murmura des paroles inintelligibles. Ses dents grincèrent. Il allait et venait rapidement ; à bout de forces, il se rassit et je l'entendis murmurer :

— J'irai, j'irai, j'irai...

Il y alla. Que se passa-t-il entre les deux Corcorone? Comment Alberto parvint-il à s'introduire chez Conrado? Nul ne l'a su. Seulement on les trouva tous les deux morts, un matin, aux pieds de la statue de Giulietta. L'un avait au cœur la pointe d'une dague à pommeau de perle; l'autre, dans la gorge, la pointe d'une dague à pommeau de rubis; et leur double sang ne faisait sur la dalle qu'une seule flaque rouge.

La tache séchée s'en voyait encore quand, au retour du cimetière, je me rendis au palais de Conrado. J'entrai sans rencontrer personne. J'avais caché sous mon vêtement un solide marteau. J'arrivai à la salle où se trouvait la statue. Je la regardai une dernière fois, puis je levai le bras et je frappai lourdement.

A chaque coup, le marbre volait en éclats et se marquait d'écorchures blanches. La noble matière criait ou gémissait à l'insulte, selon que le fer la heurtait ou l'éraflait. Elle repoussait mon effort de toute sa vivante solidité. C'était moins une destruction qu'un combat. Un fragment aigu me jaillit au front; je saignai. Une sorte de fureur m'avait saisi qui se changea en une rage forcenée. Parfois j'étais honteux comme de battre une femme. Parfois il me semblait me défendre contre une ennemie. J'éprouvais une étrange colère, quelque chose d'insensé, je ne sais quoi d'inconnu. Je martelai furieusement les seins dont les rondeurs s'ébréchèrent. Les bras se brisèrent; je m'attaquai aux genoux; une jambe cassa, puis l'autre, et la statue oscilla; elle tomba en avant sur la dalle. Ce n'était plus qu'un bloc indistinct. La tête épargnée se détacha et roula jusqu'à mes pieds. Je la pris; elle était intacte et lourde. Je l'enveloppai de mon manteau et je sortis de la ville. Je marchai longtemps. Le Motterone luisait livide dans la plaine ocreuse. Je me dirigeai vers la montagne. Arrivé au petit bois de pins, je m'agenouillai et je creusai la terre. J'y déposai la tête de marbre après avoir baisé aux lèvres sa funeste et mortelle beauté. C'est là qu'elle repose encore, parmi les troncs rouges où la résine semble pleurer des larmes embaumées et transparentes.

HENRI DE RÉGNIER

UNE QUESTION

FRANCO-ANGLAISE

A l'extrémité orientale du groupe mélanésien et dans le voisinage immédiat de la Nouvelle-Calédonie, se trouve un pays merveilleux que tout le monde considère comme l'annexe naturelle de notre colonie du Pacifique-Ouest. Nous y possédons, ou plutôt des Français y possèdent la plus grande partie du territoire. Les indigènes y sont de même race que ceux qui peuplent notre grande île canaque. Géographiquement, économiquement, moralement, si j'ose dire, ce pays est à nous. — Au point de vue politique, il n'est à personne.

On sait, en effet, — mais c'est à peu près tout ce qu'on en sait — que l'archipel des Nouvelles-Hébrides est placé sous le régime d'une vague surveillance à deux, appelé condominium franco-anglais, situation analogue à celle qui vient d'être résolue aux Samoa. On ignore généralement par suite de quelles circonstances nous nous sommes créé cet embarras déjà ancien, et je ne vois pas qu'on se demande comment et quand nous en sortirons. Il est pourtant nécessaire d'en sortir au plus vite.

Pour tout homme un peu attentif qui a visité ces régions lointaines, il ne peut faire doute que le sort de la Nouvelle-

Calédonie ne soit lié à celui des Nouvelles-Hébrides. Sans les Hébrides, la Nouvelle-Calédonie, même quand Nouméa aura été mis en état de servir de point d'appui à notre flotte, sera toujours, en cas de guerre, à la merci du premier coup de main : avec les Hébrides, nous posséderions au contraire en Mélanésie une très forte base de défense. Mais, sous d'autres rapports encore, les intérêts primordiaux de notre colonie réclament cette annexion. Très riche en mines, la Nouvelle-Calédonie manque de grandes ressources agricoles : les Nouvelles-Hébrides lui offriraient ce complément, indispensable dans sa situation de pays isolé, qui sera peut-être obligé un jour à vivre de sa vie propre. Centre de peuplement, elle pourrait essaimer, dans les grandes exploitations de l'archipel voisin, le trop-plein de sa population blanche ou métissée. En attendant cet avenir, elle a besoin de la main-d'œuvre néo-hébridaise qui, seule, pour le travail des mines, pourra combler provisoirement les vides occasionnés par l'extinction progressive de la main-d'œuvre pénale. D'une part, la transportation en Nouvelle-Calédonie a cessé, sinon de droit, du moins de fait : on n'y envoie plus de condamnés. D'autre part, les indigènes s'y font chaque jour rares.

Les Canaques, paresseux dans leurs îles, bons travailleurs au dehors, consentent volontiers à s'expatrier pour quelques années, moyennant un contrat en règle. Leur pécule amassé, ils reviennent en jouir chez eux. Ce sont les Limousins de l'Océanie. Mais, de tous les Canaques, — après ceux des Loyalty, malheureusement en trop petit nombre, — les Néo-Hébridais sont les plus recherchés. On en demande dans tout le Pacifique. Aussi leur recrutement donne-t-il lieu à un continuel mouvement de navigation entre l'archipel et les pays circonvoisins : Queensland, Fidji, Samoa, Nouvelle-Calédonie, etc. Longtemps notre colonie dut s'abstenir d'y participer, à cause de mesures prises par la métropole « pour protéger le travail des transportés libérés ». Cette erreur a cessé ; mais nos rivaux l'ont mise à profit pour déterminer le courant d'émigration en leur faveur. On assure que les cinq sixièmes des engagés néo-hébridais travaillent aujourd'hui chez les planteurs anglais du Queensland. Toutefois l'archipel renferme de profondes réserves, et nous pourrions encore y

trouver les milliers d'ouvriers qui nous manquent, si nous ne nous heurtions pas à la propagande très active et très efficace des missionnaires anglais et de leurs *teachers*. Or, cette guerre — de drapeau plus que de religion, — où nos antagonistes sont plus nombreux et plus habiles que nous, continuera, légitimement, tant que la question de nationalité définitive ne sera pas tranchée. Et si jamais les Nouvelles-Hébrides venaient à passer sous la domination anglaise, alors il nous faudrait renoncer à tout embauchage de travailleurs dans ces îles. Déjà, depuis que les Salomon — troisième groupe occupé par la même famille indigène — appartiennent à nos rivaux, nous ne pouvons plus engager un seul Canaque dans cet archipel : on nous y oppose des obligations quasi prohibitives.

La question des Nouvelles-Hébrides est donc, à tous les points de vue, une question de salut pour la Nouvelle-Calédonie. Personne ne le conteste dans les milieux où l'on regarde d'un peu haut l'avenir colonial de la France. Seulement, l'heure est venue où il faut passer des paroles aux actes, et cette heure nous paraît singulièrement opportune.

Oh! il ne s'agit pas d'une nouvelle « entreprise coloniale ». Ce n'est pas au lendemain d'un discours ministériel dont nous approuvons tous les termes, que nous viendrions conseiller un agrandissement de notre empire d'outre-mer. Nous aussi nous sommes d'avis que, sans toutefois se désintéresser des compétitions présentes ou futures, la France doit moins s'appliquer à rechercher des extensions de territoires qu'à développer économiquement ceux qu'elle possède. A plus forte raison doit-elle prendre les mesures nécessaires pour conserver une de ses colonies en péril, — ce qui sera la condition de la Nouvelle-Calédonie tant que notre possession des Hébrides, qui est un fait, ne sera pas reconnue en droit. Il est vrai de dire qu'on voit avec stupeur, dans le tableau du service des Postes, le nom des Nouvelles-Hébrides figurer sur la liste des « colonies anglaises ». Nous aimons à croire qu'au Quai d'Orsay l'on n'a pas encore ratifié cette attribution impertinente ; nous sommes même convaincu que le fait y est ignoré. Mais l'avertissement suprême que renfermera notre étude a précisément pour objet que le *lapsus* de

l'administration des Postes ne devienne pas une vérité... peut-être en moins de temps qu'il n'en faudrait pour le rectifier par voie bureaucratique.

Nous ne nous attarderons pas à une description de l'archipel néo-hébridais : inutile de répéter ce qui fut publié à satiété, par le livre et par le journal, en France, en Australie, en Angleterre, ailleurs. On sait de reste que ces îles, surnommées par les Australiens « le jardin du Pacifique », sont admirablement riches et dotées de ports excellents. Pour atteindre le but que nous nous proposons ici, nous devons simplement faire le résumé succinct des fautes qui ont été commises et indiquer le seul moyen aujourd'hui à notre disposition pour sortir d'embarras avec quelque honneur et quelque profit.

A cette occasion, plus d'un de nos lecteurs apprendra des choses dont il ne se doute guère, — notamment ce fait invraisemblable d'un immense archipel préparé à la domination française par la volonté d'un seul homme, acheté ou pacifiquement conquis par lui, par lui disputé à l'ambition anglaise (île par île, morceau par morceau, pourrait-on dire), et par lui défendu contre toutes nos fautes, en telle sorte et si bien que, malgré notre longue politique d'abandon, la propriété terrienne, base de nos droits aux Hébrides, n'a pas encore subi d'atteintes.

Parallèlement à un si rare exemple de ce que peut l'énergie individuelle au service d'une grande idée, nous esquisserons dans ses principales péripéties la plus curieuse lutte d'influence que deux races se soient livrée, de nos jours, en pays d'outre-mer, et nous ferons voir aux prises les deux diplomaties, la française et l'anglaise, sur un champ d'expériences vierge.

I

En 1853, lorsque l'amiral Febvrier-Despointes planta notre pavillon sur la Nouvelle-Calédonie et sur l'île des Pins, il n'en eût pas coûté davantage de lui prescrire d'aller faire

la même chose aux Nouvelles-Hébrides. Aucune difficulté diplomatique n'était à craindre : il n'y avait pas un colon dans l'archipel. Le gouvernement de Napoléon III laissa passer l'occasion d'acquérir en un coup et sans le moindre effort un domaine colonial homogène, complet, équilibré dans ses ressources, très bien situé, — conditions, on vient de le voir, que la Nouvelle-Calédonie, réduite à elle seule, ne remplit pas entièrement. Le problème, qui n'aurait jamais dû se poser, se posa donc par suite de notre incurie. En 1871, il passionnait tout ce qu'il y avait d'intelligent parmi les colons calédoniens.

Les exactions de quelques négriers ayant produit un gros scandale qui retentit dans toute l'Europe et qui força les autorités du Queensland à intervenir pour mettre fin à la traite néo-hébridaise, cet incident eut aussi comme effet d'attirer l'attention du monde, et plus particulièrement du pays voisin, sur les richesses du grand archipel canaque. Les colons calédoniens furent donc les premiers à soulever la question de la nationalité future de ces îles, et ils se groupèrent autour d'un jeune homme de trente ans, nommé John Higginson, Australien, d'origine irlandaise, qui était déjà, qui est encore, malgré les années survenues, l'infatigable champion des intérêts de la France aux Nouvelles-Hébrides[1].

On devine que les Anglais n'avaient pas attendu si longtemps pour s'introduire officieusement dans l'archipel, suivant leur excellente et coutumière tactique. Ils s'étaient empressés d'y acquérir des propriétés. De son côté, la mission presbytérienne y faisait des progrès incessants. On devait craindre que l'Angleterre ne se prévalût un jour de cette propagande religieuse sans concurrence et de ces établissements où nous n'avions aucune part, pour opposer des droits acquis, des droits de fait, à notre droit purement théorique basé sur la

1. « M. Higginson arriva à Nouméa en 1859 ; il n'avait pas encore vingt ans. Depuis cette époque, il a joué un rôle fort important et est devenu la personnalité la plus en vue de la Nouvelle-Calédonie. Il a participé activement à toutes les affaires, ayant en mains tous les contrats et traités du gouvernement, possédant des entrepôts sur tous les points de la côte, lançant des steamers, intéresssé dans les plantations de sucre et de café, dans les fermes et les stations et dans les entreprises minières de toute sorte, or, cuivre, nickel, antimoine. » (Paul Deschanel, *Les intérêts français dans l'océan Pacifique*, 1888.)

situation géographique de l'archipel. Il n'y eut qu'une voix dans la jeunesse calédonienne pour réclamer d'urgence la prise de possession des Nouvelles-Hébrides. John Higginson s'en fit l'écho auprès des pouvoirs publics, donna les meilleures raisons du monde, insista sur le danger d'attendre, — et voici, textuellement, ce que fut la réponse officielle : « Par cela même que les Nouvelles-Hébrides sont une dépendance géographique de la Nouvelle-Calédonie, il n'y a pas à redouter une prise de possession de la part de l'Angleterre. »

Un autre se fût découragé devant tant de candeur. Sans renoncer à secouer en toutes circonstances l'apathie du gouvernement, John Higginson, avec l'instinct de sa race, résolut d'agir surtout par lui-même. Il mit ses relations personnelles au service de la cause qu'il prenait dès lors en mains, et probablement ne fut-il pas étranger à une double manifestation qui est unique dans les annales coloniales. Le 1er février 1875, les colons anglais de Tanna — l'une des plus riches îles de l'archipel — envoyaient au gouverneur de la Nouvelle-Calédonie une adresse par laquelle ils le « suppliaient » d'obtenir pour eux la protection du pavillon français. L'année suivante, au mois de mai, tous les planteurs et résidents anglais de l'île Vaté signaient une requête aux mêmes fins.

On conviendra que le Gouvernement de la République se trouvait bien servi par les circonstances : l'Angleterre venait de s'emparer des Fidji ; l'acte qui aurait dû être notre réplique à cette annexion nous était singulièrement facilité par le pétitionnement des colons anglais des Hébrides ! C'est ce que fit ressortir M. Higginson dans ses avis au ministre, en prédisant point par point, avec une connaissance approfondie de la politique anglaise, toutes les suites qui devaient être données par nos rivaux à l'occupation des Fidji. — Le Gouvernement de la République octroya à M. Higginson des lettres de grande naturalisation, mais il demeura sourd à ses conseils et ne tint aucun compte de la démarche des colons anglais.

Devant ce volontaire abandon d'un pays que les Australiens eux-mêmes avaient jusqu'alors considéré comme une « dépen-

dance naturelle de la Nouvelle-Calédonie », les missionnaires presbytériens entreprirent sur le continent une campagne de presse et de meetings pour déterminer un mouvement en faveur de l'annexion des Nouvelles-Hébrides par l'Angleterre. A l'assemblée de Melbourne (19 septembre 1877), entre autres affirmations moins dignes d'être relevées, il fut dit : « Si les Nouvelles-Hébrides sont voisines de la Nouvelle-Calédonie, elles le sont également des îles Fidji. » On négligeait de remarquer que notre voisinage était de date plus ancienne que celui des Anglais ; mais déjà nos adversaires s'emparaient des arguments que nous n'avions pas su faire valoir et s'appuyaient sur cette annexion des Fidji que nous avions laissé s'opérer sans chercher à y mettre un contre-poids. Les propagandistes n'eurent pas de peine à gagner à leur cause, tout au moins en principe, le Conseil exécutif de Victoria. Puis, les journaux de Melbourne donnèrent avec ensemble. L'*Argus* disait : « Des pétitions priant le Gouvernement de la Grande-Bretagne d'annexer les Nouvelles-Hébrides partent par le courrier. Les projets d'annexion ne paraissent pas en faveur en Angleterre pour le moment ; cependant celui-ci mériterait d'être pris en considération. Il n'entraînerait aucune grande dépense. Il s'agit d'un groupe d'îles voisines des Fidji et pouvant être gouvernées du chef-lieu de cette dépendance... » ; il concluait par cette proposition qui, depuis, trouva de l'écho : « Il faudrait établir en principe une sorte de doctrine de Munroë, et que toutes les contrées de cette partie du monde devraient être occupées par la race anglo-saxonne, ou lui appartenir. » La presse de Sydney fit l'antistrophe dans le chœur. Un des principaux journaux de cette ville, le *Morning Herald*, déclara : « L'annexion des Fidji doit être considérée au point de vue d'une politique générale en Océanie, et cette politique doit être dirigée promptement en l'un ou l'autre sens... Nous pensons que de nouvelles annexions dans le Pacifique seront bientôt justifiées par les plus sérieuses raisons, si elles ne le sont déjà. » Allusion discrète aux conséquences économiques du percement de Panama. Mais, en même temps qu'ils répandaient ces idées si séduisantes, les journaux australiens ne dissimulaient pas les embarras où se trouvait alors le cabinet Beaconsfield, et voici ce qu'on pouvait lire dans le

même *Morning Herald:* « Il est vrai qu'*il suffirait de planter le drapeau sur les Nouvelles-Hébrides pour en faire un territoire anglais;* mais tout simple que soit ce mode de procéder, il sera difficile de persuader aux autorités métropolitaines qu'une nouvelle annexion n'ajoutera pas quelque chose à un fardeau déjà bien lourd. » — Quelle critique plus sanglante de notre inertie que cet aveu ! Pouvait-on nous dire plus clairement et plus dédaigneusement qu'il nous aurait suffi d'arborer le pavillon tricolore sur l'archipel pour en faire une terre française ?...

Comme le *Morning Herald* l'avait prévu, l'Angleterre ne se laissa pas gagner par l'enthousiasme de ses colonies, lesquelles avaient à ses yeux le grand tort de ne pas vouloir contribuer financièrement à la mise en pratique des théories qu'elles recommandaient. Aujourd'hui, grâce à ses richesses accrues, l'Australie peut se permettre de ne pas trop marchander un secours à la mère-patrie quand celle-ci en a besoin : toutefois — on vient de s'en apercevoir dans l'affaire du contingent des volontaires pour le Transvaal — la chose ne va pas sans soulever les protestations d'une partie de l'opinion sur le principe même de l'obligation filiale. C'est que de lentes et sûres modifications se sont produites dans l'esprit australien, comme nos lecteurs pourront en juger par la suite. Mais reprenons notre récit.

On pourrait croire que le gouvernement français songea à profiter de la mauvaise humeur de l'Angleterre contre ses pupilles parcimonieuses et des embarras, en effet très graves, où les dernières annexions britanniques avaient jeté lord Beaconsfield, pour prendre enfin une résolution virile : on se tromperait. Au lieu d'employer le « mode de procéder » reconnu « tout simple » par les journaux australiens, le gouvernement français entra en négociations avec le Cabinet de Londres. Celui-ci prit alors l'attitude qui aurait dû être la nôtre, fit grand bruit de ses « droits » et parla, d'ailleurs sans conviction, d'annexer les Nouvelles-Hébrides. Si bien qu'à la suite d'un échange de lettres entre lord Derby et le vicomte d'Harcourt, nous considérâmes comme une victoire d'obtenir la renonciation commune de l'Angleterre et de la France à toute occupation de l'archipel et la reconnaissance

de son indépendance de fait. — C'est ce qu'on a appelé l'*Arrangement franco-anglais de janvier 1878*. Il fut conclu malgré les avertissements documentés qu'on n'avait cessé de prodiguer à nos ministres et malgré l'expérience d'un précédent qui aurait dû nous servir de leçon. La France s'interdisait d'entrer dans sa propre demeure, et notre diplomatie retombait dans la faute commise en 1842 à propos des îles Sous-le-Vent.

« Ainsi, — dit M. Paul Deschanel, qui sait à fond l'inglorieuse histoire de notre politique dans le Pacifique, — lorsque l'Angleterre voit que certaines îles doivent un jour ou l'autre nous revenir parce qu'elles sont les annexes naturelles d'une de nos colonies, elle nous fait accepter une clause en vertu de laquelle nous promettons d'en respecter l'indépendance; puis, lorsque nous avons à craindre que cette clause ne soit violée par des tiers (ou par les Anglais eux-mêmes) et à écarter une concurrence fâcheuse, lorsque nous nous voyons décidément obligés d'englober ces îles dans nos possessions, l'Angleterre, qui attendait ce moment psychologique, nous tient la dragée haute, et nous fait payer par de chères concessions ce qui aurait dû nous appartenir d'abord. C'est le vieux jeu anglais : ce qui est étonnant, c'est que la France s'y laisse encore prendre. »

II

Le piège tendu à la plus naïve des hautes parties contractantes était pourtant, dans l'espèce, bien apparent. On eût compris la renonciation réciproque, si les deux puissances avaient pu s'engager à ne point s'occuper des intérêts de leurs nationaux dans l'archipel, à n'y point permettre la propagande religieuse, non plus que le recrutement des indigènes au profit des colonies voisines : or, cet engagement était impossible, attendu qu'il ne dépend d'aucune diplomatie d'empêcher l'activité humaine de se déployer sur un point quelconque du globe, moins encore sur un point neutre, sur une terre sans maître et sans drapeau. — Mais que penser de

cette entente à la surface des choses, de cette paix officielle qui laissait subsister tous les éléments de conflits ultérieurs, les ravivait même et semblait exciter les intérêts économiques et religieux à se livrer désormais un ardent duel dans le champ clos des Hébrides? Cela ne pouvait être qu'un contrat de dupes, au détriment de celle des deux nations qui était de caractère à se laisser duper. On a de la peine à croire qu'un diplomate de carrière ait pu ajouter la moindre importance à l'échange de lettres qui constitue l'arrangement de 1878.

L'Angleterre n'en ajouta aucune. Ayant réussi à écarter les droits de la France, elle s'appliqua à s'en créer de personnels, de façon à pouvoir un jour trancher la question des Hébrides en arborant le vieux principe de sa politique coloniale : « Là où sont les intérêts, là sont les droits et doit être la domination. » — Tandis que nous nous désintéressions complètement de ce qui se passait en Océanie, l'Angleterre s'empressait de conférer à sir Arthur Gordon, gouverneur des îles Fidji, le titre de *high commissionner* avec juridiction sur les sujets anglais installés aux Nouvelles-Hébrides. En prenant cette mesure, elle nous enseignait déjà qu'un pays civilisé ne peut pas laisser ses nationaux dans la situation où nous semblions avoir accepté de laisser les nôtres. Investi de son grand pouvoir, sir Arthur Gordon informa tous les colons anglais « établis dans les îles encore indépendantes de l'Océanie » qu'ils eussent à faire enregistrer leurs titres de propriété en Australie ou aux Fidji, s'ils voulaient que ces titres fussent par la suite reconnus et respectés. Par la même circulaire, il prévenait les colons que tout gouverneur des États australiens ou des Fidji était autorisé à leur délivrer des permissions pour le recrutement, « dans ces îles indépendantes », des travailleurs nécessaires à l'exploitation de leurs domaines agricoles. Notre naïve reconnaissance de l'*Indépendance* des Nouvelles-Hébrides avait pour premier effet ce petit coup d'État longuement prémédité. Dès lors, un navire de guerre anglais (vous vous attendiez à voir venir le pavillon) stationna dans les eaux de l'archipel. Son capitaine eut mission de trancher les différends entre les colons anglais et les indigènes, d'intervenir dans leurs transactions, de régulariser leurs titres de propriété. L'enregistrement en Australie ou aux Fidji ne suffisait

plus : il fallait d'abord qu'un officier de la flotte britannique, dans un appareil de guerre, sur les lieux mêmes, leur donnât le caractère de l'authenticité. Et rien, en somme, malgré le ridicule qui en rejaillissait sur nous, n'était plus légitime que cette nouvelle attitude de l'Angleterre, attendu que, depuis l'arrangement de 1878, les Hébrides étaient passées, de fait, aux mains des sujets anglais. Quatre ans de cette absurde situation avaient suffi à l'activité de nos rivaux pour angliciser l'annexe naturelle de la Nouvelle-Calédonie. Ils y possédaient déjà environ trois cent mille hectares ; des plantations importantes commençaient à s'élever ; leurs comptoirs étaient dispersés dans les îles principales; le nombre des missionnaires anglicans s'était notablement accru. Quant à nous, Français, nous n'existions pour ainsi dire pas dans l'archipel : un seul de nos nationaux y était établi.

A ce moment — nous sommes en 1882 — armateurs et négociants calédoniens s'attendent à voir dénoncer l'arrangement de 1878; et l'annexion des Nouvelles-Hébrides par l'Angleterre n'est plus, en effet, qu'une question de jours, — lorsque John Higginson rentre en scène.

J'avais jusque-là — c'est lui qui parle — mis une certaine affectation à ne rien posséder dans l'archipel. Jusqu'en 1882, je n'avais pas un pouce de terre aux Nouvelles-Hébrides, pas un centime engagé dans les opérations commerciales de ces îles. Du jour au lendemain j'ai pris un parti énergique. Sans rien laisser transpirer de mon nouveau plan de campagne, je réunissais la population de Nouméa, je lui signalais le danger, je lui disais en substance qu'il n'y avait pas à compter sur l'intervention de la France, que les Hébrides allaient nous échapper, et mon dernier mot était : Allons aux Hébrides !

Comme on le devine, M. Higginson avait conçu l'idée d'une grande compagnie de colonisation. Personne mieux que lui n'était capable de mener son projet à bonne et prompte fin.

Avant tout, donnons à notre Compagnie un caractère patriotique et national... Toutes ces colonies qui sont aujourd'hui de grands empires ont été fondées par des compagnies marchandes qui avaient toutes, en même temps, un profond amour de leur pays... L'occasion est bonne pour démontrer que le Français, délivré des entraves administratives, est aussi colonisateur que n'importe quel peuple.

C'est avec des paroles comme celles-là qu'il entraîna toutes les bonnes volontés. On lui laissa le soin des opérations, on se contenta de le suivre. Le 28 octobre 1882, John Higginson, accompagné de plusieurs notables Nouméens, partit pour les Nouvelles-Hébrides sur un vapeur qui lui appartenait. L'expédition à terre dura trois jours : tous les incidents nous en ont été conservés par un journal local dont le récit justifie l'enthousiasme des missionnaires anglais pour la fertilité de ces îles.

Il s'agissait d'installer dans l'île Sandwich (l'une des principales du groupe) les premiers comptoirs de la *Compagnie calédonienne des Nouvelles-Hébrides*, constituée à Nouméa le 23 décembre précédent, et d'englober toutes les propriétés anglaises. En débarquant à Port-Vila, on trouva déjà une partie de la tâche accomplie par des agents à qui l'on avait fait prendre les devants. On n'eut qu'à célébrer la fondation du comptoir de Port-Vila, et tout de suite on cingla vers l'autre centre de colonisation de l'île, — Port-Havannah. Là, celui qu'on appelait déjà « le roi de la Calédonie » se rencontra avec l'Anglais Mac Leod à qui l'importance de ses domaines avait fait donner le surnom de « roi des Hébrides ». Pendant que les deux puissances traitent, un autre grand colon, M. Young, intervient. M. Higginson les endoctrine. Quand sonne l'heure du déjeuner, il s'est déjà rendu acquéreur de toutes les propriétés de M. Young et de M. Mac Leod, lequel se trouve transformé en agent général de la Compagnie. On lève l'ancre pour retourner à Port-Vila. En route, on s'arrête à la station d'un autre Anglais, M. Forth, possesseur de plantations magnifiques. C'est une simple visite de politesse. Néanmoins, avant de prendre congé de son hôte, M. Higginson lui a acheté toute sa terre et tous ses établissements. Le soir de cette journée — la seconde de l'expédition — tout ce qu'il y avait d'Anglais à Sandwich se trouve absorbé ou écarté par la Compagnie. Le troisième jour, on se rend à la station d'Ambroua, principale résidence de M. Mac Leod, et là, on procède à un acte solennel : la plantation du drapeau français sur le premier comptoir de la Société, en présence des Anglais qui approuvent et qui saluent. Pour n'être pas un acte politique, le fait n'en avait

pas moins une grande signification. L'œuvre, près d'aboutir, de nos rivaux se trouvait détruite. M. Higginson venait de renouer à notre avantage une question déjà virtuellement dénouée en faveur des Anglais.

Pour que les Nouvelles-Hébrides deviennent enfin françaises, il faudra peut-être le concours de trois grands États; mais si elles n'appartiennent pas à l'Angleterre depuis 1882, c'est grâce à l'homme seul dont on va voir d'autres prouesses.

Ainsi lancée, la Compagnie de colonisation prospéra merveilleusement. A la fin de 1882, elle avait racheté cent cinquante mille hectares de propriétés anglaises et acquis, par contrats, deux cent mille hectares des indigènes. Il y avait un grand mouvement de colons et d'ouvriers de divers métiers entre Nouméa et Sandwich. L'exportation des marchandises était déjà considérable. On multipliait les magasins, on traçait des routes, on essayait de nouvelles cultures.

L'année suivante, émus de la situation qu'une poignée de Français étaient en train de prendre dans l'ouest du Pacifique, nos rivaux songèrent à opposer à la Compagnie des Nouvelles-Hébrides une Compagnie anglo-australienne qui devait avoir pour centre d'opérations l'île de Mallicolo. Cette initiative venait d'Auckland, et déjà le parlement néo-zélandais se trouvait saisi d'une demande en garantie d'intérêts pour le capital nécessaire (25 millions). La lutte se posait donc officiellement sur le terrain patriotique. Un coup d'audace qui fut un coup de maître déjoua ces calculs. On en jugera par le récit de M. Charles Lemire publié dans le *Bulletin de la Société de Géographie commerciale de Paris*.

... Aussitôt la nouvelle connue à Nouméa, l'administration de la Société française, les directeurs, des négociants, des marins, un capitaine d'infanterie de marine s'embarquèrent pour les Nouvelles-Hébrides sur un vapeur, le *Neoblie*, affrêté à la hâte, et arrivèrent trente-six heures après à Port-Havannah, siège de la Compagnie française. Là, ils prenaient à la remorque le ponton *Chevert*, ancien navire de guerre qui portait notre pavillon en Océanie et qui, dans une nuit sans lune, entraîné par les courants, était allé sombrer sur les récifs.

Cette épave de naufrage, la Compagnie l'avait achetée et fait

réparer. Elle s'en servait comme magasin flottant en rade de Port-Havannah.

A la tombée du jour, on se mit en route pour l'île de Mallicolo, le vapeur de la Compagnie traînant après lui le ponton. Dans la nuit, la remorque casse sous les violences de la mer furieuse. Il faisait noir ; on se cherchait ; les embarcations mises à l'eau tenaient difficilement la mer, et l'accostage était périlleux. Néanmoins on parvint — avec quels efforts ! — à ressaisir des amarres, à rétablir la remorque et à reprendre la route.

Le 9 novembre on était à l'entrée du port Sandwich dans l'île de Mallicolo ; mais, aux approches de l'île, la nuit s'était faite : nuit sombre, mer agitée, forte brise. La difficulté croissait.

Que l'on se représente un navire pris, la nuit, entre deux mascarets. Il est entouré d'une redoutable barrière de corail contre laquelle les vagues se brisent avec fracas. On ne distingue que des montagnes d'écume retombant en pluie sur les navigateurs qui s'approchent. Le moment est critique : rester en dehors, c'est risquer de perdre le *Chevert ;* manquer la passe qui s'ouvre entre ces invisibles brisants, c'est manquer l'expédition, et c'est aussi aller à une perte certaine, corps et biens.

Impossible de sonder le gouffre ! Des marins intrépides hésiteraient : nos colons français n'hésitent pas. Le chef de l'expédition, M. Higginson, décide qu'on entrera. On arme un canot ; on y descend le capitaine ; on y place les feux de position du navire. Le vapeur et son ponton n'avaient plus qu'à suivre la direction du canot...

A dix heures du soir on est dans l'avant-port, et, après un silence interrompu par les roulements des lames sur les récifs, retentit le double commandement : « Mouillez ! » Des vaillants, des Français, au mépris de leur vie, s'implantaient dans une des grandes îles du groupe néo-hébridais...

Le lendemain, au jour, les Canaques assemblés sur la plage restaient stupéfaits en voyant ce grand navire désemparé qui était entré de nuit dans leur port, à travers les récifs !... Ils n'en croyaient pas leurs yeux.

Bientôt les chefs viennent à bord. Ils signent, après traduction par des interprètes connus d'eux, une convention par laquelle ils déclarent « se mettre sous la protection des Français ». Le pavillon français était hissé à l'unique mât du *Chevert*. Acte était dressé en bonne forme des opérations de la convention, et Mallicolo devenait pacifiquement un établissement français.

Prévenir l'action de son concurrent par une action plus rapide, se trouver déjà là quand il délibère encore d'y

venir, c'est une méthode dont tout le monde comprend l'excellence, mais que les Anglais sont presque toujours les seuls à employer. En devenant le bon Français qu'il se glorifie d'être, John Higginson n'avait rien perdu, on le voit, des qualités maîtresses de sa race, et il ne laissait pas passer une occasion d'appuyer lui-même, par des leçons de choses, les avis qu'il donnait en vain à notre gouvernement.

L'expédition de Mallicolo fut le point de départ d'autres accroissements et de nouvelles entreprises. La Compagnie engloba un comptoir allemand. Elle fit venir un renfort de missionnaires français. En 1886, elle créa un courrier mensuel entre Nouméa, les Loyalty et les Hébrides, — ce qui était le moyen de concentrer dans le chef-lieu de la Nouvelle-Calédonie tout le commerce de l'archipel. Enfin, elle triompha d'une autre manœuvre rivale. Un groupe de propriétaires assez récemment installés aux Nouvelles-Hébrides, en dehors de la sphère d'action de la Compagnie, avait donné mandat à un Australien de se rendre à Londres pour y former une société concurrente. M. Higginson, avisé à temps, précéda le fondé de pouvoirs et racheta, à Londres même, tous les terrains qui devaient servir de base à la combinaison projetée. Il n'y avait plus à lutter. En 1887, cinq ans après sa fondation, la *Compagnie calédonienne des Nouvelles-Hébrides* tenait 700 000 hectares, des solfatares magnifiques et les principaux ports de l'archipel. Sauf l'influence religieuse, qui est incoercible et indirigeable dans un pays sans lois, elle avait totalement absorbé les éléments rebelles à son œuvre de francisation. Il faut remonter à notre ancienne histoire coloniale pour trouver quelque chose d'analogue à cet exploit de l'initiative privée.

III

Mais, tandis que le chef de cette belle entreprise continuait de marcher droit au but, déblayant les difficultés, simplifiant les choses, la diplomatie, avec toujours plus de naïveté de

notre part, avec plus d'astuce chez nos rivaux, s'évertuait à compliquer la situation.

Le 8 février 1883, sous couleur de philanthropie envers les indigènes, une députation de missionnaires wesleyens alla solliciter de lord Derby l'annexion des Nouvelles-Hébrides. Il leur fut fait une réponse évasive : « Vous savez qu'en ce moment il y a des raisons toutes particulières pour que nous prenions le plus grand soin de ne pas exciter les susceptibilités de nos voisins les Français ; nous devons donc écarter tout projet de protectorat sur ces îles. » Mais, pour nous, ce langage était clair : s'il prouvait que le succès de la colonisation française dans l'archipel obligeait l'adversaire à se replier en attendant mieux, il démontrait en même temps que celui-ci ne s'était jamais senti lié par l'échange de vues de 1878. Notre gouvernement s'en émut, demanda des explications, voulut « être fixé à bref délai sur la manière dont la question était envisagée par le Gouvernement de Sa Majesté Britannique ». Bref, avec une énergie qu'ils auraient pu, nous semble-t-il, employer à une meilleure solution, nos diplomates insistèrent pour obtenir la consécration du piteux arrangement que l'on sait. Elle leur fut accordée sans difficultés. Mieux encore : le Bureau des colonies promit de calmer par dépêche le zèle annexionniste des Etats australiens, qui s'était réveillé plus vivement depuis qu'on avait entendu parler d'un envoi de récidivistes français aux Nouvelles-Hébrides.

La dépêche fut expédiée, mais ne calma rien. Au contraire, l'agitation australienne prit tout à coup un caractère inquiétant pour la mère-patrie. Il y eut une crise brève mais significative, une heure symptomatique où l'Australie, par un coup de tête, fit entrevoir la possibilité d'une évolution encore lointaine à ce moment-là. Dans un congrès tenu à Sydney le 5 décembre 1883, les représentants des gouvernements coloniaux s'engageaient « à demander à leurs assemblées législatives le vote des sommes nécessaires *pour l'annexion de la Nouvelle-Guinée et des autres îles du Pacifique* ». Par la même occasion, ne tendant à rien de moins qu'à déposséder la Compagnie calédonienne, ils réclamaient l'annulation de tous les achats de terrains conclus soit en Nouvelle-Guinée,

soit dans les autres îles du Pacifique, avant l'établissement de la juridiction anglaise.

L'effet produit fut très mauvais en Angleterre : la métropole ne dissimula pas son humeur et fit entendre à l'Australie qu'elle n'était point disposée à lui lâcher les rênes de sa politique dans le Grand Océan. L'Australie se le tint pour dit.

Il n'en faudrait pas induire que l'Angleterre eût été prise de véritables scrupules au sujet de la question des Hébrides. La confirmation de l'arrangement de 1878, si elle contentait la France, n'avait pas le moins du monde modifié les intentions finales de notre tenace voisine. Et, au fond, cela se comprend : que vaut la confirmation de pourparlers qui n'ont par eux-mêmes aucune importance? Le président de la Compagnie des Nouvelles-Hébrides, lui, le sentait bien. Il n'était pas non plus sans deviner le prochain aboutissement d'un concert qui déjà commençait à s'établir entre l'Angleterre et l'Allemagne. Or, l'entente de 1878 n'avait quelque raison d'être que si, réellement, elle se liait au maintien — plusieurs fois proclamé — du *statu quo* dans l'Océanie ; et à quoi donc travaillait l'Angleterre, sinon à détruire ce *statu quo*? M. Higginson vit dans ces circonstances une dernière occasion à saisir. Par une lettre du 8 juin 1885, il montra au ministre combien l'instant était favorable pour faire acte de résolution ; il supplia la France de venir enfin prendre officiellement possession de la demeure qu'on lui avait restituée. Langage désintéressé autant que patriotique, attendu que celui qui le tenait avait reçu, trois jours auparavant, l'assurance formelle que, dans n'importe quelle éventualité, l'archipel passât-il aux mains d'une puissance étrangère, les droits de la *Compagnie calédonienne des Nouvelles-Hébrides* seraient placés sous la sauvegarde du gouvernement français.

Quelques jours après, sourde aux murmures des Australiens, l'Angleterre concluait avec l'Allemagne un traité qui ne tendait à rien de moins qu'au partage de l'Océanie entre ces deux puissances : l'Angleterre se réservait d'occuper les archipels Gilbert et Ellis ; l'Allemagne prenait le nord de la Nouvelle-Guinée et le groupe d'îles réunies sous le nom d'ar-

chipel Bismarck. Nous nous laissâmes exclure de ce partage sans protester, et nous eûmes la surprise de nous entendre proposer par l'Angleterre la cession de l'île Rapa « en échange des Nouvelles-Hébrides » ! Le mot *échange* était admirable. Notre conseil d'Amirauté refusa, comme dangereuse, la cession de Rapa ; et nous continuâmes à négocier — d'une part, avec l'Allemagne, qui consentit à ne pas prendre possession des Nouvelles-Hébrides, en se réservant néanmoins le droit d'y recruter des travailleurs (convention du 24 décembre 1885), — d'autre part, avec l'Angleterre, à qui nous demandâmes de nous laisser opérer l'annexion sous engagement : 1° de laisser aux missionnaires et aux négociants anglais toute liberté d'affaires et de propagande dans l'archipel ; 2° de n'expédier à l'avenir, ni dans les Nouvelles-Hébrides, ni même en Nouvelle-Calédonie ou sur tout autre point du Pacifique, des condamnés d'aucun degré.

Ces propositions impressionnèrent vivement les Australiens. Obligés, par les actes mêmes de la métropole, à renoncer à leur théorie de domination exclusivement britannique dans la cinquième partie du monde, ils s'étaient réfugiés, pour s'opposer à l'annexion française des Hébrides, derrière deux arguments d'intérêt purement australien, mais qui avaient, il faut le reconnaître, beaucoup de force : or, la double garantie par nous offerte au Cabinet de Londres faisait précisément tomber l'une et l'autre objection. En bonne loyauté, toute l'Australie aurait dû se rendre. L'État de Victoria, systématiquement hostile, n'y consentit point ; il y eut même de ce côté un déchaînement furieux d'opinion publique. En revanche, dans les Nouvelles-Galles-du-Sud, malgré la grande agitation provoquée par les missionnaires, la majorité nous fut favorable. Des adversaires, encore très ardents la veille, envisagèrent l'annexion française des Nouvelles-Hébrides comme imminente et d'ailleurs légitime. « De cette manière, déclarait loyalement le *Sydney Morning Herald*, nous pouvons admettre l'annexion. Nous devons reconnaître que tôt ou tard *elle était inévitable*. Pour parler avec franchise, nous ne dirons pas que nous sommes satisfaits de cette solution ; mais il nous faut bien accepter les faits accomplis. »

Pour ne pas représenter l'unanimité australienne, l'adhé-

sion du doyen des cinq États (le plus directement intéressé dans les questions de voisinage avec nos possessions du Pacifique-Ouest) était déjà pour nous d'un poids considérable, et un moment l'on put croire que les dernières résistances de Londres allaient tomber. Mais il est dans le caractère de nos voisins de ne s'incliner que devant les actes opportunément et virilement accomplis. Oserai-je ajouter qu'ils mesurent leur estime pour leurs rivaux au degré de hardiesse dont ces derniers font preuve? Voyant que nous lui demandions ce qu'elle savait bien que nous avions le droit de prendre sans son assentiment, l'Angleterre nous joua une fois de plus. Toujours fertile en ressources, oubliant pour la circonstance l'attitude hautaine qu'elle avait eue naguère vis-à-vis de ses colonies, elle se traça le devoir inopiné de consulter celles-ci avant de répondre à nos ouvertures. Comme par hasard, les États australasiens — à l'exception des Nouvelles-Galles-du-Sud et de la Nouvelle-Zélande — se déclarèrent contre nos propositions. Et alors le cabinet de Londres nous exprima poliment ses regrets.

Voilà tout ce que nous avions gagné à négocier quand, une fois encore, il fallait agir. Le mode d'action? Le conquérant de Mallicolo l'avait tracé au ministre des Affaires étrangères dans une lettre que celui-ci fit semblant de n'avoir pas reçue. Il n'y a plus d'inconvénient aujourd'hui à en publier le passage essentiel :

Envoyer sans retard — écrivait M. Higginson — un aviso rapide de notre marine de guerre qui aurait pour mission apparente de se rendre en Nouvelle-Calédonie, mais qui, en réalité, se tiendrait à proximité de Sydney sous un prétexte quelconque et attendrait là des ordres télégraphiques.

Le commandant de cet aviso emporterait de France des instructions sous pli fermé, qu'il ne devrait ouvrir qu'au reçu d'un télégramme chiffré du gouvernement. Ces instructions seraient conçues de telle sorte que l'on puisse parer à toutes les éventualités.

Si l'Angleterre pose en principe que les îles Salomon et Banks sont en dehors de la convention de 1878, la France reprendra sa liberté d'action et le commandant de l'aviso recevra l'ordre d'aller prendre immédiatement possession de ces deux groupes d'îles dont la propriété acquise par nous fournirait à la France un moyen de transaction par voie d'échange. La France abandonnerait les

Salomon et les Banks et rentrerait dans la plénitude de ses droits sur les Nouvelles-Hébrides.

Si, au contraire, les colonies australiennes, se retranchant derrière le principe du *statu quo*, se refusaient à toute entente, il deviendrait nécessaire de dénoncer à l'Angleterre la convention de 1878 et, simultanément, d'envoyer au commandant de l'aviso l'ordre télégraphique de mettre le pavillon français sur les Salomon, les Banks et les Nouvelles-Hébrides, — sauf à la France à renoncer plus tard aux deux premiers groupes pour témoigner de son esprit de conciliation.

J'ai l'assurance que, dans l'un ou l'autre cas, la France n'aurait pas à redouter l'opposition de l'Angleterre. Le cabinet de Londres, je ne saurais trop le répéter, est tout disposé à accepter un *modus vivendi* qui coupe court aux difficultés toujours croissantes que lui suscitent ses colonies australiennes.

Cette lettre fut écrite en janvier 1886. Son seul défaut était de s'adresser au plus timide et au plus fuyant des hommes d'État. Or, notez bien ceci : quelques semaines après, l'Angleterre et l'Allemagne se partageaient les Salomon.

Presque aussitôt survint un incident qui devait mettre en pleine lumière l'affaiblissement progressif et, on peut bien le dire, volontaire de notre situation. Des troubles éclatèrent aux Nouvelles-Hébrides. Par qui furent-ils fomentés? Ce point reste mystérieux. Toujours est-il que le sang coula. Un moment on put croire à une levée générale de sagaies contre tous les colons indistinctement. La France prit un grand parti : elle envoya des troupes aux Nouvelles-Hébrides. Nous sommes toujours plus prompts à l'action belliqueuse qu'à la conquête économique. Port-Havannah et Port-Sandwich furent occupés militairement. Était-ce l'annexion, cette fois? Nos compatriotes néo-calédoniens voulurent l'espérer : le conseil général de la colonie sollicita de la métropole le maintien des troupes et l'établissement de la domination française sans conditions.

Non, ce n'était pas l'annexion... Elle n'était plus possible.

L'acte qui eût été si naturel en 1853, si facile avant 1878, si opportun encore en 1885, lorsque l'Angleterre et l'Allemagne bouleversaient sans nous consulter la carte d'Océanie,

était déjà devenu plus malaisé après l'échec de notre dernière démarche diplomatique : maintenant, il eût été gros de conséquences. Par l'enchaînement des faits, par l'accumulation des maladresses, nous en étions arrivés à ce que la prise de possession pure et simple de l'archipel soulevât un *casus belli*. Or, si bonnes que soient les Hébrides, elles ne valent peut-être pas une guerre avec l'Angleterre, et nous avons sacrifié de plus grands avantages à l'intérêt de vivre en paix avec cette puissance. L'infatigable avocat de la cause française aux Hébrides, renonçant dès lors à conseiller le coup de force qui n'avait plus aucune chance de s'imposer par un caractère légitime, reporta son activité vers une solution diplomatique avantageuse. Dans les pourparlers aussitôt repris entre Paris et Londres, il était question de reviser l'arrangement de 1878, de lui donner une base plus solide : on prononçait le mot de condominium ; on risquait celui de partage. Le sous-secrétaire d'État au département de la Marine et des Colonies ayant invité M. Higginson à lui faire connaître son sentiment personnel, celui-ci s'éleva avec la dernière énergie contre un projet qui tendait à renier notre prépondérance si chèrement acquise dans l'archipel, à nous lier les mains pour toujours, à nous barrer tout progrès en Océanie.

Presque en même temps, il écrivit à Sir Charles Dilke, en réponse à certain chapitre du livre que venait de publier cet homme d'État : *l'Europe en 1887*, une lettre retentissante, justement considérée comme le plaidoyer le plus clair et le plus probant en faveur des droits de la France sur les Nouvelles-Hébrides. L'auteur concluait ainsi :

Le condominium est une erreur diplomatique.

Le partage du territoire est une opération difficile, pour ne pas dire impossible, et une source de conflits pour l'avenir.

L'abandon par la France serait la négation même du droit et de la justice.

Reste une transaction, sur les bases suivantes :

« L'Angleterre consentirait à l'abrogation des engagements réciproques de 1878. Elle pourrait établir son protectorat sur les Banks et les Santa-Cruz. De son côté, la France prendrait possession des Nouvelles-Hébrides et s'obligerait à cesser la relégation dans les mers du Sud.

» Un arrangement de cette nature donnerait satisfaction aux inté-

rêts en cause, c'est-à-dire aux droits indiscutables de la France, aussi bien qu'aux justes réclamations des colonies australiennes en ce qui concerne la population pénale du Pacifique. »

Une fois encore on n'écouta pas le bon conseiller : on se contenta de le décorer. Sur la demande du Gouvernement français, l'affaire des Nouvelles-Hébrides fut traitée conjointement avec celles du Canal de Suez et des îles Sous-le-Vent, et réglée avec elles par la Convention du 24 octobre 1887.

On connaît cet instrument diplomatique en vertu duquel la vieille question des îles Sous-le-Vent fut résolue dans le sens de nos désirs ; mais on ignore trop que l'œuvre patriotique, l'œuvre admirable de nos colons aux Nouvelles-Hébrides, en paya tous les frais. Du coup, le régime de neutralisation de l'archipel se trouvait notablement aggravé. Le temps écoulé depuis lors n'a pas amélioré les choses. Nous avons, au contraire, laissé nos rivaux consommer leur lent et sûr travail d'isolement. L'Angleterre a exécuté dans ses moindres détails le programme que John Higginson traçait au Ministre des Affaires Étrangères en 1886 : il y a dix-huit mois elle s'est annexé encore les Santa-Cruz. — Il ne lui reste plus à prendre que les îles Banks.

IV

Nous n'avons pas à raconter ici comment la Compagnie calédonienne s'est transformée en *Compagnie française des Nouvelles-Hébrides*. Il nous suffira de dire qu'une seconde tentative contre notre prédominance territoriale fut déjouée par les moyens habituels à M. Higginson, et eut pour effet d'ajouter 150 000 hectares au domaine français dans l'archipel. Nous conservons donc toujours la situation qui assure le respect de nos droits. Mais au point de vue commercial, elle n'est plus, à beaucoup près, aussi brillante que naguère : le régime économique de 1892 lui a porté un coup fatal. Tout de suite, le chiffre d'affaires des Nouvelles-Hébrides se réduisit.

L'élévation des droits de douane rendant le marché de Sydney beaucoup plus avantageux que celui de Nouméa, tout ce que le vapeur de la Compagnie apportait auparavant à Nouméa n'y passa plus qu'en transit. Et chaque jour cette source de prospérité pour notre colonie achève de se tarir. Le commerce extérieur de la Nouvelle-Calédonie, qui se chiffrait encore en 1892 par 20 millions 600 000 francs, tombait à 14 millions 700 000 francs au bout de quatre ans. Dans ce piteux résultat d'un système général qui ne saurait convenir à des colonies — tout au moins à des colonies si lointaines — le détournement du commerce néo-hébridais entre comme un important facteur.

Quant à la situation morale de nos compatriotes sur les territoires qu'ils ont si vaillamment conquis et où ils maintiennent depuis dix-sept ans les droits de la France, elle devient de jour en jour plus intolérable.

L'exercice du condominium consiste en les allées et venues de navires de guerre qui *visitent* ces îles quatre fois l'an. L'Angleterre s'y présente avec plusieurs croiseurs détachés de sa station navale d'Australie ; la France, naturellement, n'y en envoie qu'un seul.

Mais les différences ne s'arrêtent pas là, et il en est de plus choquantes. Tandis que les sujets anglais établis aux Nouvelles-Hébrides jouissent d'une certaine protection et ont toute commodité de se mettre en règle avec les lois de leur patrie, les colons français s'y trouvent dépourvus des garanties les plus élémentaires qui constituent un ordre social.

L'établissement de consuls n'étant pas possible dans un pays sans pouvoirs réguliers, nos nationaux de l'archipel n'ont pas de juges pour trancher les différends qui peuvent s'élever entre eux. A la vérité, en 1895, ils ont institué d'eux-mêmes un « tribunal » d'arbitrage : mais quelle serait la sanction d'un jugement rendu par ce tribunal, si un justiciable mécontent refusait de s'y conformer ? — Plus favorisés, les sujets anglais « établis dans les îles du Pacifique-Ouest, non-possessions ou protectorats britanniques et ne dépendant d'aucune nation civilisée » relèvent, en vertu du *Pacific order in Council* de 1893, de la jurisprudence suprême du

gouverneur des Fidji, investi des pouvoirs de *high commissionner*.

Privés d'état civil, nos nationaux ne peuvent contracter mariage ni reconnaître leurs enfants. En 1889, ils voulurent combler cette singulière lacune en créant à Franceville une municipalité : le commandant Bigaud, qui représentait alors la France dans la Commission mixte, considéra cette initiative comme une violation de l'entente anglo-française, et la municipalité de Franceville fut dissoute. Les Anglais, au contraire, se marient valablement aux Nouvelles-Hébrides devant des pasteurs wesleyens que la *Gazette Royale des Fidji* désigne pour cet office.

Son titre souverain permet au gouverneur *high Commissionner* de faire homologuer par la cour royale des Fidji le testament d'un sujet anglais décédé aux Nouvelles-Hébrides (*Gazette* du 5 avril 1895). Il n'en va pas de même pour nos nationaux : les propriétés que nous pouvons laisser, si nous avons le malheur de mourir propriétaires dans cet archipel, n'ont aucune chance d'être régulièrement transmises à nos héritiers. Avez-vous le sentiment de la famille trop développé ? Faites-vous naturaliser Anglais, c'est votre seule ressource. Voilà la situation de nos compatriotes dans un pays où ils ont fondé l'influence française sans nous demander un sou ni une goutte de sang ! Ils méritaient mieux.

A d'autres égards, on va voir les effets de la convention de 1887.

La *seule autorité* qui existe dans l'archipel est la Commission mixte. Encore son mandat se borne-t-il à prendre des mesures de police. Elle n'a pas qualité pour intervenir dans les questions de propriété. Sous ce rapport, chacun se défend et se fait justice lui-même, — ce qui n'est pas la moindre originalité d'un pays où, sur chaque maison, flotte, aux yeux des sauvages, le drapeau d'une grande nation civilisée. La Commission mixte parvient-elle du moins à exercer une surveillance efficace ? Non, car elle n'en a pas les moyens pratiques et, au surplus, son droit de police est extrêmement limité. Selon les cas, cette singulière autorité se heurte à l'impuissance, ou tombe dans l'abus. Quand les colons se plaignent des indigènes, la Commission mixte est nettement qua-

lifiée pour intervenir. C'est même la seule occasion où elle fonctionne. Mais qui doute que son intervention ne prenne tout de suite un caractère de représailles et non celui d'un acte de justice? Dans les colonies gouvernées, les nègres ont rarement raison contre les blancs : aux Nouvelles-Hébrides, la chose ne s'est jamais vue. Lorsque ce sont les indigènes qui réclament contre les colons, chaque commandant ne pouvant agir que vis-à-vis de ses nationaux, la Commission mixte, c'est-à-dire la seule autorité reconnue, devient incompétente. Pour se tirer de cette anarchie, le commandant anglais a un moyen : il peut, en s'appuyant sur la législation spéciale du *Western Pacific*, constituer un tribunal à peu près légal. Rien de semblable n'existe pour le commandant français : il est obligé de se prononcer tout seul, et sa sentence n'a de poids que dans la proportion où elle satisfait les colons accusés par les indigènes. Voilà encore pour ces derniers une fameuse garantie! Enfin, s'il s'agit d'un conflit quelconque entre colons de nationalité différente, la Commission mixte n'a rien à y voir ; qu'ils se débrouillent!

Évidemment cet état de choses ne peut pas s'éterniser. On s'étonnera qu'il ait duré jusqu'à présent sans plus de trouble et de scandale. Instrument de défiance par lequel les nations soi-disant co-protectrices se paralysent réciproquement et limitent les droits naturels que leurs nationaux pourraient exercer s'ils habitaient une terre vraiment indépendante, le condominium néo-hébridais est une pot-bouille politique, indigne de deux grandes puissances porteuses de civilisation.

La solution doit être prompte, nette et définitive. Il faut écarter toute pensée d'introduire des modifications de détail dans les derniers arrangements : aucune retouche n'améliorerait le tableau.

L'hypothèse d'un partage de l'archipel a été examinée. Ce partage n'est pas possible. De quelque façon qu'on s'y prenne, on ne trouve pas le moyen de l'opérer équitablement: la position des meilleures îles, des seules qui comptent, y fait obstacle. Toute ligne de démarcation pour former deux groupes distincts constituerait, ici ou là, une part léonine. Il faut encore moins songer à se distribuer cette trentaine d'îles par un tirage au sort.

Où donc est la solution ?

Certes, la France pourrait s'autoriser de l'exemple tant de fois donné par ses rivales pour prendre les îles Banks, — la seule monnaie d'échange dont il reste à s'emparer dans le Pacifique. Mais on n'ose plus recommander la hardiesse, même opportune, à des gouvernements aussi précaires que les nôtres, à des ministres gardés à vue par un Parlement de plus en plus jaloux et tracassier. Aussi bien pouvons-nous sortir de difficulté par voie diplomatique et avec l'assentiment de cette Chambre redoutable où les ministres se trouvent toujours pris entre les rodomontades du parti belliqueux et les trembleurs, plus ou moins sincères, qui dénoncent, au moindre geste, « la politique d'aventures ».

Si l'on veut bien se rappeler que le principal obstacle à l'annexion des Nouvelles-Hébrides par la France vint naguère de l'Australie, on ne pourra pas ne pas être frappé des notables modifications de vues qui se sont produites de ce côté-là. Il y a presque un fait nouveau : en faut-il davantage pour justifier la revision d'un vieux procès diplomatique très mal jugé ? — Nous allons définir la situation.

V

Depuis la convention de 1887, douze ans se sont écoulés. Plus rapidement qu'en Europe, le temps a fait son œuvre dans ce jeune monde australien, chez qui la marche du progrès n'est encore alourdie par aucun héritage de traditions sociales et d'anciens contrats. Nous ne sommes plus à l'époque où, zélatrice ardente de la grandeur d'une nation dont la tutelle était sa seule force, l'Australie ne pensait que par le cerveau de sa suzeraine et se montrait plus ambitieuse pour l'Angleterre que l'Angleterre elle-même. A cette heure, elle a pris conscience de son individualité propre, et l'on peut croire que, dans sa religion, le dogme de l'impérialisme britannique est passé au second rang. C'est que, depuis le jour où l'Australie vassale proclamait ingénument le « droit »,

pour la Grande-Bretagne, de s'annexer toutes les terres du Pacifique, elle a vu l'Allemagne, la Hollande, l'Amérique s'y faire des places avantageuses. Le partage de la Nouvelle-Guinée entre trois puissances européennes, l'installation des Allemands aux Samoa, les conventions internationales qui déterminent diverses sphères d'influence dans le *Western-Pacific*, tous ces faits — accomplis avec le consentement volontaire ou forcé du Gouvernement de la Reine — sont venus détruire la conception un peu bien grandiose d'une Océanie exclusivement anglaise. Mais, tandis que ce rêve se dissipait, l'Australie en commençait un autre, celui-ci pour son propre compte et beaucoup plus réalisable : déjà, après avoir conquis l'autonomie politique relative et l'émancipation commerciale absolue, voilà qu'elle touche à l'avant-dernière étape du chemin qui doit la mener à la complète indépendance.

Encore loyaliste et toujours fière de son illustre parenté, elle ne consent plus néanmoins à garder sur la carte du monde sa figure de groupe colonial : elle veut être la nation australienne. Pourquoi pas? Du mélange des sangs sous le climat spécial et presque uniforme de ce continent ramassé, est sorti un peuple nouveau dont la physionomie particulière s'accentue avec plus de force à chaque génération. Il s'est produit ici le même phénomène qu'en Amérique. Par sa mentalité, son caractère, l'Australien d'aujourd'hui diffère au moins autant que le Yankee de l'ancêtre commun. Par ses traits physiques, il s'en éloigne encore davantage. Comment l'idée de se constituer en un seul corps de nation, en un grand peuple uni, ne serait-elle pas venue à cette population si homogène? Des questions secondaires — par exemple, le choix d'une capitale fédérative — pouvaient en retarder l'effet pendant quelques années : c'est ce qu'on a vu. Mais un patriotisme supérieur a eu raison de tous les obstacles, et demain la Confédération australienne sera un fait accompli.

Demain, par conséquent, il y aura une politique australienne.

Jusqu'où cette politique étendra-t-elle ses vues le jour que, maîtres définitifs de leurs destinées, les États-Unis d'Australie

pourront appuyer leurs prétentions sur l'*ultima ratio* d'une force navale leur appartenant en propre? C'est ce qu'on ne saurait préjuger. Nous n'avons pas d'ailleurs à regarder si loin, puisque l'état actuel des choses nous conseille de régulariser, sans plus attendre, notre situation — toute notre situation possible — dans le Pacifique-Ouest. Il est moins malaisé de définir ce que sera la politique australienne de demain, aussitôt la fédération proclamée. Le nouveau langage qu'on tient à Sydney, à Brisbane, voire à Melbourne, dans les centres d'opinion qui professèrent contre la France l'hostilité la plus irréductible, nous l'indique suffisamment. L'intérêt national, dégagé des entraves que lui suscitaient les querelles particularistes, se révèle à l'Australie sous un aspect non moins pratique, mais plus libéral que naguère. Cet intérêt lui conseille de vivre en parfaite harmonie avec des voisinages imposants et de chercher un accroissement de richesse dans l'extension de la liberté commerciale à tout l'océan dont elle est la reine.

Mais il y a, sur le continent des chercheurs d'or, quelque chose qui passe aujourd'hui avant le souci du *business*, et c'est un sentiment très remarquable. Après s'être débarrassé de l'élément pénal dont la tare l'humiliait dans ses origines, le peuple australien est devenu grand et fort, non seulement par son génie d'entreprise, mais encore et surtout par l'honnêteté résolue de ses mœurs. De la terre classique des convicts et des outlaws, d'un des théâtres les plus fameux de l'humaine sauvagerie, il a fait le pays qui maintenant, assure-t-on, fournit le plus mince appoint à la statistique du crime. Fier de cette œuvre d'épuration qui rappelle la légende des premiers temps romains, il se montre extrêmement ombrageux pour tout ce qui pourrait en menacer le résultat ; ses craintes continuelles se fondent justement sur la proximité des pénitenciers calédoniens. L'Australie, en effet, est le refuge immédiat de tous les évadés du bagne ; elle est le vaste continent plein de ressources, où les libérés qui ont gardé quelque ambition viennent chercher fortune.

Au surplus, croyants et pieux comme les peuples jeunes, mais tolérants par ce respect de la liberté individuelle qui est le principe de leur éducation anglaise, les Australiens — tant

protestants que catholiques — professent leur religion avec une ferveur exempte encore d'hypocrisie. En cet heureux pays, le patriotisme n'a rien à démêler avec l'esprit confessionnel. Il n'est pas meilleur Australien que le cardinal Moran, archevêque de Sydney.

Dans ces conditions (qui nous sont confirmées par des enquêtes personnelles), nous ne croyons pas trop nous avancer en précisant quelle serait la réponse des gouvernements australiens si la question des Nouvelles-Hébrides leur était posée à nouveau, sans piège ni arrière-pensée, par le cabinet de Londres. Nous croyons très fermement qu'ils conseilleraient l'annexion française, subordonnée à trois garanties :

1° La cessation définitive de tout envoi de transportés en Nouvelle-Calédonie ;

2° La liberté de la propagande religieuse dans l'archipel ;

3° L'abolition des taxes douanières pour les possessions actuelles ou futures de la France dans le Pacifique-Ouest.

Le conflit qui est né d'une défiance réciproque ne peut plus se résoudre que par l'effort d'une réciproque loyauté. C'est donc avec une entière franchise qu'il convient d'examiner si notre intérêt national est d'accord avec les vœux de l'Australie.

Rappelons d'abord que, des trois garanties désirées, les deux premières furent déjà offertes par la France au Cabinet de Londres en 1886. Aurions-nous sujet aujourd'hui de nous montrer moins accommodants? Non certes. La faillite du bagne calédonien est avérée ; plus que jamais nous devons souhaiter l'exode de cette institution vers des contrées où sa présence sera moins immorale, son fonctionnement plus utile. Sur ce point du Pacifique, où il y a urgence à consolider notre situation, le bagne est un obstacle dont il faut nous débarrasser le plus tôt possible. Quant à la propagande religieuse, l'expérience nous démontre — depuis que nous avons quelque chose qui ressemble enfin à une politique coloniale — qu'il n'y a plus lieu d'y attacher l'importance d'autrefois. La propagande des évangélistes anglais n'a été nulle part aussi ardente ni aussi soutenue qu'à Madagascar : nous a-t-elle empêché d'établir dans cette île notre complète domination? Mieux nos colonies seront gouvernées, plus le rôle des mis-

sionnaires perdra de son action politique pour se renfermer dans un apostolat purement confessionnel. Que les Nouvelles-Hébrides, le jour où nous les aurons, soient bien administrées, c'est-à-dire avec esprit de suite, par des gouverneurs à pouvoirs larges, affranchis de l'ingérence soupçonneuse et tracassière du Département, et je réponds que la fortune de cette colonie ne se décidera ni dans les temples, ni dans les églises. C'est l'honneur et la force d'une bonne administration — coloniale ou métropolitaine — de pouvoir accorder même protection et même liberté aux prêtres de tous les cultes. Il appartient à ces derniers de se faire concurrence dans le domaine spirituel et de s'enlever réciproquement des ouailles par l'éloquence de leurs discours ou par l'exemple, plus persuasif, de leurs vertus privées. Nous avons quelques missionnaires maristes aux Nouvelles-Hébrides : ils ont réussi à grouper autour d'eux une clientèle fidèle, et la raison de ce succès est tout entière dans leur tenue irréprochable leur dévouement et leur charité qui leur ont conquis l'indigène. Les missionnaires wesleyens, quel que soit le zèle qui les enflamme, sont trop honnêtes gens pour ne pas rendre justice, au fond du cœur, à la noble conduite de leurs concurrents catholiques dans l'archipel, comme ils la rendent à l'insigne piété des catholiques d'Australie.

Certes, dans l'âpre guerre qu'ils nous ont faite, les Wesleyens ont quelquefois passé la mesure permise, notamment quand ils nous représentaient comme un peuple à la parole de qui l'on ne doit pas se fier, dont les promesses ne comptent pas : ils n'en pensaient pas un mot. En nous qualifiant de « nation lubrique », — ceci fut prononcé en 1886, au meeting de l'église Saint-Étienne, à Sydney, — ils étaient du moins un peu plus sincères, et s'il nous est permis d'en sourire, nous ne pouvons pas trop leur en vouloir. Le doyen des colons français de Nouméa, M. D..., qui a passé de longues années en Australie, nous disait un jour : « Ce qui a fait la force de ce peuple, c'est la chasteté. » Or tout est relatif. Le rigorisme australien a eu le droit, sinon de nous appliquer une définition aussi excessive, du moins de dénoncer nos habitudes coloniales qui trop souvent, nous pouvons l'avouer, manquent de retenue. Il y a un moyen de nous

tirer de ce mauvais cas : c'est de donner à ces clergymen une leçon de charité chrétienne en leur pardonnant leurs injures. Aussi bien de telles violences ne se sont produites qu'aux heures de lutte et pour servir l'ancienne thèse de l'annexion anglaise. L'archipel devenant français, les deux religions en présence y étant traitées sur un pied égal, toute cette passion s'éteindrait faute d'objet et d'aliment.

Reste la question de liberté commerciale.

Personnellement, nous pensons qu'à cinq mille lieues de la France le régime-panacée de 1892 perd toute la vertu que lui attribue l'école protectionniste; la Nouvelle-Calédonie ne peut se développer industriellement que par de libres relations avec le continent voisin, qui est son Europe à elle ; l'isolement artificiel où nous la tenons, pour le profit de quelques commissionnaires en liquides, empêche la mise en valeur de ses ressources et retarde d'autant les avantages sérieux que la métropole tirerait de sa colonie devenue riche. Donc, sur ce point comme sur les autres, nous voyons l'intérêt de la France d'accord avec l'intérêt de l'Australie.

Malheureusement notre opinion n'est guère en faveur dans la majorité du Parlement français, et nous n'avons pas l'illusion de l'y faire prévaloir par la seule force de ce plaidoyer. Il nous faudrait le concours de toute la presse libérale (concours qui n'est point douteux si elle daigne examiner l'importante question des Nouvelles-Hébrides) ; il nous faudrait également celui de la presse australienne. Les grands journaux de Sydney, de Melbourne, d'Adélaïde ont des *leaders* qui traitent avec une haute compétence les questions de politique coloniale. Nous les lirions avec le plus vif intérêt, ne serait-ce que pour apprendre dans quelle exacte mesure nous avons interprété ici la pensée australienne. Si nous en avons été le bon traducteur, leur déclaration sera d'un grand poids dans nos milieux politiques, par la raison qu'on y persiste à croire que la situation envenimée de 1886 dure toujours.

Il y a très peu de chose à faire pour intéresser la France à la fortune, — à toute la fortune possible — de l'Australie ; il suffirait que celle-ci lui démontrât ce dont on a pu douter pendant assez longtemps : son désir de vivre avec nous en

bonne amitié. La voilà dégagée de la passion ancienne qui rapetissait ses propres destins et creusait un fossé entre elle et nous ; elle peut — sans s'exposer à compromettre sa confiance — se découvrir à nous telle qu'elle est en réalité : un peuple essentiellement scrupuleux et honnête. Il n'est pas un grand négociant en relations avec l'Australie qui ne confirmerait l'opinion du voyageur auteur de ces lignes.

VI

Un premier ministre des Nouvelles-Galles-du-Sud, M. William Bede Dalley, s'est prononcé ouvertement en faveur d'une occupation française des Nouvelles-Hébrides sans restriction ni conditions. Nous ne nous ferons pas argument de cette opinion isolée. Nous souhaitons au contraire que les porte-paroles de l'Australie énoncent bien haut des vœux qui n'ont été encore exprimés que dans des entretiens d'un caractère privé. Ils trouveront de l'écho chez nous ; et peut-être finira-t-on par faire comprendre à nos protectionnistes outranciers que la France a autant d'intérêt que l'Australie à délivrer du joug douanier le commerce du Pacifique.

Et l'Angleterre ?

Il faudrait que l'Angleterre eût bien changé de religion économique pour ne pas considérer comme profitable à ses colonies l'ouverture du port de Nouméa au libre trafic !

Au surplus, nous ne croyons pas que la possession des Nouvelles-Hébrides lui tienne sérieusement à cœur. Elle n'a pas besoin de cet archipel. Il fut un moment — on l'a vu par notre exposé historique — où l'Angleterre, sur le point de nous céder, demanda à consulter ses peuples australiens comme étant, disait-elle, les premiers intéressés dans la question. Devons-nous croire qu'elle aurait aujourd'hui moins d'égards, de scrupules, devant l'imposante transformation qui se prépare et qui va jeter un si grand éclat sur une des plus vastes provinces de son empire colonial ? Non, sans doute. Mais si pour une raison ou pour une autre, elle renonçait à

la tactique qu'elle nous opposa en 1886, nous ne voyons pas comment sa loyauté pourrait encore se tirer d'affaire. L'Angleterre a de tout temps considéré, du moins en matière coloniale, l'occupation de fait comme entraînant la domination de droit. Tous les jours elle continue de nous montrer que c'est son principe inviolable. Nous lui en demanderons la confirmation à notre profit, pour résoudre, aux Nouvelles-Hébrides, la même difficulté qu'elle a résolue hier aux Samoa.

On n'a pas fait assez attention, en France, à ce tout récent règlement de la question de Samoa, qui est l'avant-dernière étape d'un long projet conduit avec esprit de suite par nos rivaux en influence coloniale, et qui s'appelle le *Partage du Pacifique*. La presse n'a pas assez mis en lumière la façon opportune avec laquelle l'Allemagne et les États-Unis se sont empressés de profiter des embarras actuels de l'Angleterre pour consolider leur situation respective dans le Grand-Océan. Spectateurs trop passionnés de la partie qui se joue au Transvaal, nous en oublions de nous inspirer du nouvel exploit que vient d'accomplir la diplomatie moderne, de moins en moins sentimentale, de plus en plus pratique. Et pourtant quel moment plus favorable que celui-ci pour prendre, à notre tour, les initiatives nécessaires! Quel meilleur argument que celui qui nous est fourni par les propres déclarations du *Livre Bleu* anglais : « Les commissaires des trois puissances co-protectrices des Samoa *condamnent le système du condominium* et expriment l'opinion que le seul gouvernement capable d'assurer la prospérité permanente et la tranquillité de l'archipel serait celui d'une seule puissance ! » Préférons-nous attendre quelque incident fâcheux qui nous mettra en plus mauvaise posture pour liquider? Il finirait par se produire, n'en doutez point.

Et alors nous aurions perdu toute chance de jouer le plus petit rôle dans une partie du monde où, comme ailleurs, nous avons frayé tant de chemins pour la marche de nos rivaux! Déjà, quand nous envisageons la place que nous pouvions prendre en Océanie et celle que nous y occupons, la mémoire de l'héroïsme dépensé là par nos marins, nos explorateurs, nos missionnaires, nous devient importune. Partout

des noms français sur cette longue traînée d'îles qui jalonne la route des Indes à Panama et qui ressemble à une avenue de tombeaux peuplée de nos morts, à travers les jardins d'autrui! Voyez la carte du monde austral, sans en excepter son grand continent : le souvenir de la France y est inscrit à chaque pointe, à chaque passe, à chaque baie, comme celui d'un fondateur ou d'un hôte illustre au frontispice d'une maison vendue. Faudra-t-il donc aussi abandonner aux insatiables appétits coloniaux de nos concurrents les Nouvelles-Hébrides, et déguerpir un jour ou l'autre, par voie de conséquence, de la Nouvelle-Calédonie?

Non, à la fin c'en serait trop. Il est temps de montrer qu'avec la charge d'un grand empire d'outre-mer nous avons acquis quelque expérience et quelque prévoyance en politique. Disons-nous bien que le partage définitif de l'Océanie n'est pas achevé et qu'il ne devra pas s'achever à notre exclusion. Il ne peut plus être question des Samoa, désormais nationalisées, ni des autres territoires qui ont servi de monnaie d'échange pour cette transaction; mais le gouvernement actuel a le devoir de sauver ce que l'activité de nos rivaux a laissé debout de notre influence et de nos droits dans le Pacifique.

Comme entrée en matière, on pourrait, nous semble-t-il, exiger de l'Angleterre l'engagement de respecter l'indépendance des îles Banks. Ce serait lui prouver, une fois au moins, que toutes ses leçons ne sont pas perdues. Une initiative prise à son exemple ne saurait lui déplaire.

Il y a d'ailleurs de grandes chances pour que l'Angleterre, à cette heure, envisage la question des Hébrides comme une affaire contingente. Nous ne partageons pas certaines craintes pessimistes. Tout en n'ignorant pas qu'à Londres on s'offusque légitimement du ton injurieux de quelques articles de journaux, nous croyons savoir que la diplomatie anglaise de les représentants les plus élevés du Pouvoir ne se sentent pas atteints par ces clameurs qui, aussi bien, trouvent de l'écho dans la presse allemande et américaine. Peut-être pense-t-on, à Saint-James comme au Quai d'Orsay, qu'une solution de la question néo-hébridaise en notre faveur produirait, après de récentes et cuisantes piqûres, un excellent effet moral, et

rétablirait pour longtemps entre les deux peuples une urbanité de rapports nécessaire à la paix du monde.

Quoi qu'il en soit de la bonne ou de la mauvaise volonté de notre difficile voisine, il est urgent — comme nous l'avons dit au début de cette étude et pour toutes les raisons exposées — que la France ne laisse plus en sommeil la question des Nouvelles-Hébrides. Par surcroît, nous avons une obligation d'honneur envers les braves gens qui nous ont pacifiquement conquis cette terre lointaine. Les Nouvelles-Hébrides — quoi qu'en pense l'administration des Postes — sont à nous : il ne s'agit plus que de faire reconnaître notre propriété. Ce sera la première fois que nous aurons acquis une colonie sans y répandre à flots l'argent de nos concitoyens et le sang de notre jeunesse.

JEAN CAROL

LÉA[1]

III

Depuis que la ruine de mademoiselle de Sainte-Parade, sa paralysie et les hostilités coalisées contre l'École des Arts de la femme étaient des faits connus de tout Saint-Charles, — qu'on ne pouvait dissimuler, même aux élèves, — les petites « Zarts » vivaient dans l'agitation. Tous ces jeunes nerfs féminins, surexcités par l'orage imminent, se tendaient, toutes ces jeunes imaginations travaillaient. Aucune des élèves ne songeait, bien entendu, à abandonner la cause de l'École ; chacune inventait une solution topique pour la sauver et la venger. On irait trouver le Président de la République, toutes les petites « Zarts » ensemble, trente ceintures rouges envahissant le grave palais impérial : on se jetterait à ses pieds, on lui demanderait son appui. Ou bien on adresserait une pétition aux Chambres, on lancerait par la voix des journaux un appel public aux gens épris de justice. Ce monde juvénile, nouvellement aggloméré autour des grandes idées neuves, voulait parler, résister, vaincre.

Les maîtresses participaient à la fièvre des disciples. A côté de Pirnitz et de Frédérique, — l'une ardemment, l'autre froidement résolues, — à côté de mademoiselle Heurteau, d'un

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 décembre 1899 et 1er janvier 1900.

optimisme assez énigmatique, et de Léa qui, secrètement, entendait chanter en elle, au milieu des menaces, l'allégresse de la libération prochaine, — Daisy Craggs et Geneviève Soubize paraissaient les plus ferventes, révoltées par l'iniquité des hommes, prêtes à rompre violemment avec la société si elle voulait tyranniser l'École. Daisy, dans l'attente de la persécution, assistait au réveil de ses ardeurs révolutionnaires. Pour Geneviève, elle ne cachait pas son penchant vers le néo-anarchisme scientifique.

Les propos de Daisy, racontant des évictions de tenanciers, des complots de fénians, des meurtres agraires, avaient bercé son enfance. La lecture des philosophes de l'anarchie, principalement Grave et Kropotkine, lui avait enseigné la doctrine. Plus tard, afin de gagner quelque argent tout en achevant ses études de sage-femme, elle était devenue lectrice d'une certaine lady Mary Jackson, veuve d'un baronet irlandais. Elle avait passé là, six mois durant, plusieurs heures par jour au service de cette femme sèche, intelligente et bavarde, qui lui faisait lire les livres les plus monstrueux que l'autoritarisme ait jamais inspirés, et lui dictait des pensées personnelles pires que ces livres. Un ami de la dame, sir James Bartlett, landlord dans le comté de Sligo, installé à Paris après avoir à grand'peine échappé à une vengeance rurale, — venait familièrement dans la maison : autre type effrayant de l'égoïsme seigneurial, contempteur de la liberté et de la vie des pauvres, joyeux de la misère d'autrui comme d'un accroissement de son bien-être personnel.

Entre ces deux êtres, Geneviève avait senti s'exaspérer, dans une contrainte silencieuse, sa fringale d'émancipation, son espoir de revanche sociale. Former de jeunes recrues pour la guerre des classes, c'était son instinct d'éducatrice : par là elle était apôtre, presque à l'égal d'une Frédérique et d'une Pirnitz. Celles-ci, à l'ordinaire, la forçaient de se contraindre, redoutant la réputation d'une École d'anarchie... Mais, depuis que l'œuvre était menacée, Geneviève parlait plus librement parmi l'exaltation de tous. Elle se gênait moins pour accuser l'hypocrisie bourgeoise, l'oppression du capital ennemi, la tyrannie de l'autorité contre tout effort d'affranchissement populaire. A la flamme de sa rébellion, elle rani-

mait peu à peu la cendre de Daisy Craggs, la seule de ses compagnes à qui elle se confiât entièrement.

Loin de s'affaiblir, l'amour réciproque de l'Irlandaise et de sa fille adoptive avait pris une force nouvelle depuis qu'ayant quitté leur appartement de l'avenue de Ségur elles habitaient l'École, « cette espèce de couvent », comme disait Rémineau. L'une sans l'autre, aucune des deux n'eût été capable d'endurer un tel changement d'habitudes. Pas plus que Daisy, Geneviève n'était faite pour l'enrégimentement, l'existence en commun, astreinte à un ordre invariable. Dans ces vastes bâtiments, tenus si nets, où chaque heure apportait sa besogne, où la régularité des cours, des repas, du sommeil, uniformisait les jours et les semaines, ah ! combien leur manquaient le joyeux désordre, l'incohérence bon enfant, l'absence complète de plan, de méthode, de sécurité même, qui, là-haut, dans le logis bohème remis aux soins d'une vieille servante bossue, à demi toquée, rendaient la vie si imprévue, si pittoresque, si savoureuse ! Elles n'avaient pas osé, les premiers jours, s'avouer leur désolation, leur dépaysement. On leur avait assigné deux belles chambres voisines, qui communiquaient ; elles s'en faisaient les honneurs avec un amusement puéril, se congratulaient d'avoir enfin réglé leur vie, de pouvoir travailler confortablement... Mais bien vite la nostalgie perça dans leurs entretiens. Elles s'avouèrent qu'elles regrettaient le cinquième de l'avenue de Ségur, la fantaisie, la liberté disparues. Toute discipline, tout système leur pesaient : toute menace de sanction les eût révoltées. A l'École de Saint-Charles, aucune sanction ne les menaçait : seulement, éprises du devoir comme elles l'étaient l'une et l'autre, elles se contraignaient elles-mêmes. Cette compression volontaire eut pour effet naturel de ranimer chez Daisy les vieux instincts de rébellion assoupis par un long usage de l'indépendance, dans un pays libre et égalitaire, et d'échauffer chez Geneviève les sentiments de révolte qui fermentaient depuis son enfance, — alimentés par des conversations et des lectures incendiaires.

Mais, quand les premiers déboires fondirent sur l'École, Daisy elle-même s'effraya de l'exaltation croissante de Geneviève. Geneviève supportait impatiemment le silence, l'inertie

des fondatrices en face de la calomnie. Il fallait, disait-elle, attaquer les autres au lieu de plier l'échine et de se taire.

— Qu'on m'y autorise, et je m'en vais répondre, moi, dans les feuilles socialistes, aux élucubrations du citoyen Minot! Je lui arrangerai sa paroisse, et j'accommoderai aussi l'inspecteur d'académie et ses écoles de cancres. Oh! Romaine, je vous en prie, donnez-moi la permission d'écrire dans les journaux.

Romaine Pirnitz souriait :

— Plus tard, petite. Le moment n'est pas venu encore.

La situation cependant s'aggravait. Mademoiselle de Sainte-Parade était définitivement atteinte de paralysie générale : les créanciers, remettant leurs intérêts à Quignonnet, poursuivaient la liquidation de ses biens. Quelques jours après l'entretien de Frédérique avec Duramberty, une lettre de celui-ci, écrite sur un ton purement commercial, informa l'École que l'agent d'affaires Quignonnet attaquait le cautionnement; que M. Duramberty lui-même considérait comme inutile de s'opposer à des revendications bien fondées; qu'il donnait trois mois pour reconstituer la totalité du dépôt, la moitié devant être versée dans un mois. Le jour même où cette lettre était remise à mademoiselle Heurteau, un nouvel article de la *Semaine de Saint-Charles* dénonçait la crise financière traversée par l'École, ruinait par avance son crédit dans le quartier. Cet article fut reproduit dans le *Matin* avec des commentaires ironiques sur la gestion financière des femmes. Frédérique, Pirnitz, mademoiselle Heurteau risquèrent alors quelques démarches chez diverses personnes, parentes ou protectrices d'élèves, qui naguère avaient paru favorables à l'œuvre. Elles furent reçues froidement; on les interrogea avec défiance sur les bruits qui couraient; elles comprirent — le rouge au front — que l'honnêteté de leur administration était suspectée. Décidément, la population de Saint-Charles passait à l'ennemi. Tout le conseil municipal, tout le parti catholique, toutes les écoles officielles faisaient alliance contre les petites « Zarts ». L'École ne comptait plus d'autre défenseur, à Saint-Charles même, que le parti socialiste intransigeant, ennemi du fameux « pacte »; mais ce parti n'avait pas de chef, pas d'influence, et son appui même était compro-

mettant... Des manifestants égayés ayant crié, un soir, après une réunion politique : « Vive les petites « Zarts » ! A bas la calotte ! Vive la sociale !... » l'abbé Minot en tira aussitôt argument pour imprimer dans son journal un article sur le péril de tolérer dans la commune une école officiellement anarchiste.

Duramberty avait eu raison, et Frédérique le reconnaissait : si l'œuvre ne trouvait pas de soutien parmi les puissances extérieures au quartier, elle périrait. Mademoiselle Heurteau assura que ses efforts pour intéresser à l'École certains personnages du haut enseignement auxquels elle s'était adressée, demeuraient inutiles... Geneviève, ayant été voir son ancien maître, le professeur Bouchardon, chef de clinique à l'hôpital Baudelocque, revint écœurée :

— Ce vieux misérable n'a-t-il pas eu le courage de bouffonner ? « Ah ! vraiment, petite Soubize, vous voilà lancée dans les doctrines modernes... dans le féminisme. » Il fallait le voir tirer ses favoris d'un air d'ironie protectrice en prononçant le mot « féminisme » à la façon de l'acteur Baron !... « Le fé-mi-nisme !... Et nous avons fondé une école ?... Mais au fait, je sais !... J'ai lu ça dans le *Matin*... L'École féministe de Saint-Charles. » Il se mettait à rire d'un gros rire... « Il paraît que nous avons fait de mauvaises affaires ?... ça ne m'étonne pas ! jamais femme n'a su dresser un budget... » Il a conclu, en me tapotant sur la joue : « D'ailleurs une école où les maîtresses ne sont pas des religieuses et ne se marient pas, ça ne peut pas, ça ne doit pas vivre... Et c'est vous, gamine, vous, ma meilleure accoucheuse, qui vous laissez embaucher par cette société de malthusiennes ?... » Il allait continuer, mais je lui ai coupé la parole en lui disant bien en face : « Brisons là, monsieur. Si je n'avais été votre élève, je vous répondrais vertement... » Et je suis sortie pendant que, les yeux écarquillés et la bouche balbutiante, il tâchait vainement de retrouver son aplomb.

Frédérique conçut alors la pensée d'une démarche qui lui eût extrêmement coûté : mais elle s'y fût soumise par strict sentiment du devoir. Il y avait à Paris un homme, haut magistrat, sénateur, dont elle n'avait jamais vu que les portraits

dans les journaux illustrés, mais qui, elle en était sûre, serait prêt à lui donner son appui. Elle en était sûre par instinct filial. Elle en était sûre parce que cet homme, à deux reprises, avait usé d'intermédiaires discrets pour lui faire connaître qu'il savait où la trouver et qu'il lui était favorable... Pirnitz, à qui seule la jeune fille confia ce projet encore vague, répondit :

— Non... pas maintenant. Que pourriez-vous lui dire? Nos embarras sont, au fond, des embarras financiers... Rien, de vous à lui, ne doit ressembler à une demande d'argent...

— Oh! merci... s'écria Frédérique... Vous libérez ma conscience. Voir cet homme et l'implorer, ce serait boire la lie du calice...

Daisy Craggs ne tenta, ne proposa aucune démarche. D'abord la bonne Irlandaise n'avait guère d'amis parmi les puissants de la terre. Puis elle était à l'heure présente dévorée d'un souci plus terrible que celui de l'École : la santé de Geneviève. Aux autres maîtresses, Geneviève Soubize apparaissait seulement exaltée et nerveuse. Dans l'intimité de leur vie fraternelle, Daisy la voyait quasi folle, s'enivrant de sa propre indignation, jusqu'à devenir la proie de crises terribles, comme autrefois... Ces crises qui la secouaient, naguère, à l'époque de la formation, avaient peu à peu cessé dans la sérénité morale, dans l'atmosphère de tendresse dont l'enveloppait Daisy... Elles reparurent après quelques mois de séjour à l'École : mais elles étaient rares, légères, et Daisy les dissimula aisément. Les tribulations de l'œuvre, l'iniquité des calomnies exaspérèrent leur violence. Par bonheur, elles n'avaient jamais terrassé Geneviève au milieu de ses exercices professionnels : on eût dit que l'activité de l'esprit, le recueillement du devoir accompli la préservaient. Mais l'heure qui suivait les repas était dangereuse, et surtout le réveil en pleine nuit, quand un vaste silence accablait la maison. Dans les deux cas, Daisy, attentive, toujours en alerte, soignait seule sa chère fille. Derrière les portes verrouillées de leurs chambres, elle baignait de vinaigre les tempes où la sueur d'agonie collait les mèches rousses, garait de ses mains maternelles la tête bousculée de soubresauts, heurtée contre le plancher ou les ferrures du lit, com-

primait l'aine d'où semblait jaillir le mystérieux élan de folie, étouffait contre son sein les gémissements prolongés de la malade...

Effrayée de la fréquence et de l'aggravation des crises, elle consulta même en secret un spécialiste de la Salpêtrière. Le médecin répondit :

— Il faut que cette petite se marie... Les crises, me dites-vous, ont cessé après la formation; si elles recommencent aujourd'hui, c'est que la patiente a besoin d'une vie conjugale régulière.

Daisy ne répéta pas ce diagnostic à la jeune fille, pas plus qu'elle ne lui avait raconté sa démarche à la Salpêtrière. Mais la nuit même qui suivit la consultation, Geneviève eut un accès si douloureux que l'Irlandaise craignit à chaque instant de voir accourir quelqu'une des maîtresses, aux cris qu'elle poussait. Cette crise dura jusque passé minuit. Alors Geneviève tomba dans un sommeil profond, coupé de tressaillements et de plaintes. Assise à son chevet, Daisy repassait dans sa mémoire les conseils du médecin.

« Se marier, se marier ! grommelait-elle tout bas, attentive aux moindres gestes de Geneviève assoupie... Les hommes n'ont jamais que ce remède-là à vous offrir. Mariez-vous ! c'est la panacée... Une jeune fille est mal en point : vite, un homme dans son lit, et tout s'arrangera. Ah ! les farceurs... c'est encore un des moyens par lesquels ils nous tiennent, en se prétendant indispensables à notre santé... Est-ce que j'ai besoin d'un homme, moi ? Est-ce que toute ma vie je n'ai pas dormi seule entre mes draps sans m'être plus mal portée pour cela ?...

Un long gémissement l'interrompit, si léger et si douloureux qu'on eût dit la plainte même d'une âme torturée, emprisonnée, qui veut s'échapper. Daisy éleva la lampe au-dessus de la couchette. La jeune fille était étendue, à demi découverte, car la nuit était chaude. Ses boucles d'un roux de flamme foisonnaient sur le traversin blanc : des perles de sueur piquaient les tempes et le tour des yeux, mêlées aux taches de rousseur plus visibles dans la pâleur exténuée du visage... Tous les traits semblaient plus grêles, plus tendus, tandis que les cils des paupières tremblaient, agités comme

par un grésillement électrique. La bouche, entre les mâchoires contractées, laissait échapper cette plainte étrange qui avait inquiété Daisy.

L'Irlandaise essuya le front moite de Geneviève ; les lèvres de celle-ci s'entr'ouvrirent, murmurèrent : « Daisy !... »

Le tendre cœur de Daisy se fondit à cet appel instinctif.

— Chérie ! chérie ! *Dear little thing !...* Comme elle est jolie ! — poursuivit-elle, parlant bas dans le silence. — Comme elle est mignonne avec son cou d'enfant et ses délicates épaules ! Oh ! chère petite chose !

De nouveau, assise au chevet, elle réfléchit.

— Parbleu ! je crois bien qu'ils en voudraient, les gaillards, d'une petite fleur comme celle-là !... On lui trouverait facilement le bon ouvrier qui la brutaliserait, la tuerait de travail, la caresserait avec une bouche puant l'alcool, avec des mains sales, et lui ruinerait la santé à force de couches... Ou bien un employé... un petit employé... Le ménage de bourgeois pannés... pas de quoi manger... des baisers à la dose pour ne pas s'encombrer d'enfants ! Ah ! saletés ! saletés !... Soumettre cette âme-là, qui leur est tellement supérieure, à l'autorité d'un de ces imbéciles ou d'une de ces brutes ? jamais !... Et puis, qu'est-ce que je deviendrais, moi, sans elle ?... Dis, *little thing*, qu'est-ce qu'elle deviendrait sans toi, ta vieille bête de Daisy ?...

Elle se penchait vers la jeune fille, ramassait une des mains fines sur la couverture, la portait à ses lèvres et nichait des baisers sur le bout des ongles, comme font les mères pour leurs enfants endormis... L'écho des paroles du médecin de la Salpêtrière lui taquinait les oreilles.

« Si vous ne mariez pas cette petite, le sexe prendra sa revanche d'une façon ou d'une autre... Elle vous fera quelque coup irréparable et vous serez bien avancée ! »

Daisy Craggs n'avait pas demandé quel genre de « coup irréparable » Geneviève était capable de faire. Elle s'en doutait. Ah ! que Geneviève pût donc s'affranchir, guérir, mais sans mariage, sans se séparer de sa mère adoptive !...

« Les hommes ont arrangé la société pour eux, rien que pour eux. Leurs vilenies ne tirent pas à conséquence... C'est

anonyme, personne n'en sait rien... Et puisqu'il paraît que des femmes ont les mêmes nécessités... »

Elle n'acheva pas sa propre pensée, un peu honteuse de l'avoir accueillie... En somme, un abîme séparait ses doctrines, ses sentiments, des sentiments et des doctrines d'une Frédérique ou d'une Pirnitz. Daisy aussi croyait que certaines femmes, annonciatrices des temps nouveaux, ont pour mission d'enseigner librement les autres femmes et, pour cela, sont mieux dans l'état de célibat... Mais sa jeunesse misérable, ses habitudes de charité populaire, peut-être aussi le souvenir de l'hypocrisie protestante dont elle avait jadis souffert, lui avaient inculqué l'indulgence pour ces péchés de la chair qu'elle-même n'avait jamais commis, n'avait jamais été tentée de commettre, et qui immolaient tant de pauvres femmes à la tyrannie des hommes!

Vers une heure, au cours de cette même nuit, le sommeil de Geneviève devint tout à fait calme, pareil à celui d'un petit enfant. Daisy, qui maintenant connaissait la loi de ces crises, comprit que celle-ci était finie et s'alla mettre au lit. Levée le lendemain dès six heures, elle laissa dormir sa chère Geneviève jusqu'à sept. Il fallut la secouer par le bras pour la réveiller. A huit heures et demie, Geneviève faisait une classe de chimie industrielle aux élèves les plus âgées. Elle consacra le reste de sa matinée à des études de médecine : car elle rêvait de passer ses examens à la Faculté, afin que l'École possédât un docteur diplômé. Elle parut lucide, équilibrée, presque joyeuse.

Après le déjeuner de midi, le comité directeur se réunit pour aviser aux nécessités immédiates : il ne restait plus que cet unique jour à courir jusqu'à l'échéance fixée par Duramberty pour le versement des cent cinquante premiers mille francs, moitié du cautionnement nouveau. Frédérique dut avouer qu'elle n'avait pas réussi, non plus que Pirnitz, à réunir la somme nécessaire : on en était loin; on atteignait à peine quatre-vingt-deux mille francs... Free College n'avait pas fourni tout le secours qu'en espérait l'École des Arts de la femme. Le budget de madame Sanz était abondant, mais l'emploi des fonds rigoureusement déterminé par les

donatrices. Madame Sanz avait bien tenté d'intéresser des Anglais à l'œuvre française : elle s'était heurtée à l'indifférence britannique pour tout ce qui ne touche pas directement le Royaume-Uni et aussi à une méfiance presque haineuse pour une école dirigée par des Parisiennes. Elle avait cependant recueilli trois mille livres ; le déficit demeurait considérable. Le comité fut morne comme une veillée d'agonie. Personne n'osa prononcer des paroles d'encouragement. Pirnitz et Frédérique estimèrent que le seul parti possible était l'attente. On continuerait les efforts, on augmenterait la somme disponible jusqu'à ce que M. Duramberty devînt menaçant. Alors on proposerait une transaction.

— Il n'acceptera pas, déclara mademoiselle Heurteau.

— Qu'en savez-vous ? dit Daisy.

— Duramberty n'est pas un créancier ordinaire. Sa créance est sa vengeance. Il y tient.

— En tout cas, fit observer Frédérique, il ne peut pas nous expulser de force. S'il envoie du papier timbré, nous plaiderons. Un procès de cette nature durera plusieurs mois. D'ici là, nous aurons trouvé l'argent.

— Il y aurait une autre solution, dit mademoiselle Heurteau. Mais personne n'en veut ici.

— Le rachat par la Ville et l'État ! s'écria Frédérique... Jamais !...

— Ah ! reprit l'ancienne institutrice, comme on voit bien que vous ne connaissez pas l'administration française ! Nous serons infiniment plus tranquilles quand nous deviendrons officielles... Il suffit de savoir jouer avec les règlements...

Frédérique l'interrompit et prononça, avec une certaine sévérité, ces mots qui firent rougir l'ancienne institutrice publique :

— Notre rôle n'est pas de jouer avec les règlements. Nous devons donner à nos élèves l'exemple du respect des lois acceptées par nous. Aussi n'accepterons-nous pas de lois que réprouvent nos consciences.

La séance s'acheva sans qu'on eût arrêté d'autre parti que l'expectative conseillée par Frédérique. On laisserait s'accomplir les événements. Une seule créance était redoutable : celle de M. Duramberty. Dès que viendraient les huissiers,

on ferait une offre de quatre-vingt mille francs. Il était probable, disait l'avoué consulté à cette occasion, que le tribunal homologuerait cette offre et accorderait du temps à l'École pour se libérer.

Ni Léa ni Geneviève n'avaient pris part à la discussion. Léa était nerveuse : des bouffées de chaleur incendiaient de temps en temps son pâle visage, ses yeux luisaient de fièvre... Une idée unique la hantait en face de cette débâcle de l'École : « La prison s'écroule autour de moi ». Indifférente aux efforts tentés pour sauver l'œuvre, elle voyait la ruine inéluctable. Rien n'y ferait, Léa en était sûre : l'œuvre croulerait... Quant à Geneviève Soubize, parfaitement calme après sa nuit douloureuse, elle avait écouté attentivement le débat sans s'y mêler. Daisy, inquiète de ce silence, l'interrogea, lui demanda son avis à plusieurs reprises. Elle n'obtint que des réponses évasives...

La journée fut pareille à toutes les journées scolaires. Les jeunes maîtresses avaient résolu de continuer leur besogne quotidienne, quels que fussent les périls environnants. Et certes, à voir cette ruche pleine de laborieuses abeilles au travail, personne, visitant l'École ce jour-là, n'eût pu la croire menacée.

Vers sept heures du soir, quelques minutes avant le souper, Daisy Craggs entra comme de coutume dans la chambre de Geneviève pour l'emmener avec elle. Elle fut surprise de ne point l'y voir. D'ordinaire, la jeune fille profitait du temps de loisir qui précédait le repas pour avancer ses études médicales. Daisy s'en alla seule au réfectoire, d'ailleurs sans inquiétude.

« La petite est déjà descendue, » pensa-t-elle.

Mais au réfectoire elle ne trouva d'abord que mademoiselle Heurteau et Léa. Puis vinrent Frédérique, Pirnitz... Les élèves et les adjointes arrivèrent par groupes. A toutes Daisy Craggs demanda si elles avaient aperçu Geneviève... Elle sut ainsi que la jolie rousse avait été rencontrée par plusieurs personnes vers cinq heures et demie, « avec son chapeau en paille de maïs, son mantelet de soie brune et son en-cas en taffetas changeant », dans les corridors du rez-de-chaussée. Elle avait traversé la cour des acacias quelques minutes plus tard, se dirigeant vers la rue des Vergers.

Daisy courut aussitôt s'enquérir dans la loge du concierge. Là, elle apprit qu'en effet Geneviève était sortie un peu avant six heures, très tranquille. Le concierge avait échangé avec elle un salut, mais ne lui avait pas parlé. Geneviève avait tourné à droite, du côté de la Porte du Bas-Meudon... Le visage de l'Irlandaise, racontant ces détails à Pirnitz et à Frédérique, était si troublé que bientôt son inquiétude gagna tout le monde. On ne pouvait se résoudre à commencer le souper. Les fillettes s'agitaient :

« Mademoiselle Geneviève est partie... »

Cela se chuchotait de bouche en bouche, avec un frémissement de curiosité et d'anxiété. Geneviève était adorée des élèves. Et puis, le départ de Duyvecke, bien qu'expliqué à celles-ci aussi nettement que possible, avait éveillé leur attention sur les faits et gestes des maîtresses... Frédérique, comprenant le péril de cet émoi inopportun, fit asseoir le jeune peuple effervescent : le repas commença. Daisy, mourante d'angoisse, ne pouvait manger. Elle se leva avant la fin, dit à Pirnitz :

— Je vais m'habiller et partir à la recherche de Geneviève. Sûrement il lui sera arrivé quelque chose... Mon Dieu!... qu'est-ce qui a bien pu lui arriver?... Je m'en vais...

Pirnitz l'arrêta par le bras.

— Non, Daisy; il faut rester...

— Comment, rester?...

— Il faut rester... Vous n'avez déjà que trop mis de désordre ici à propos de Geneviève. Il faut rester...

— Oh! Pirnitz...

— C'est le devoir, Daisy... L'École est en butte à la suspicion du quartier. Si l'on vous voit errant dans le voisinage en quête d'une des maîtresses, que va-t-on supposer?... Du reste, vous vous alarmez trop vite. Rien ne présage un accident. Vous savez que Geneviève est volontaire, capable de résolution soudaine. Probablement elle aura voulu tenter, à la veille de l'échéance, un nouvel effort auprès de son ancien maître Bouchardon, pour l'intéresser à nous.

— Vous croyez? fit Daisy, reprise d'espoir à cette suggestion vraisemblable. Effectivement, elle y songeait.

— Elle m'en avait parlé. D'ailleurs, essayer de la rejoindre

serait illusoire. Croyez-moi : elle aura attendu Bouchardon chez lui et ne rentrera que dans la soirée...

Daisy baissa la tête et, sans répondre, s'éloigna, gagna l'escalier. Le poids de la discipline qu'elle avait acceptée lui semblait plus lourd que jamais, tandis qu'elle gravissait les marches déjà polies au bord par les pas des élèves... Voilà maintenant qu'on lui défendait de courir à la recherche de sa fille chérie !

— Oh ! c'est méchant, ça... c'est cruel... j'en ai assez de leur école... Qu'elle aille au diable !...

Elle entra dans la chambre de l'absente, en poussa le verrou, et se mit à rôder de la fenêtre au lit, inspectant du regard la cour où descendait le crépuscule, respirant le parfum un peu âcre laissé dans l'air par les cheveux roux, par la jeune peau blanche, si fine, de Geneviève.

— Mais si elle est allée voir Bouchardon, qu'est-ce qu'elle fait donc, qu'est-ce qu'elle fait dehors si tard ?...

Elle se rappelait son attitude énigmatique durant tout le jour. Bien sûr, la petite ruminait un projet. En somme, Pirnitz pouvait avoir raison. Geneviève avait dû aller chez Bouchardon.

— Alors, pourquoi ne m'a-t-elle pas avertie ?

Huit heures et demie, neuf heures, la demie de neuf heures sonnèrent au clocheton de l'École... Ce fut la nuit, les élèves couchées, le grand silence de ce quartier d'usines et de communautés. Daisy, dévorée d'impatience, retourna chez le concierge : on n'avait pas revu Geneviève... Un instant, elle eut la tentation de passer la porte, de s'élancer dans cette ombre maintenant épaisse.

« Pirnitz me l'a défendu !... »

Elle revint sur ses pas, traversa la cour de nouveau, remonta lentement dans la chambre de Geneviève. Là elle s'agenouilla contre le lit de la jeune fille et pleura.

Elle aussi, comme Léa, comme Duyvecke, venait de sentir, tout à l'heure, sur le seuil de l'École, se tendre, prêt à rompre, le lien qui l'attachait à l'œuvre. Pourtant elle n'avait pas franchi le seuil : elle était rentrée... A présent elle restait là par inertie, par brisement de toute sa volonté ; mais l'œuvre lui était bien indifférente. Prospère ou ruinée, que lui importait ? Et, la gorge secouée de hoquets, sa bonne face coupe-

rosée baignée de pleurs, elle ne savait sur quoi elle pleurait, sur son amie disparue ou sur sa chimère abolie...

Geneviève Soubize, à la même heure, serrant contre ses épaules et sa poitrine son mantelet de soie brune, errait sur les larges trottoirs, presque déserts, des avenues qui rayonnent de la place de l'Alma vers les Champs-Élysées... Comme on l'avait dit à Daisy, la jeune fille était sortie de la maison vers six heures moins un quart, sans prévenir personne. Du reste, si on lui eût demandé où elle allait, elle eût été embarrassée pour le dire. Une violente impulsion la contraignait à une démarche encore mal déterminée dans son esprit, mais dont la nécessité lui semblait impérieuse... Elle se rendit tout droit à la fabrique Duramberty, s'informa si le patron était visible. On lui répondit qu'il avait quitté l'usine depuis quelques minutes.

— Pourrais-je savoir où il est en ce moment? fit-elle. J'ai une communication pressée...

Le garçon préposé à la porte, qui lisait un journal et paraissait soucieux de n'être pas dérangé, répliqua en se replongeant dans sa lecture :

— 6, rue François Ier.

Geneviève remercia le garçon et s'en alla, d'abord vivement, puis d'une marche aisée de promenade, vers la porte du Bas-Meudon par où elle entra dans Paris. Elle suivit la Seine, passa le pont Mirabeau, remonta les quais vers le Trocadéro et la place de l'Alma. Le paysage du fleuve l'arrêtait de temps en temps, avec les chantiers gigantesques qui s'ébauchaient déjà le long des berges, pour les travaux de l'Exposition. La soirée s'annonçait splendide, point accablante malgré l'éclat persistant du soleil, grâce à une forte brise de nord-est qui moirait et ridait l'eau de la Seine... Geneviève fut animée d'une ardeur singulière, d'un besoin de marcher, de parler, d'agir. L'esprit clair, elle vit les objets autour d'elle avec une précision et un relief inusités. Une seule chose la contrariait : par intervalles, un élancement à la nuque, suivi d'un bref éblouissement. Elle ne s'inquiéta pas, toutefois; souvent elle avait éprouvé la même incommodité, après les nuits de crises.

« ... Il doit être chez lui à cette heure-ci... », murmura-t-elle en arrivant place de l'Alma.

L'horloge d'une usine, à l'angle de l'avenue du Trocadéro, marquait sept heures dix minutes. Elle hâta le pas, traversa la place, s'engagea dans l'avenue Montaigne, puis dans la rue François Ier. Le numéro 6 était un hôtel à deux étages, assez élégant. La porte, en fer forgé, doublée de glaces, avec deux poignées de cuivre étincelantes, était fermée.

Geneviève sonna. Le battant de droite eut une sourde pulsation et s'entr'ouvrit. La jeune fille le poussa avec effort, pénétra sous la voûte. Dans une loge décorée en salon rococo, un grand laquais à favoris la dévisagea.

— Monsieur Duramberty?

— Il n'est pas chez lui.

— Il ne rentrera pas pour dîner?

— Non, mademoiselle... Mademoiselle voulait lui parler? ajouta le laquais, amadoué par la jolie frimousse que Geneviève levait vers lui.

— J'aurais eu un mot à lui dire... Mais cela ne fait rien; je reviendrai dans un moment.

— Oh! ce serait inutile. Mademoiselle ne le trouverait pas. Monsieur ne rentre du cercle qu'après onze heures... entre onze heures et minuit. Si mademoiselle veut laisser un mot...

— Non, je vous remercie... J'écrirai par la poste.

Elle sortit, et, quand elle fut dehors, commença cette promenade somnambulique qu'elle devait prolonger jusque dans la nuit, avec une seule préoccupation en tête : attendre l'heure où Jude Duramberty rentrerait du cercle. Plus tard, nombre de gens se rappelèrent cette passante aux cheveux roux, aux yeux verts fixes, à la démarche saccadée, rencontrée avenue Montaigne, avenue d'Antin, avenue Marceau, avenue de l'Alma, et dans les rues perpendiculaires qui relient ces avenues entre elles... Des boutiquiers, des concierges prenant le frais sur leur porte, l'aperçurent plusieurs fois et la remarquèrent. Elle marchait, obstinée dans son idée, insoucieuse des regards... Quand la clarté du soleil s'affaiblit et que la cendre crépusculaire voila le ciel entre les hautes maisons de pierres, elle éprouva subitement une grande lassitude et s'abattit sur un banc; c'était avenue de l'Alma, devant un temple protestant d'un gothique

morne. Elle y resta longtemps, la tête douloureuse, vaguement hallucinée : elle voyait des ombres difformes s'agiter dans l'obscurité peu à peu épaissie... Elle murmura : « Daisy !... » Elle eût souhaité près d'elle cette fidèle mère d'adoption. Si l'Irlandaise eût passé devant ce banc de misère, comme Geneviève l'eût appelée, comme elle se fût laissée ramener par la main !... Mais Daisy pleurait à cette heure au pied du lit de Geneviève...

La lueur d'un reverbère, allumé soudain près d'elle, fit tressaillir la jeune fille. Elle se frotta les yeux, reprit conscience de son projet. L'avenue étendait sa noble chaussée, ses amples trottoirs sous un ciel pur où déjà clignotaient les étoiles. Les rampes de gaz la jalonnaient de part et d'autre. Quelques coupés, quelques victorias rapides emportaient des hommes cravatés de blanc, des femmes en clairs manteaux vers les cafés du Bois et des Champs-Élysées... Puis ce fut un silence et un vide extraordinaire, dans lequel le clocher du temple protestant égrena le chapelet des heures et des quarts, neuf heures, dix heures, dix heures et quart. Geneviève, toujours sur son banc, rêvait. Un homme vint s'asseoir à côté d'elle : un homme petit, entre deux âges, soigneusement vêtu, l'air méfiant et fureteur d'un chercheur d'aventures louches... Comme elle ne bougeait pas, il fit mine de s'asseoir plus près. Elle se leva, partit vivement. L'homme ne la suivit pas. Quand elle se retrouva rue François Ier, elle fut, de nouveau, parfaitement lucide. Personne dans la rue. La façade de l'hôtel Duramberty était close. Aucune lumière ne filtrait à travers les persiennes verrouillées.

« Serait-il déjà rentré ? » pensa-t-elle.

Mais le concierge avait dit : « Entre onze heures et minuit. » Et il n'était pas encore dix heures et demie.

Geneviève chercha un poste d'observation d'où elle pût guetter le retour de l'usinier. A deux maisons de distance du numéro 6, un loueur de voitures occupait un vaste immeuble précédé d'une cour à vitrage ; la haute porte cintrée de cette cour offrait un retrait propice. Geneviève s'y dissimula... L'ombre portée par le pied-droit de la baie la cachait si bien que deux sergents de ville en patrouille, passant près d'elle, ne l'aperçurent point.

Alors, dans ce guet tragique, alors seulement Geneviève eut une pleine conscience de ce qu'elle voulait faire. Sa nuque ne la tourmentait plus ; une clarté merveilleuse baignait son cerveau. Duramberty était l'ennemi, Duramberty opprimait l'œuvre, Duramberty réclamait cent cinquante mille francs qu'on ne pouvait pas lui donner. Elle, Geneviève, elle toute seule allait attaquer corps à corps l'oppresseur de l'œuvre. Il céderait, ou bien il aurait le sort des ennemis du peuple, — le sort des Burke et des Cavendish dans les récits de Daisy Craggs. Une volupté singulière, qui lui mouillait les paupières et la faisait vibrer toute, inonda Geneviève à cette pensée : abattre l'ennemi. Sa main droite, sous le mantelet de soie brune, caressa dans son corsage le manche nickelé de l'outil qu'elle y avait glissé avant de sortir, — dans une visite furtive à ce coin du laboratoire où elle rangeait sa trousse de sage-femme. Elle le tira doucement de son sein, après avoir observé si les agents étaient loin. On ne les voyait même plus... L'acier du bistouri ouvert brilla, reflétant le papillon jaune du prochain reverbère ; et la main blanche, tachée de son, de la jeune fille se crispa fortement sur le manche, fit le geste d'appui qui ouvre le flanc de la patiente endormie... Quelle hérédité mystérieuse, subitement réveillée, allumait dans cette âme ordinairement pitoyable une frénésie de meurtre? Geneviève contempla le mince outil de mort, fabriqué pour être une arme de vie. Elle tressaillit d'un spasme joyeux...

Mais un coupé débouchait au coin de l'avenue ; deux diamants d'acétylène irradiaient dans la pénombre... Geneviève rentra précipitamment le bistouri sous son mantelet, le manche à portée de la main... La voiture, au trot apaisé d'un grand cheval bai, vint se ranger devant l'hôtel. M. Duramberty en descendit, échangea quelques mots par la portière avec une personne demeurée à l'intérieur, et dit au cocher :

— Achille, reconduisez monsieur... Demain, huit heures, ici...

Et, tandis que le coupé virait et repartait, il chercha dans sa poche l'anneau qui reliait ses clefs.

Geneviève sortit alors de son abri et se porta vivement auprès de lui :

— Monsieur !

L'usinier, surpris, considéra cette silhouette qu'il devinait élégante et jeune, sans pouvoir distinguer les traits du visage masqués par la voilette. Il crut avoir affaire à une rôdeuse attardée.

— En voilà une façon d'accoster le monde ! dit-il en riant... D'où diable sors-tu ?

— Monsieur Duramberty, je voudrais vous parler.

Elle releva sa voilette et montra sa jolie figure, ses boucles rousses. Il la reconnut tout d'un coup.

— Oh ! mademoiselle !... Excusez-moi... Je vous reconnais parfaitement... Nous sommes voisins à Saint-Charles, n'est-ce pas ?... Oui, c'est cela... Vous êtes professeur aux petites « Zarts »... Vous m'excusez ? Sous cette voilette... à cette heure-ci... Et puis, je ne m'attendais guère...

— Je sais, monsieur, je comprends... Ma démarche vous paraît extraordinaire... Je suis déjà venue ici vers sept heures... On m'a dit que vous ne rentriez que fort tard... Or, j'ai absolument besoin de vous parler aujourd'hui même. Je vous ai attendu.

— Mais vous avez bien fait, vous avez très bien fait ! répliqua vivement Duramberty.

D'un œil connaisseur, il détaillait le corps fluet et la frimousse chiffonnée de la jeune fille.

— Voyons, — ajouta-t-il en la prenant légèrement par le coude et en l'entraînant devant la maison du loueur. — Vous désirez me parler ?... Dans mon hôtel, à cette heure-ci, ce n'est pas commode... Mon valet de chambre m'attend, et je n'ai pas l'habitude d'amener chez moi des... Enfin, vous seriez compromise... Avez-vous un peu de temps ?...

— Tout le temps qu'il faudra, monsieur.

La paume de l'homme lui brûlait le coude, les paroles qu'il prononçait irritaient son orgueil ; mais elle tendait toute sa volonté à être calme. « Je veux être seule avec lui... je le veux... »

— Eh bien ! fit Duramberty... rue la Trémoille, à quelques pas d'ici... J'ai un pied-à-terre où nous serions tout à fait tranquilles... Qu'en pensez-vous ?

— Allons, monsieur...

Elle dégagea son coude sans brusquerie, marcha côte à côte avec Duramberty, par les rues vides où passaient de rares

voitures et quelques piétons. Tous deux se taisaient. Un calme profond descendait dans le cœur de Geneviève. Elle se disait : « Il va s'accomplir un acte juste, un acte nécessaire. » Lui, la considérant à la dérobée, songeait : « Voilà une revanche inattendue... Ah çà ! les petites vierges fortes de l'École se dérangent donc ?... Pas toutes, malheureusement ! N'importe, celle-ci est charmante. »

Parisien, célibataire de cinquante ans, habitué aux faciles débauches de la grande Ville libertine, — cette bonne fortune imprévue ne l'étonnait pas. Tant de fois déjà, depuis trente années, de plus inattendues encore lui étaient échues !... Il pensa pourtant : « Cette petite ne vient pas me chercher à ma porte, à onze heures et demie, pour le seul plaisir de passer la nuit avec moi... Il y a des projets en dessous, des machinations combinées avec les dames de l'École... On voudrait me tenir... » Et il sourit, évoquant deux ou trois pauvres tentatives de chantage dont il avait été l'objet, — dans sa vie d'industriel, — de la part d'ouvrières de son usine.

Silencieux, pressant le pas, tous deux arrivèrent rue La Trémoille et s'arrêtèrent devant une maison à appartements, pareille à toutes celles que des sociétés financières ont bâties dans ce quartier. Duramberty sonna, s'effaça devant Geneviève, jeta un nom à la loge du concierge :

— Monsieur Legrand !...

S'arrêtant tout de suite à gauche, sous la voûte cochère, il ouvrit la porte d'un rez-de-chaussée.

— Entrez, mademoiselle...

La porte refermée, le commutateur tourné, Geneviève se trouva dans une pièce très éclairée, tapissée de soie bleu pâle, arrangée comme un boudoir de femme, avec un lit bas dans un coin, des sièges capitonnés, sans style, beaucoup de gravures aux murailles, la plupart licencieuses, et, devant elle, Duramberty, souriant, qui la considérait. La carrure solide, le visage sanguin sous les drus cheveux grisonnants la frappèrent. Elle ne l'avait jamais vu de si près. Elle ne le croyait pas si grand, ni de mine si virile, si intelligente. Elle remarqua la beauté de la bouche, modelée ferme sous la moustache légère, restée brune.

— Voyez... Personne ne nous dérangera ici, dit-il...

Asseyez-vous, je vous en prie... et défaites votre mantelet... Vous ne voulez pas? C'est bon!... Comme il vous plaira... Vous consentirez bien à vous rafraîchir un peu?... Nous avons marché vite... Oui, n'est-ce pas?

Elle ne répondit rien : il comprit qu'elle acceptait. Il ouvrit un placard, en tira deux coupes qu'il déposa sur un guéridon. Puis, se baissant, il choisit une bouteille de champagne parmi celles qui garnissaient la planche inférieure de l'armoire... Geneviève, du fauteuil crapaud où elle était assise, voyait le large dos du fabricant, la nuque rouge, la brosse des cheveux gris... Elle effleura sous le mantelet, dans son corsage, le manche du bistouri. « Ce serait facile, maintenant... si je voulais... » Et, de nouveau, une joie pénétra tout son être... « Non, se dit-elle, il faut d'abord qu'il me réponde : il prononcera son arrêt lui-même.» Déjà Duramberty s'était relevé... Il décapsulait, débouchait prestement la bouteille, remplissait les coupes...

— Tenez, mademoiselle...

— Non... tout à l'heure... J'ai à vous parler, d'abord.

Duramberty reposa la coupe pleine où les bulles s'évaporaient. Il s'assit en face de Geneviève, l'air résigné.

« Je vais entendre l'histoire de sa vertu, — pensait-il, — et, au bout, les conditions... Allons!... »

— Je vous écoute, mademoiselle.

Geneviève, au moment de parler, éprouva une gêne extrême. Elle redevint soudainement, après l'exaltation maladive de la journée et le délire conscient des dernières heures, la jeune fille sage et modeste, la compagne de Pirnitz et de Daisy... Le lieu où elle était, cet homme seul avec elle, ce champagne versé lui firent horreur... Elle se taisait.

— Eh bien, demanda Duramberty souriant. C'est donc très difficile à dire?... N'ayez pas peur. Vous voyez que je ne suis pas un croquemitaine comme le prétendent vos amies...

— Monsieur, murmura Geneviève avec effort, il ne faut pas tuer notre École.

Duramberty ne put cacher la surprise que lui causa ce début. Il attendait plus de diplomatie.

— L'École?... fit-il. Ah! c'est cela qui vous préoccupe?... Mais je ne veux aucun mal à votre École!...

— Nous ne pouvons pas vous rembourser les cent cinquante mille francs, monsieur : nous ne le pouvons pas aujourd'hui, ni demain ; mais si vous patientez, si vous nous donnez du temps, vous savez bien que votre argent ne sera pas perdu... Et vous êtes riche, vous gagnez beaucoup... Qu'est-ce que quelques mois d'attente, quand on dispose d'un budget comme le vôtre ?

Elle parlait doucement, presque humblement, et en même temps elle se rendait compte qu'il n'eût pas fallu parler ainsi. Elle sentait que l'usinier, souriant toujours, ne la prenait pas au sérieux. Effectivement, cette conversation d'affaires, à cette heure et dans ce lieu, avec l'impudeur des gravures comme décor et le lit tout proche, formait un contraste qui le divertissait. Il retenait même une forte envie de rire — certain, malgré l'allure de l'exorde, de la façon dont finirait l'entretien. Geneviève remarqua cette gaieté contenue, s'arrêta court :

— Vous ne voulez pas ?...

— Je ne dis pas cela.

— Alors ?

Il se mit franchement à rire :

— Ma chère enfant, vous me cueillez à minuit, au sortir du cercle, quand je vais me coucher, pour m'entretenir de controverses financières. Je vous réponds, naturellement, que je ne peux pas m'engager... Il faut que je réfléchisse. Je verrai... Cela dépendra...

— De qui ?

— De bien des choses... Évidemment, par exemple, avoir affaire à un joli intermédiaire comme vous, cela m'incline aux transactions. Qui vous a envoyée ? mademoiselle Sûrier ?

Il quitta son fauteuil et vint s'asseoir sur un pouf, plus près de Geneviève. Elle se recula.

— Personne ne m'a envoyée. Personne ne sait que je suis ici...

— Ah !

Quand elle prononça : « Personne ne m'a envoyée... », il surprit dans les yeux verts de la jeune fille un éclair singulier... Il la détailla plus attentivement, depuis les paupières cillantes jusqu'aux doigts bizarrement contournés par le bout.

« C'est une hystérique : méfions-nous. »

Dès lors il guetta tous ses gestes. Mais la qualité de cette proie excitait son envie ; il résolut de ne pas laisser sortir Geneviève sans avoir profité du tête-à-tête. Comme il était brave et solide, le vague danger pressenti aiguisait son appétit.

Geneviève reprit d'une voix mal assurée :

— Monsieur Duramberty, il faut nous épargner. Soyez juste. C'est votre devoir.

— Mais je vous répète que mon intention n'est nullement de vous accabler. Vous tenez absolument parler affaires ? Parlons-en. Il est tout naturel, n'est-ce pas, que je sauvegarde mes droits dans la débâcle de mademoiselle de Sainte-Parade ? Je ne vois pas de raison pour laisser prendre sans crier, par des créanciers que je ne connais pas, trois cent mille francs, qui constituent ma garantie. Cela réservé, je vous promets d'être très indulgent sur la question de dates de versement, très facile... vous entendez.

Il lui saisit la main gauche, qu'elle lui laissa. De la droite, elle tourmentait toujours, sous le collet de soie brune, les boutons de son corsage. Elle ne s'aperçut pas que Duramberty, malgré la fièvre de désir qui l'agitait, ne perdait pas de vue cette main droite. Il posa dessus sa bouche et la caressa de ses lèvres. Geneviève soupira :

— Laissez-moi, monsieur... Laissez-moi...

Il obéit. Elle fut un moment avant de reprendre possession d'elle-même, tant cette caresse, la première qu'elle eût reçue d'un homme, avait troublé son pauvre organisme de nerveuse héréditaire. Quand elle put parler, elle dit :

— Vous voulez bien reporter l'échéance à plus tard... signer un papier ?...

— Oh ! signer !... je n'aime pas beaucoup qu'on se défie de moi. Et puis, reporter l'échéance à quand ?...

— Aussi tard que vous y consentirez... A deux ans... à un an même, si vous voulez... On versera tout de suite plus de quatre-vingt mille francs.

« Ou bien j'ai affaire à une folle, pensait Duramberty, ou bien tout ceci est un coup monté par ces rouées de femmes. »

Cette dernière hypothèse lui parut tout de même la plus vraisemblable, tant Geneviève suivait son idée avec obstination.

Il cessa de sourire, et, d'une voix ferme qui contrastait avec le ton de plaisanterie courtoise dont il avait usé jusque-là :

— Je refuse de prendre aucun engagement, dit-il. Vos amies n'ont qu'à se fier à moi, sans conditions. Je jugerai d'après leur conduite à mon égard, s'il est opportun de se montrer indulgent ou strict.

— Alors, vous laisserez vos huissiers venir chez nous demain? dit Geneviève en se levant.

— Je prendrai, naturellement, les garanties nécessaires pour sauvegarder ma créance.

— Mais vous ne nous ferez pas protester, saisir?...

Duramberty la regarda bien en face; il la voyait changer de visage, pâlir, rougir... A travers la soie légère du mantelet, il voyait la main droite se crisper sur quelque chose. Résolu à pousser à bout l'étrange visiteuse, à savoir ce qu'elle était vraiment venue faire chez lui, il se leva, répliqua :

— Mademoiselle, j'agirai comme il me plaira. Assez là-dessus.

Geneviève le mesura du regard. Elle comprit confusément que, dans leurs postures respectives, lui debout en face d'elle assise, elle n'aurait pas l'avantage contre cet homme solide. Mais le désespoir lui enfumait le cerveau; elle étouffait d'un besoin fou d'agir, de tenter quelque chose avant de fuir cette chambre... Elle se lança sur lui d'un bond de chatte sauvage, s'agrippa de la main gauche à l'échancrure du gilet blanc, tandis que la droite, armée du bistouri, donnait au hasard coup sur coup contre l'obstacle du corps robuste. Bien qu'il fût sur ses gardes, Duramberty chancela, tant l'assaut fut brusque. Tout en parant avec le bras droit, tout en essayant, avec le bras gauche, d'écarter Geneviève, il reçut une estafilade au cou; puis, la pointe de l'outil lui piqua la hanche, au-dessus de la ceinture du pantalon. Mais déjà, dix secondes à peine écoulées, la force de la jeune fille s'épuisait; son poignet armé fut saisi dans les doigts fermes de l'usinier, son épaule serrée comme avec une pince; elle recula vers le lit, poussée par la masse irrésistible d'un corps puissant. Alors, d'un mouvement bref, Duramberty lui tordit le poignet droit; le bistouri tomba, sans bruit, dans la fourrure de la descente de lit... Geneviève ne luttait plus; toute sa résistance était

vaincue soudainement : l'effort accompli lui laissait dans les membres une langueur étrange, une sorte de bienfaisante détente... Toute notion de la réalité s'anéantit... Elle se laissa porter, renverser sur le lit, brisée, défaillante comme sous l'étreinte impérieuse d'un rêve...

Moins d'une demi-heure plus tard, Geneviève, debout près de la porte de la chambre, réparait tant bien que mal le désordre de ses vêtements et de sa coiffure. Elle ne disait rien... De grosses larmes silencieuses coulaient le long de ses joues. Tournée obstinément contre la muraille, elle se rajustait avec des gestes malhabiles. Duramberty, nerveux, allait et venait dans la pièce, lui jetant de temps en temps un coup d'œil ou une parole.

— Voyons, mon enfant, il ne faut pas vous désoler... Je vous assure que je ne raconterai pas votre petit accès de folie... Dites-moi ce que je peux faire pour vous...

Mais elle se taisait. Il avait essayé de lui mettre dans la main un billet de banque ; elle l'avait laissé tomber par terre. A aucune question elle ne répondait.

« Ma foi, tant pis pour elle! » se dit-il.

Dans la fourrure fauve de la descente de lit, le manche nickelé du bistouri luisait, sa lame enfouie. Duramberty alla le ramasser et, demi-souriant, l'apporta à Geneviève :

— Vous oubliez ceci...

Elle n'eut pas même conscience de l'ironie. Elle glissa machinalement l'outil dans sa poche.

— Merci. Ouvrez-moi, dit-elle.

Il obéit. Par l'antichambre étroite, puis par la voûte d'entrée, il la conduisit jusqu'à la porte ; il demanda lui-même le cordon. Geneviève partit sans prononcer un mot.

Quand elle fut dehors, la pauvre fille se mit à courir au hasard des rues jusqu'à ce qu'elle perdît le souffle. Alors, adossée à un mur, elle pleura librement... Il était environ deux heures du matin. Un pas sonore, un sifflotement de noctambule attardé qui s'approchaient l'effrayèrent ; elle reprit sa course. Elle arriva sur les quais de la Seine, rebroussa chemin, retrouva bientôt ce banc de l'avenue de l'Alma où elle s'était assise quelques heures auparavant. Elle y échoua

de nouveau comme une pauvre bête blessée que sa fuite ramènerait à une remise familière.

Elle se faisait horreur ; son propre corps lui inspirait une honte intolérable. Elle ressassait dans sa mémoire les scènes de cette nuit; le désir de ne plus penser, de ne plus respirer, de ne plus être l'envahissait. Elle percevait maintenant le ridicule odieux de cette tentative de justice violente où la justicière avait fini par s'abandonner dans les bras du coupable. « Le gredin, il a abusé de ses muscles d'homme... » Elle se disait cela... mais sa conscience protestait : « Non ! tu ne peux pas dire qu'il ait abusé... Tu as cédé... » Elle se rappela soudain, avec horreur, qu'au milieu même de cette violence elle avait rendu une caresse... « Je suis une misérable, une damnée... Jamais je n'oserai me présenter devant Daisy, l'embrasser avec ma bouche... jamais ! »

Un ardent besoin de se purifier la saisit...

Comment se purifier ?

Mourir ?

La Seine était toute proche... Mais mourir, ce n'était pas effacer la souillure de cette nuit. Dans le martyre seul, dans la souffrance pour la bonne cause, la tache pourrait être abolie. Vivre comme Daisy avait vécu au temps du fénianisme... ou comme ces femmes nihilistes des pays slaves qui font bon marché des conventions entre les sexes, se donnent sans pudeur aux hommes de leur parti, mais se rachètent par l'héroïsme... Le désir de l'acte révolutionnaire, qui ennoblit tout, la faim du meurtre saint l'étreignit, plus âpre, plus irrésistible. Elle n'accueillit pas un instant la pensée de retourner chez Duramberty. Mais elle chercha froidement qui elle pourrait immoler, et quel sang vengerait l'outrage qu'elle avait subi. Accomplir l'acte révolutionnaire d'abord : l'apaisement de son cœur viendrait après. Elle se sentait l'âme grosse d'un meurtre.

Après tant d'heures sans sommeil, sans nourriture, la fatigue de son corps meurtri et profané la disposait aux hallucinations. Comme les tableaux vivants d'un spectacle, des scènes de sa propre vie se succédèrent sous ses yeux. Dès qu'elle en évoquait une, elle la *voyait*, avec la netteté du réel, sans le flou ni l'exagération du rêve. Elle vit la chambre de

la rue Galande où elle avait été petite fille, les batailles du père et de la mère, parmi les litres crevés vidant l'alcool sur le carreau... Elle vit sa mère rentrant avec un homme étranger, en l'absence du père, et lui tournant, à elle, d'une calotte, la tête contre le mur... Elle fut de nouveau, un instant, la fillette hargneuse que Daisy avait recueillie au Sauvetage de l'Enfance, et emmenée avenue de Ségur au moment où on allait la dépêcher à des fermiers de la Creuse... Ses larmes la soulagèrent, dans la douceur de ce souvenir d'amour quasi filial. Puis elle se revit tout à coup chez lady Mary Jackson — dix-huit mois à peine passés, — lectrice de cette Anglaise revêche et autoritaire chez qui, par contraste, elle avait senti s'exalter ses propres instincts anarchistes. Sir James Bartlett, l'ami, sans doute l'amant de lady Mary, reparut, avec sa figure rouge soigneusement rasée, son crâne encadré de deux bandeaux plaqués de cheveux incolores. Ah ! l'abominable couple d'ennemis du peuple ! Du temps qu'elle faisait son service chez la lady, bien des fois, en les regardant, en les entendant prononcer leurs effroyables maximes de despotisme égoïste, bien des fois elle avait pensé demi-sérieuse, demi-railleuse : « Les attacher tous les deux ensemble et les jeter dans la Seine comme une paire de mauvais chats, — quelle jouissance, quelle bonne œuvre !... » C'était alors une idée en l'air qu'elle accueillait en souriant, sans la relier avec la réalité possible... Maintenant, blessée et déshonorée, vagabonde échouée sur ce banc, elle eût vraiment souhaité les garrotter de ses mains et les pousser à la rivière... Dire qu'à cette heure ils vivaient, ils étaient libres, ils se complaisaient comme l'an d'avant, à dire des infamies sur les misérables, à insulter les pauvres !

« La vieille, j'en suis sûre, habite toujours son entresol, rue du Colisée... Lui, je l'ai rencontré la semaine dernière, à cheval dans les Champs-Élysées. Ah ! si je les tenais... »

La fièvre de meurtre précipitait de nouveau son pouls. Elle ne souffrit plus de sa souillure, de son isolement. Sans projet précis, mais toute restaurée par l'espérance, la pauvre fille quitta son banc et, d'un pas méditatif, monta l'avenue vers les Champs-Élysées.

Alors, une pâleur d'aube effaçait peu à peu les étoiles sur

le ciel, dont la couleur devenait indécise. La nuit se dissipait comme une fumée, se fondait dans l'air déjà éclatant. Les façades des maisons, fermées obstinément à la lumière, apparaissaient plus distinctes, surtout vers la ligne accidentée des toits. Oh ! la fraîcheur voluptueuse qu'on respirait ! Un lourd camion, chargé de pierres de taille énormes, secoua toute la chaussée au cahot de ses roues, au piétinement de ses cinq chevaux...

Geneviève tourna le coin de l'avenue de l'Alma et descendit vers le Rond-Point.

IV

Cette nuit, tragique pour Geneviève Soubize, n'apporta guère de paix à la plupart de ses compagnes. Elle aggrava pour Daisy, de son silence et de son ombre, le martyre de l'attente ; mais mademoiselle Heurteau, Frédérique, Léa elles-mêmes n'y goûtèrent pas un plein repos. Seule Pirnitz, par la forte discipline de la volonté, s'imposa, comme à l'ordinaire, quelques heures de léger sommeil.

Mademoiselle Heurteau passa de longues heures à rédiger un « projet de réorganisation de l'École avec le concours de la Ville et de l'État ». Dans une lettre personnelle, M. Duramberty lui avait demandé ce travail. Elle l'exécutait en secret, se donnant une excuse devant sa propre conscience : « Le rapport est intéressant à faire ; j'y expose sincèrement mes idées ; d'ailleurs, quand il sera fini, je suis libre de le garder pour moi ; je n'ai rien promis. »

Frédérique et Léa se couchèrent à l'heure accoutumée. Elles se parlèrent peu. Elles n'avaient pas besoin de paroles pour se communiquer leur opinion sur le départ de Geneviève. Geneviève était partie pour suivre un homme. Frédérique ressentait le plus amer dégoût : encore une défection, et de la pire sorte, précisément au moment où tant de calomnies assaillaient l'œuvre ! « Misérable tyrannie du sexe ! aucune d'elles ne saura donc s'en affranchir ? » La fuite de Geneviève bouleversait aussi Léa par contre-coup : mais l'égoïsme de sa passion exaspérée rapportait tout à soi-même : elle songeait : « Si je

faisais comme elle, cependant?... C'est bien facile, il ne tient qu'à moi... Si j'avais quitté l'École en même temps que Geneviève, à l'heure qu'il est je serais à Londres... Georg! mon ami! mon mari! Je serais près de lui. Je pourrais le soigner, le guérir. » Tout son rêve tournait autour de ce projet : rejoindre Georges, le guérir. Car sans aucune autre nouvelle des Ortsen que le roman de Tinka, sans oser prendre sur elle de s'informer, d'écrire, elle en était venue à identifier absolument Georg et William Powell. « Georg souffre, pensait-elle, il m'attend : moi seule puis le sauver... et je reste ici! Geneviève et Duyvecke ont eu du courage; moi seule, je suis lâche... et cependant, moi, je suis la femme de Georg... » Elle gourmandait son inertie : mais pourtant l'espoir vivait en elle. « L'École va fermer. On nous chassera, et alors, je m'en irai. » Tout ce qui lui restait de volonté, elle le réservait pour cet avenir, deviné prochain, inévitable.

Cependant, par la porte ouverte entre les deux chambres contiguës, le bruit parvenait à Léa d'une toux légère, ou le craquement du lit de Frédérique... « Ma Frédérique! combien elle m'est chère! comme je souffrirai de la quitter... » Elle répétait cela obstinément, elle se contraignait à le penser. Hélas! elle sentait bien que sa sœur n'était plus pour elle la Fédi d'autrefois. Une sorte de rancune logique grossissait dans un coin de son cœur contre cette initiatrice puissante qui avait, à la source, capté son intelligence et sa volonté, et lui avait imposé la doctrine. Par Frédérique, Léa avait été écartée de la vie naturelle. Comme tous les révoltés, elle était bien près de prendre en haine celle dont elle avait adoré la domination. Elle s'en épouvantait, et pareille au fidèle hanté par le doute, qui murmure des actes de foi passionnés, elle redisait sans cesse : « Chère Fédi!... comme je l'aime... Comme elle est grande! »

La journée du lendemain ramena les exercices habituels : sauf Geneviève, toutes les maîtresses furent à leur poste, même Daisy, que Pirnitz avait vue dès l'aube, exhortée au courage, réconfortée. L'idée de Pirnitz, comme celle de Frédérique et de Léa, était que la fuite de Geneviève s'expliquait par une aventure passionnelle.

— Ah! s'écria Daisy, quand l'apôtre lui confia cette hypothèse; ah! que Geneviève soit en ce moment avec qui elle voudra, pourvu qu'elle soit vivante...

Pirnitz l'autorisa à s'absenter après sa classe pour commencer au dehors une enquête discrète. Daisy fit sa classe d'anglais de huit heures à neuf heures et demie, comme à l'ordinaire; ensuite elle s'habilla pour sortir. Comme elle passait devant la porte, le concierge l'appela :

— Mademoiselle Craggs!

Elle entra dans la loge.

— Qu'est-ce qu'il y a, Laurent?

Laurent, un ancien militaire placé là par mademoiselle de Sainte-Parade, tendit à l'Irlandaise un numéro du *Matin*.

— Vous avez lu ça, mademoiselle?... On a assassiné un de vos compatriotes, aux Champs-Elysées.

Il lui montra un titre en gros caractères, au milieu de la troisième page. A peine Daisy y eut-elle jeté les yeux qu'elle poussa un cri et se sauva de la loge, emportant le journal. Elle traversa la cour, bousculant les élèves qui entraient en récréation, courut à la chambre de Frédérique.

—Frédérique!—dit-elle, haletante, s'abattant sur une chaise.

— Les huissiers? questionna la jeune fille...

C'était la nouvelle redoutée pour ce jour-là, où le délai fixé par Duramberty expirait.

— Lisez, lisez... dit Daisy, lui jetant le journal.

Frédérique lut :

« *DERNIÈRE HEURE :* Le crime de la rue du Colisée. Assassinat d'un lord irlandais. *Cinq heures du matin.*

» Au moment où nous mettons sous presse, on nous annonce qu'un crime vraiment extraordinaire a été commis, cette nuit, vers trois heures, rue du Colisée, presque au coin des Champs-Elysées. Un personnage irlandais de passage à Paris, lord Barclay, a été frappé mortellement par une femme, en pleine rue, à l'aide d'un instrument chirurgical. Le temps nous manque pour vérifier le fait et les détails. La femme est arrêtée. On croit à un crime politique, lord Barclay possédant en Irlande des biens considérables. Une autre version impute au meurtre un mobile passionnel... La cou-

pable serait une jeune fille à qui lord Barclay aurait fait subir d'odieuses violences et qui se serait vengée. Nous donnons les deux versions et le fait lui-même sous les plus expresses réserves, car, nous le répétons, à l'heure tardive où les nouvelles nous parviennent, il est matériellement impossible de les contrôler avant le tirage du journal. »

— Que nous fait cette histoire? demanda Frédérique en reposant le numéro sur la table.

— Mais c'est Geneviève! c'est Geneviève!... sanglota Daisy. Vous ne comprenez donc pas?... Lord Barclay, dont le nom est défiguré, est sir James Bartlett... l'ami de lady Mary Jackson, chez laquelle Geneviève était lectrice il y a deux ans... La rue du Colisée, où habite lady Mary... l'instrument de chirurgie... Il n'y a pas de doute... Sir James sortait de chez lady Mary... Je suis sûre qu'il s'agit de Geneviève, sûre comme si je l'avais vue... Mon Dieu! mon Dieu! que va-t-il lui arriver? qu'est-ce qu'on va lui faire? Est-ce qu'on va la tuer?

— Voyons, Daisy!... ne perdez pas la tête... Quelle raison aurait eu Geneviève d'aller frapper cet Anglais qu'elle n'avait pas vu depuis dix-huit mois?

— Est-ce que je sais?... Peut-être avait-il abusé d'elle autrefois, comme le dit ce journal... peut-être avait-elle encore des relations avec lui... Oh! je ne sais rien : elle ne m'a jamais rien confié là-dessus... jamais, jamais... Et si hier encore quelqu'un m'avait dit que ma petite Geneviève n'était pas la plus pure de toutes... je l'aurais traité de menteur, de gredin... Seulement...

Elle hésita.

— Dites, Daisy.

— Eh bien!... Geneviève eût-elle commis cette chose affreuse, — elle ne serait pas responsable.

— Je ne comprends pas.

Daisy prit humblement la main de Frédérique dans les siennes:

— Ah! Frédérique, vous n'avez aucune faiblesse, vous... mais ayez pitié des autres... ayez pitié de nous... Geneviève est une pauvre fille née de parents indignes. Est-ce sa faute si l'alcool avait déformé et empoisonné le cerveau de ses ascendants?... Geneviève est nerveuse...

— Ce n'est pas une excuse.

— Elle est plus que nerveuse... Fédi... Elle est... (et la pauvre Daisy appuyait sa tête sur les genoux de Frédérique) elle est une malade... une infirme... Elle avait des accès... tout récemment encore... la dernière nuit qu'elle a passée ici... Pauvre chérie! il ne faut pas l'accuser.

— Oh! Daisy — dit Frédérique d'un ton de reproche. — Vous n'avez confié un si grave secret à personne!... Vous avez laissé parmi nous ce danger... parmi les enfants que nous élevons!... Vous avez exposé la réputation de l'École et le sort même de l'œuvre à cette catastrophe...

Daisy lâcha la main de Frédérique. Elle se mit debout devant la jeune fille, dont le regard la condamnait.

— L'œuvre? l'École? les élèves? vous me parlez de ça quand Geneviève est en prison, en péril de mort? Mais vous ne comprenez donc pas que je donnerais toute votre École et toutes les écoles de la terre pour qu'un seul cheveu de ma chérie soit épargné?... Ah! — reprit-elle, écartant du geste Frédérique qui voulait la ressaisir, — j'ai bien trop de regrets d'avoir engagé Geneviève dans toutes ces folles tentatives, et de m'y être engagée moi-même... Nous étions si heureuses avant, dans notre cinquième de l'avenue de Ségur!... toutes les deux, avec personne pour nous commander!... pour nous imposer des règles... Je gagnais ma vie, elle gagnait la sienne.... Nous pouvions faire un peu de bien, aider de plus pauvres que nous... Tandis qu'ici elle étouffait... dans cette maison fermée comme un couvent... elle, faite pour la liberté...

Elle eut une pause; plus calme, elle reprit :

— Le docteur m'avait bien dit qu'il fallait la marier, qu'elle avait besoin de cela... qu'autrement elle ferait un coup de tête. Ah! grand Dieu! si j'avais su... mais j'aurais été moi-même lui chercher un mari pour la calmer... Et maintenant... Et maintenant... on l'a arrêtée... on va la torturer... lui faire du mal... Pauvre chère petite chose!...

Frédérique, triste et immobile, avait laissé couler des lèvres de l'Irlandaise cet impur flot d'invectives et d'exclamations désolées. Épuisée, Daisy s'accoudait à la barre de cuivre du lit et sanglotait. Frédérique s'approcha d'elle; une pitié un peu dédaigneuse lui montait au cœur pour cette femme dont elle

avait admiré la charité, qu'elle avait crue capable de grands sentiments désintéressés, et qui se montrait si faible, tenue aux entrailles par les affections ordinaires.

« Si Léa m'était ôtée comme lui est ôtée Geneviève, cependant ? — pensa-t-elle, toujours attentive aux critiques de sa propre raison. — Eh bien, non !... je sacrifierais Léa... »

Et elle prit une forte résolution, de cette minute même, pour une circonstance que rien ne signalait comme probable, mais qu'elle ne pouvait s'empêcher de prévoir : « Si Léa me quitte, je n'abandonnerai pas l'œuvre pour la rejoindre. L'œuvre d'abord !... »

Elle revint à Daisy, qui pleurait toujours, ses mèches blondes et grises pendant sur son visage de vieux bébé, toutes mouillées...

— Allons, Daisy, courage ! Je vous aiderai à sauver Geneviève... Je vous le promets... Je connais quelqu'un d'influent dans le monde de la justice.

— Vrai ? — dit Daisy, relevant le front avec une joie enfantine. — Vrai ? vous ferez cela ? Oh ! comme vous êtes bonne et forte ! Moi, il ne faut pas faire attention à ce que je dis. Je ne suis qu'une vieille folle, loin de ma Geneviève... Pourtant, — reprit-elle après un temps — si ce n'était pas Geneviève, la jeune femme dont parle ce journal ? Geneviève n'était pas seule à connaitre ce sir James, qui est probablement un débauché comme tous les Anglais qui vivent sur le continent...? Descendons au laboratoire, voulez-vous ? Vérifions si les instruments de Geneviève sont au complet. Je les connais... elle m'avait tout expliqué.

L'épreuve parut concluante à Frédérique. Si un outil dangereux manquait, c'était bien de Geneviève qu'il s'agissait. Les deux femmes allaient sortir de la chambre quand Frédérique, s'arrêtant, dit tout à coup :

— Qu'est-ce qui se passe ?... On n'entend plus les élèves, dans la cour. La récréation n'est pourtant pas finie ?

Penchée à la fenêtre, elle vit les fillettes réunies en groupe compact autour des surveillantes, sur le seuil des bâtiments ; elles semblaient guetter quelque chose, suivre des yeux des gens qui venaient d'entrer... Elles gardaient un silence inaccoutumé.

— Mon Dieu ! — murmura la jeune fille, — ce sont les

huissiers, sans doute... Mais pourquoi les a-t-on laissés entrer? L'avoué m'avait dit que, pour cette fois, devait seulement déposer une sommation chez le concierge...

Des pas résonnaient maintenant dans le corridor. Daisy et Frédérique, ouvrant la porte, aperçurent à une faible distance six hommes en redingote noire et en chapeau haut de forme. Mademoiselle Heurteau, qui les avait accompagnés, les devança un peu. Sa figure était bouleversée. Daisy courut à elle. Les visiteurs s'arrêtèrent avec une discrétion affectée.

— Daisy... dit mademoiselle Heurteau. Une chose inouïe... ne vous effrayez pas...

— Où est Geneviève? — balbutia l'Irlandaise qui, sans comprendre encore le lien des événements, devinait à peu près les causes de ce tumulte.

— Vous savez donc?... Eh bien! oui... il s'agit de Geneviève... on vient perquisitionner dans sa chambre... et vous interroger, vous... C'est M. Courbaraud, substitut du procureur de la République, un juge d'instruction, un commissaire aux délégations judiciaires et le commissaire de police de Saint-Charles.

Daisy dit simplement :

— On peut bien m'arrêter si l'on veut, pourvu qu'on me mette avec Geneviève...

Frédérique, appuyée contre la muraille, sentait des larmes poindre à ses yeux stoïques : « Cette fois, c'est le dernier coup! — se disait-elle. — Une des maîtresses arrêtée pour meurtre, une autre inculpée comme complice... L'œuvre est ruinée. »

Cependant un homme se détachait du groupe vers mademoiselle Heurteau et Daisy.

— Je suis monsieur Courbaraud, substitut du procureur de la République. Monsieur est le commissaire de police de Saint-Charles... monsieur est le juge d'instruction, et monsieur, le commissaire aux délégations judiciaires. Madame Craggs? — interrogea-t-il, s'adressant à Frédérique.

— Non, fit Daisy, c'est moi.

— Ah! très bien. Ne vous alarmez pas, madame. Notre mission est un peu délicate. Mais je suis convaincu que vous n'êtes nullement compromise dans le...

Il n'acheva pas sa phrase, et poursuivit après une pause :

— Avant de visiter la chambre de la jeune femme que nous venons d'arrêter, je désirerais causer avec vous, madame Craggs. Mais pas ici, bien entendu, pas dans ce corridor.

— Voici ma chambre, dit Daisy.

M. Courbaraud, les commissaires, le juge d'instruction et les deux autres individus, qui étaient agents de la Sûreté, passèrent les premiers.

— Ces dames peuvent-elles entrer aussi ? — demanda l'Irlandaise, devenue tout à fait calme maintenant qu'il s'agissait d'elle. — Je le désirerais.

Le substitut et le juge échangèrent un coup d'œil.

— Il n'y a aucun inconvénient à cela, — dit Courbaraud. — Madame Craggs, — reprit-il, — j'ai la mission de perquisitionner dans la chambre de la demoiselle Soubize, arrêtée à la pointe du jour, rue du Colisée, pour assassinat d'un propriétaire irlandais... On a essayé de lui faire subir ce matin un premier interrogatoire... Mais elle est dans un état de surexcitation tel qu'il y a lieu de craindre pour sa raison.

— Oh ! mon Dieu ! — s'écria Daisy. — Est-ce qu'on la soigne ? Où l'avez-vous mise ?

— A l'infirmerie du Dépôt. Ne craignez rien, madame... Elle est bien traitée. On n'est pas si inhumain que le croit le public, à la Sûreté... Dans l'interrogatoire que nous avons tenté, il a été impossible de tirer de la criminelle aucun éclaircissement... Elle a seulement proféré des discours anarchistes, et elle vous a demandée avec obstination. Elle se glorifiait d'avoir frappé sir James Bartlett, elle tenait à ce que vous en fussiez informée. Notre devoir est donc de nous adresser à vous pour avoir quelques renseignements complémentaires... N'ayez aucune crainte et répondez-nous bien sincèrement... Roblot et Beauchamp... attendez devant la porte, dans le corridor.

Les deux agents sortirent.

— Asseyons-nous, maintenant, si vous le voulez bien, — dit M. Courbaraud.

MARCEL PRÉVOST

(A suivre.)

LE CARNET D'UN MONDAIN

SOUS LA RESTAURATION

Les pages qui suivent sont empruntées à une volumineuse correspondance publiée en polonais[1]. L'auteur, André-Édouard Kozmian appartient à une honorable et curieuse famille, dans laquelle le goût des lettres bizarrement associé à la mondanité paraît héréditaire depuis plusieurs générations. Venu à Paris pour la première fois en 1829, ce gentilhomme avait alors vingt-six ans. Des lettres de recommandation bien adressées, une intimité précieuse avec un des grands favoris de la haute société parisienne et, sans doute, quelques avantages personnels, lui ouvrirent tous les salons et particulièrement les plus recherchés et les mieux défendus contre les importuns et les intrus.

Il a noté ses impressions, au jour le jour, dans des lettres collectivement adressées à sa famille, — père, mère, frères et sœurs, laissés là-bas au foyer familial et qui recueillaient avidement ces échos de la grande ville, les provoquant au besoin, sollicitant des détails, insistant sur les menus faits insuffisamment mis en lumière et les nuances indiquées trop vaguement. Il s'est appliqué à satisfaire leur curiosité jusqu'à donner heure par heure l'emploi de ses journées. On croirait, par moments, lire le *Figaro* ou le *Gaulois* d'hier, à la rubrique « Mondanités ». Mais il y a plus et mieux dans ces notes rapides : des traits de mœurs finement observés çà et là, des por-

1. André-Édouard Kozmian, *Mémoires*; Cracovie, 1893.

traits dessinés avec complaisance et un certain relief, quelques anecdotes piquantes, des jugements sur le caractère de cette société vue dans un jour un peu artificiel peut-être et d'une manière superficielle; mais leur spontanéité, leur sincérité même en font le prix.

Hâtons-nous d'ajouter que l'auteur n'est pourtant pas un ingrat. De tout temps, on a vu des étrangers prendre leur part, et quelquefois même plus que leur part, de la vie parisienne, pour en médire ensuite; ils font amende honorable aux dépens de leurs hôtes. Notre jeune homme ne se venge pas trop sévèrement du plaisir qu'il a trouvé hors de chez lui.

K. WALISZEWSKI.

— 1829 —

2 novembre.

Depuis notre séparation, j'ai pénétré fort avant dans le monde parisien... Tout d'abord, samedi, j'ai dîné chez la comtesse Tyszkiewicz[1] où j'ai rencontré le comte et la comtesse Zamoyski, l'ambassadeur de Russie, les Flahaut, etc. J'y ai fait deux connaissances fort curieuses, celles du prince de Talleyrand et du marquis de Palmella, le chef des constitutionnels portugais. Le prince de Talleyrand, vieux, laid, boiteux, porte cependant, dans l'expression de sa physionomie, la marque de cet esprit par lequel il s'est rendu si célèbre. J'aurais été désireux de saisir ne fût-ce qu'une parole, sortant de sa bouche : je tendais l'oreille; je m'approchais de lui autant que je pouvais, mais je n'ai entendu que son silence. A dîner il a mangé beaucoup, bu autant, reçu comme un devoir accompli par elle *les attentions de madame Tyszkiewicz*[2] (à laquelle on dit : *Princesse)*, mais n'a pas soufflé mot... J'ai fait aussi la connaissance du jeune Poniatowski, aimable et bon garçon, revenu depuis peu de Morée, où il a suivi l'armée française, et enfin j'ai appris à connaître un excellent dîner, car difficilement pourrait-on rencontrer ailleurs

1. Née Poniatowska.

2. Les passages imprimés en italiques sont écrits en français dans l'original.

plus de luxe et de magnificence qu'à la table de madame Tyszkiewicz...

Dimanche, j'ai été à une soirée chez les Flahaut, où l'on m'a présenté à la comtesse Alfred de Noailles, qui est ici *l'élégante par préférence;* c'est elle qui délivre les diplômes du bon ton et de l'esprit : guère jeune déjà elle-même, peu jolie, mais agréable et polie. J'ai été prévenu qu'il me fallait tâcher de gagner son approbation et ses bonnes grâces, pour être bien vu dans la société du Faubourg Saint-Honoré, la première et la plus élégante du monde parisien.

Le lundi, je suis allé à une soirée musicale chez la comtesse Apponyi, femme de l'ambassadeur d'Autriche, pour laquelle j'avais une lettre de la comtesse Rzewuska... Je m'y suis fait présenter, entre autres, à la comtesse de Dolomieu, dame d'honneur de la duchesse d'Orléans... Kalkbrenner jouait; la Sontag chantait, et quel chant! Les dames françaises faisaient mine d'écouter cette musique merveilleuse, mais sur plus d'un visage j'ai surpris une inclination à bâiller, car dans cette société-ci rien n'ennuie autant que tout ce qui parle à l'âme ou à l'imagination.

Les salons parisiens ne diffèrent en rien des nôtres, sauf que chez nous on voit plus de jolies femmes. Ici, il y en a si peu, qu'à part deux ou trois, je n'ai vu que des laides. En revanche, il y a parmi elles une jeune madame de Caraman, belle, agréable, remplie d'esprit et de talents : nous n'avons pas sa pareille.

Mardi, j'ai dîné chez Rothschild, *à sa campagne de Boulogne.* Si, comme le prétendent les journaux, il devient roi de Jérusalem, il ne pourra vivre avec plus de magnificence. Quel dîner! Quel luxe! Lui-même très aimable, mais ennuyeux. Elle, aimable et agréable..., mais rappelant un peu Rébecca et Rachel. Il y avait à ce dîner assez de chrétiens, mais aussi quelques invités qui n'en étaient pas. J'y ai fait la connaissance de M. Eynard[1] qui fait et a fait tout pour les Grecs. Le soir, j'ai été chez madame Foy, où j'ai beaucoup causé avec M. Tissot, auteur des *Lectures sur Virgile.* Il semble que ce soit un homme savant, mais à la manière française, avec une sorte de fanfa-

1. Eynard (Jean-Gabriel), philhellène français, né à Lyon en 1775, mort en 1863.

ronnade, et il n'est rien de plus beau que l'union du vrai génie ou de la science profonde avec la simplicité, que les Français ne connaissent point et que l'on rencontre en Allemagne.

7 novembre.

L'ambassadeur de Russie, qui depuis quelques jours me rencontrant dans les salons s'est fait plus aimable pour moi, m'a invité à dîner pour jeudi. J'ai dû refuser, ayant accepté antérieurement une invitation à l'ambassade d'Autriche... J'ai fait ainsi meilleure connaissance avec madame Apponyi, bonne et aimable pour moi, et ayant ce genre d'agrément que j'aime : pleine de connaissances, de talents, elle n'a honte ni d'un sentiment profond, ni de l'enthousiasme, qui est ici objet de raillerie. On peut causer de tout avec elle, sans que cette causerie affecte le sérieux du pédantisme, ou n'aboutisse qu'à ce vain bruit de paroles vides de pensée, auquel les Français sont si bien exercés!... Elle m'a donné une excellente idée des salons parisiens, de l'esprit qui y règne, du genre d'intelligence qui est en estime, et il me semble qu'elle-même a trop de valeur pour ces salons, ainsi que madame de Caraman, que l'on trouve ici peu naturelle, affectée, parce qu'elle aime les arts, parce qu'elle sait sentir, parce qu'elle a une âme!

Le même soir j'ai été à une réception chez lady Cumbermeere, qui a ici une maison agréable et où j'ai passé quelques heures fort agréablement aussi avec les trois plus grandes beautés parisiennes : mesdames de Delmar, d'Oudenarde et de Caraman. En me montrant cette belle trinité, lady Cumbermeere voulut absolument me faire avouer sur laquelle des trois je porterais mon choix. J'ai essayé de me tirer d'embarras et d'éviter un nouveau jugement de Pâris en répondant qu'à ce qu'il me semblait, *l'une était belle, l'autre jolie et la troisième charmante.* Mais aussitôt ces dames, instruites par lady Cumbermeere de ma réponse, prétendirent savoir et deviner à laquelle d'entre elles se rapportait chacune de ces épithètes. Une conversation assez amusante et fort animée s'ensuivit; puis on me mit en demeure de juger du caractère de ces dames d'après les traits de leur visage; sur quoi, commençant par madame de Caraman (dont madame Apponyi m'avait donné une description

parfaite), je fis d'elle un portrait fort ressemblant, à ce qu'on peut croire, qui l'étonna fort, car je la voyais pour la première fois et je venais de lui être présenté.

Hier j'ai été chez madame de Delmar où j'ai trouvé madame de Caraman ; puis je suis allé à une petite soirée chez madame de Jumilhac où Walewski me servit d'introducteur. Madame de Jumilhac est la sœur du duc de Richelieu, laide, bossue, mais remplie d'esprit parce que bossue; sans être riche, elle reçoit trois fois par semaine la fleur du monde parisien. Son petit salon ne s'ouvre à la fois qu'à dix ou douze personnes. Il est très difficile d'y être admis. J'ai dû cette faveur à Walewski, qui est *l'enfant gâté de ces dames*. Madame de Noailles, madame de Girardin, la duchesse de Maillé font partie des habituées. J'ai vu pour la première fois hier soir cette petite coterie et j'ai trouvé que tout le monde y possède un talent extraordinaire, je ne dirai pas *de la conversation, mais de la causerie*, car la conversation devrait avoir quelque chose de plus sérieux, ne pas faire si peu de cas de la pensée. Ici *on cause* si facilement, si joliment, si agréablement, mais presque de rien. C'est un feu d'artifice de paroles, qui plaît pendant qu'il brûle, mais ne laisse aucun souvenir. Penser n'est point ici une nécessité ; il suffit de bien tourner des phrases. Je ne vois même pas qu'on y coure après l'esprit, après les bons mots. Au contraire, j'y trouve très peu de recherche, beaucoup de simplicité, et parfois, mais pas toujours, on peut se plaire dans ce milieu qui doit être le modèle du bon ton et *le type de la meilleure société*...

Maintenant je vous dirai ce que j'ai vu cette semaine, car je tâche de voir tous les jours quelque chose. Je commence par les théâtres. J'en ai peu usé pendant ces dix derniers jours, car il est difficile ici de concilier les spectacles avec la société... La mode veut qu'on aille voir un acte, après quoi on achève la soirée dans quelque salon, car habituellement les spectacles durent jusqu'à onze heures ou onze heures et demie... J'ai été *aux Variétés*, où joue mon favori Odry et où j'ai vu *les Mémoires contemporains*. Un acteur y joue d'une façon très amusante *la Contemporaine*. J'ai été à l'Opéra Italien où l'on donne *Mathilde de Sabran*, et, madame de Flahaut m'ayant invité dans sa loge, j'ai entendu avec plaisir une seconde fois

cette délicieuse musique et la délicieuse voix de mademoiselle Sontag. Je suis allé une fois à l'Opéra-Comique, que je ne connaissais pas et qui est le théâtre national par excellence ; le plus beau aussi, quant au bâtiment et à la salle, ou du moins le plus nouveau, car ouvert depuis plusieurs mois seulement. Enfin jeudi je suis retourné au Théâtre Italien pour entendre *la Gazza Ladra* et madame Malibran qu'on met ici au-dessus de mademoiselle Sontag et qui revient d'Angleterre. Elle m'a beaucoup impressionné par son chant et plus encore par son jeu. C'est une jolie et jeune personne, âgée de vingt et un ans peut-être. Sa voix n'a pas l'étendue, la force et la pureté de celle de mademoiselle Sontag, mais en revanche combien plus de sentiment ! — jusqu'à faire violence en quelque sorte à l'auditeur pour pénétrer dans son cœur.

Entre temps, j'ai assisté pour la première fois de ma vie à des courses de chevaux. Malheureusement, elles se sont terminées d'une façon déplaisante pour Walewski : car Walewski ne cesse de faire des folies, jetant l'argent par les fenêtres. En Angleterre et ici à Paris, il a perdu aux cartes jusqu'à cent mille francs. S'étant arrêté sur la pente, il ne joue plus aux cartes, mais, ce qui revient au même, il joue aux courses. Il y a ici un Anglais très riche, lord Seymour, qui ne vit que pour les chevaux et pour qui les paris aux courses sont une passion. C'est lui qui y dépouille constamment le pauvre Walewski. Samedi dernier donc, ils ont couru à eux deux seulement, chacun sur son cheval. Walewski montait un cheval de course anglais ; Seymour un cheval de chasse ; mais, en revanche, Walewski devait porter soixante livres en plus. Tous ceux qui se connaissent en courses disaient à l'avance que Walewski faisait une folie et qu'il devait perdre. Il n'a voulu écouter personne — et a perdu. L'enjeu était de cinq mille francs. Il a soixante-quinze mille livres de rente ; quelle vie commode et agréable il pourrait mener ! Parfaitement bien vu dans le monde, universellement aimé, *c'est le bijou, c'est l'enfant gâté de toutes ces dames*. Mais on a beau, et ces dames et ses amis, lui dire la vérité..., il ne veut rien entendre jusqu'à présent. C'est grand dommage, car quelle bonne et noble nature cela est et de combien d'agrément dans la société !...

10 novembre.

Depuis trois jours j'ai peu été dans le monde; je suis revenu aux théâtres. Samedi seulement j'ai passé la soirée *en petit comité* chez la duchesse de Guiche, qui a dit à Walewski de m'amener. La duchesse de Guiche est la femme du fils du duc de Grammont..., c'est la plus jolie femme de tout Paris, mais je ne pourrais pas en devenir amoureux, elle rappelle trop les statues, belles mais sans vie. Son beau-père est encore un fort bel homme, poli, mais de cette politesse de cour française, qui n'est pas un mouvement du cœur, mais un devoir. Dimanche je suis allé au Théâtre-Français, pour voir mademoiselle Mars dans deux de ses rôles. Il est difficile d'imaginer comme on joue ici la comédie. Les Français sont certainement nés pour être comédiens. Dans la *Jeunesse de Henri IV*, et surtout dans le *Mariage d'argent*, mademoiselle Mars est incomparable ; elle atteint l'*idéal de la perfection* du jeu. Hier j'ai voulu voir, car il faut tout voir, de petits acteurs. Il y a ici un théâtre, appelé *Théâtre de M. Comte*, où les enfants jouent seuls. Ma *Mamdzia*[1], qui aime les enfants, s'y amuserait fort, et *Dziandzia*[2] y deviendrait folle de joie. En France les enfants jouent mieux la comédie que chez nous les plus fameux acteurs...

19 novembre.

... Me voici installé dans la société parisienne et dans les cercles que je fréquenterai habituellement pendant le séjour que je ferai ici. Dans ma dernière lettre, je vous ai dit que je voulais me convaincre si eux et moi nous arriverions à nous convenir mutuellement, et, comme ils sont très aimables pour moi (je vous parle de la société du *Faubourg Saint-Honoré*), et que je trouve beaucoup d'agrément avec eux, j'y établirai mon quartier général.

Cette société, ainsi que je vous l'ai écrit, est composée avec trois éléments : une partie du corps diplomatique, les étrangers de marque et une petite coterie. J'arrive à connaître de

1. Diminutif caressant de « maman ».

2. Surnom donné par l'auteur à une de ses sœurs.

mieux en mieux cette dernière et surtout madame de Jumilhac, dont j'ai fort à me louer, qui a déjà dit du bien de moi (ce qui arrive rarement), et avec laquelle je suis déjà presque en amitié. Remplie d'esprit, ce n'est pas pour rien qu'elle est bossue, et je ne connais pas de personne aussi amusante. Je suis aussi au mieux avec madame de Flahaut qui est tout à fait dans un autre genre.

Les nouvelles connaissances, je veux dire les nouveaux salons où j'ai été présenté sont les suivants : celui de la princesse de Vaudemont d'abord, née de Montmorency, qui a quitté le *Faubourg Saint-Germain* pour le *Faubourg Saint-Honoré*. Elle professe des opinions très libérales et reçoit chez elle le plus d'étrangers... Puis le salon des Noailles, qui ont une maison fort agréable. Elle est la fille du duc de Talleyrand, très bonne, très polie ; lui est l'ancien ambassadeur à Saint-Pétersbourg. J'ai fait aussi la connaissance d'un certain nombre d'hommes, entre autres de MM. Anisson, qui passent pour être des plus agréables en société, de M. Bonard, un Anglais très savant et rempli d'esprit, du duc de Richelieu, etc.

De cette façon me voici entré pour une toute petite partie dans la composition de la société parisienne actuelle, qui commence maintenant à s'organiser. Les jours y sont répartis ainsi qu'il suit : madame de Flahaut a les dimanches ; madame de Girardin, les mardis, jeudis et samedis : madame de Jumilhac, les lundis, mercredis et vendredis. Outre cela, il y a fréquemment dans la semaine d'autres réceptions. Ainsi, demain, je suis chez la duchesse de Guiche. C'est pendant ce mois-ci seulement qu'on peut *jouir d'une société plus intime*, car en décembre, quand commenceront les raouts et ensuite les bals, ce ne sera plus si amusant...

Je me réserve d'ailleurs la liberté de fréquenter aussi d'autres cercles. Ainsi, chez madame Foy je rencontre les libéraux. J'y ai fait déjà bonne connaissance avec Casimir Perier, avec le général Exelmans, avec Dupin. Ces jours-ci, je dois également aller chez madame de Montcalm, qui réunit parfois quelques savants, et chez madame Gay, où se rencontrent les *littérateurs du jour*...

J'ai été aussi à la cour. L'ambassadeur, qui est maintenant très aimable pour moi, m'y a présenté dimanche dernier...

Le roi, quoique âgé, se tient encore fort droit et a bonne mine, mais le dauphin a l'air d'être le grand-père de son père, et la dauphine d'être sa grand'mère : lui petit, déjà grisonnant, faisant des grimaces à chaque parole qu'il prononce; elle, créée pour être sa femme, tout aussi belle... Cette cérémonie m'a mis en haute estime auprès du cocher de mon cabriolet, qui est très royaliste et me témoigne beaucoup de respect depuis que j'ai été chez Charles X... La cour est assez brillante, mais horriblement avancée en âge... Il semble que pour en faire partie, il soit nécessaire d'être vieux et laid. Les dames d'honneur de la dauphine sont également qualifiées à cet égard...

J'ai été peu au théâtre cette semaine : deux fois seulement aux Italiens pour entendre *Otello*. Quelle actrice, quelle chanteuse que cette Malibran, quelle Desdémone!... Mais que direz-vous en apprenant que cette artiste merveilleuse a ici un parti contre elle? car elle n'est plus à la mode. Il n'y a ici de bon que ce qui est à la mode. Un crapaud, à ce compte, serait capable d'y provoquer plus d'enthousiasme que madame Malibran, la Sontag, Rossini ou Shakspeare... Il y aurait une curieuse histoire à écrire de ce règne de la mode et de l'ordre de succession que l'on y peut observer. Sans remonter trop loin et en commençant par mon ami Walewski, après lui est venue la girafe, après la girafe madame Malibran, après elle sir Cradock, un des élégants parisiens qui n'attire plus aucun regard, puis la baleine dont on montre ici la carcasse, puis l'éléphant de Franconi. Pour le moment, il est question d'un enfant de huit mois qui a quatre bras et deux têtes. O Athéniens! quelle légèreté est la vôtre!...

22 novembre.

... Avant-hier, j'ai passé la soirée chez la duchesse de Guiche, où l'on a chanté : une élève de madame Pasta et un Italien merveilleux. Étaient présents : le prince Léopold de Cobourg, le prince Stourdza, hospodar de Moldavie, qui commence à être fort à la mode, fort bel homme, vêtu à l'orientale, mais tout à fait européen à part cela, et enfin la fleur de la société parisienne.

Hier, après une soirée de musique chez la duchesse de Hamilton, madame de Jumilhac (chez laquelle je suis de plus en plus en grâce et qui est bonne pour moi et extrêmement amusante) m'a mené chez madame de Boigne, née d'Osmond, qui habite au faubourg Saint-Germain, mais appartient à la société du faubourg Saint-Honoré... Réception brillante et très gaie. Madame de Caraman était aussi là, combien jolie, combien agréable! J'y ai fait la connaissance de M. de Martignac et... j'ai entendu pour la première fois *l'esprit de Pozzo*[1]. S'étant approché d'un coin où nous causions avec quelques dames, il s'est mêlé de la conversation et pendant près d'une heure nous a fort amusés. Il est très amusant quand il veut et très aimable aussi... *Le genre* des soirées parisiennes veut qu'il n'y ait jamais de conversation générale. On forme des *a parte* et un chacun cause avec sa chacune dans un coin, de manière à ne pas se gêner mutuellement.

2 décembre.

... Samedi dernier, j'ai dîner chez le jeune d'Orsay, frère de la duchesse de Guiche. Je dois vous dire quelques mots de cette maison. D'Orsay, le *fashionable* parisien, a épousé la plus belle créature qui respire sous le soleil, la fille de lord Blessington, et a reçu en dot une grosse fortune. D'Orsay, sa femme et milady ne vont nulle part, mais ils demeurent ensemble, ne reçoivent que des hommes et possèdent la maison la plus élégante, l'appartement le plus luxueux et le meilleur cuisinier de Paris. Il est agréable d'y aller de temps en temps et de voir deux femmes ravissantes, car milady a compté parmi les plus grandes beautés d'Angleterre, pleine d'esprit outre cela et même de talent pour la poésie. Lord Byron a écrit des vers pour elle; elle m'a montré sa réponse et d'autres poésies où il y a beaucoup de charme et de talent. Madame d'Orsay joue un peu le rôle de Cendrillon, se tenant toujours dans un coin, parlant peu, toujours triste; mais quand elle s'anime elle est ravissante et pleine de grâce.

1. L'ambassadeur de Russie.

6 décembre.

Dans quelques jours, Walewski nous donne un déjeuner auquel doit assister la fine fleur de la société, ce qu'on appelle la *petite coterie*. Madame de Guiche est l'héroïne désignée de la fête, mais je doute que son mari y consente. Il y a eu déjà la semaine dernière un déjeuner chez lui pour lady Blessington et la famille d'Orsay, au sujet duquel j'ai à vous raconter une histoire plaisante.

Au moment où nous sortions de table, on annonce M. Vidocq. Étonnés de cette visite, nous sommes cependant tous curieux de le voir. La porte s'ouvre, le chef de la sûreté fait son entrée, et, s'excusant d'avoir à accomplir une mission pénible, prononce mon nom. Je m'avance et j'apprends qu'en vertu d'un ordre reçu de M. Mangin, le préfet de police, il vient pour m'arrêter sur la demande d'une jeune personne qui se trouve maintenant en Angleterre et que j'ai séduite.

Tout le monde, surpris et troublé, me regarda ; j'étais seul à ne pas perdre contenance, — c'est le privilège des consciences pures, — et je répondais par des plaisanteries, quand Vidocq déclara que les plaisanteries étaient hors de saison dans la circonstance, les gendarmes m'attendant derrière la porte. En effet, sur un appel du policier, plusieurs voix se firent entendre derrière la porte avec un cliquetis de sabres, après quoi Vidocq échangea quelques mots avec ces hommes et ordonna à l'un d'eux d'aller chercher une voiture. L'effarement général s'en augmenta. Entre autres personnes présentes, il y avait là un monsieur de Saint-Marsan[1], qui avait figuré parmi les chefs de la révolution piémontaise. Il pâlissait de plus en plus, et, se levant enfin, aborda Vidocq pour lui demander d'une voix forte de quel droit il pénétrait dans une demeure privée et où étaient ses pouvoirs. Comme il s'excitait et comme la dispute prenait une tournure des plus vives, je dus intervenir... Mais je n'eus pas besoin, pour cela, ainsi que vous pourriez l'imaginer, de me remettre entre les

1. Charles de Saint-Marsan, fils d'Antoine-Marie-Philippe Asinari, marquis de Saint-Marsan, ancien ambassadeur de Napoléon Ier à Berlin, puis premier ministre du roi de Sardaigne. Charles de Saint-Marsan fut en effet un des chefs de la conspiration libérale de 1821, puis réfugié en France.

mains de la police, ni de réclamer la protection de mon ambassadeur : car le Vidocq auquel nous avions affaire n'était autre que Comte, le fameux mystificateur et ventriloque parisien, avec lequel Walewski avait combiné cette farce...

N. B. — Si *Mamdzia* est curieuse de connaître la dernière mode parisienne, qu'elle fasse prendre un morceau de velours noir et en faire une sorte de col masculin, noué en cocarde et attaché au milieu avec quelque pierre. Cela s'appelle *la cravate. Cette cravate est tout ce qu'il y a de plus à la mode. Les élégantes la portent depuis quelques jours, et on trouve que cela leur va bien; que le noir du velours rehausse la blancheur du cou. Quant à moi, je trouve cela affreux : elles ont toutes l'air d'avoir mal à la gorge. Mais vous savez déjà que la mode est la première divinité des Parisiens...*

18 décembre.

... Il y a fort à faire en ce moment dans le monde, car, outre les jours pris par ces dames, chez lesquelles il faut aller et chez lesquelles il est le plus agréable d'aller, à dire la vérité nous avons déjà force soirées, raouts, bals même. Ainsi, mardi nous avons deux soirées : chez la duchesse de Maillé, très aimable, agréable et spirituelle, et chez madame de Chastenay avec laquelle je suis aussi très bien... Mercredi, j'ai été à une soirée dansante chez madame de Pourtalès, où j'ai essayé un tour de valse avec madame de Caraman. Si tous les bals ressemblent à cette soirée, ils ne sont guère plaisants. Ces Français si vifs, si légers, si gais, ne dansent pas ; ils marchent ! La valse seule donne un peu d'animation, car les contredanses marchantes semblent une parodie de la danse. On ne danse ici que des contredanses, des valses et une fois le galop. A cette soirée de mercredi, j'ai vu nombre de jolis visages. La sœur de madame de Caraman est encore plus jolie qu'elle-même, et la petite de Laborde si jolie, que les ailes lui poussent déjà et qu'elle est près de devenir un ange. Sa sœur, madame Delessert, est *une des femmes les plus distinguées de Paris*. J'ai fait sa connaissance depuis quelques jours seulement, car elle vient de revenir de la campagne, elle est ravissante par la figure, l'esprit, les talents et le cœur.

... Parmi les nouvelles connaissances que j'ai faites, les plus intéressantes sont : 1° celle de lord Palmerston, un des membres du dernier ministère anglais, très agréable et considéré comme le premier diplomate anglais du jour ; 2° celle de M. Portalis, l'ancien ministre, que j'ai rencontré chez madame de Montcalm. Bien qu'il y ait beaucoup d'étrangers à Paris, on en voit peu dans le monde, c'est-à-dire dans les cercles les plus intimes. Ainsi, sur trois mille Anglais qui séjournent à Paris, trois seulement fréquentent *la société intime dont je vous parle toujours* ; parmi les Polonais, Walewski et moi ; parmi les Russes, le prince Tioufiakine seul, qui est établi ici. Mais dans les grandes réceptions et raouts, les Anglais paraissent en foule. Le prince de Schwarzenberg, nouvellement arrivé à l'ambassade d'Autriche, commence à être assez *en vogue*, ainsi que le jeune Carolyi, qui est le plus bel homme de Paris. Madame Carolyi, sœur de la princesse Palfy, que j'ai connue à Dresde, est également ici, très aimée.

Mardi dernier, j'ai dîné au *Salon des Étrangers*, c'est-à-dire là où l'on joue... Ainsi que vous le savez, il y a une société qui a reçu du gouvernement la ferme de tous les jeux, payant pour son privilège six millions par an. Elle s'est engagée par contrat à tenir une maison de jeu organisée ainsi qu'il suit : les administrateurs sont pris exclusivement parmi les personnes *de la société* ; le président est un comte Dillon ; l'entrée n'est accordée qu'aux personnes présentées ; deux fois par semaine, le mardi et le samedi, il doit obligatoirement y avoir un dîner de trente couverts offert par l'administration, et tous les jours un souper à une heure. Les invitations au dîner ont lieu par cartes. J'ai reçu une invitation et j'ai goûté de cette table, la plus luxueuse de Paris. Voilà les moyens dont on se sert pour entraîner les gens à leur perte. Pourtant la passion du jeu commence à faiblir. J'ai vu des hommes jouer, je n'ai pas vu de gros joueurs. Français et étrangers commencent à devenir plus raisonnables et l'on n'entend plus parler de gens se ruinant de cette façon...

Mais j'ai encore à vous raconter l'adorable aventure de la comtesse Zamoyska. L'ambassadeur lui a conseillé de se faire présenter à la cour. Elle a donc demandé une audience et

a reçu l'indication d'un jour. Elle arrive; on lui dit à l'entrée qu'avant d'être reçue par Sa Majesté, elle doit voir le premier gentilhomme de la chambre. Le poste est occupé en ce moment par un duc d'Aumont, vieux, sourd et un peu fou. Ayant grimpé au troisième, madame Zamoyska s'est enfin trouvée chez lui et après une longue attente a été admise en sa présence. Mais la première question du duc fut pour lui demander comment elle s'appelait et si elle avait des titres suffisants pour être présentée. Un peu piquée, elle lui répondit *qu'elle lui laissait le soin de l'apprendre*, et s'en alla sans avoir vu le roi. Celui-ci l'ayant appris fut très mécontent de l'aventure, gronda le duc d'Aumont et lui ordonna d'écrire une lettre d'excuses, qui se trouva rédigée en ces termes : « *Madame, vous m'avez écrit d'une encre si blanche que je n'ai pas pu lire votre nom. J'ai cru que vous n'étiez pas madame Zamoyska, mais madame Zoé Mouska.* » Or il vous faut savoir qu'à la première audience qu'elle se fit accorder par Louis XVIII, madame du Cayla s'était fait présenter sous le nom de Zoé du Cayla. Le vieux duc s'était ainsi imaginé avoir affaire à une nouvelle édition de la perfide beauté et avait flairé un piège tendu au cœur de Charles X. Comme c'est Français, comme c'est exquis !

19 décembre.

Encore quelques mots sur le bal, qui a été superbe et très gai. J'ai vu cependant avec plaisir que les bals de Varsovie ne le cèdent en rien à ceux d'ici. On était très à l'étroit bien qu'il y eût une douzaine de salons ouverts, celui où l'on dansait n'étant pas assez grand. Les toilettes étaient fort belles et il y avait assez de jolies personnes. Le prix de la beauté est revenu à la duchesse d'Istrie, femme du maréchal Bessières; madame de Caraman (la belle-sœur de celle qui est à Dresde), *était fort entourée*. Je n'ai fait que deux tours de valse : avec elle et avec madame Carolyi. Le bal a commencé par une contredanse dont le duc de Chartres a donné le signal avec la princesse Léon Sapieha. Combien le duc m'a plu, combien je l'ai trouvé aimable, beau, agréable ! On a servi le souper à une heure, dans deux salons, placés aux deux extrémités de l'hôtel. Deux cents personnes se sont mises à table en même

temps. Il y avait abondance de tout ; en un mot, *c'était une belle fête*...

Quant aux toilettes, que j'ai promis d'observer, j'ai vu surtout des robes blanches avec des bouquets de fleurs fraîches ou artificielles, attachés non pas de côté, mais au milieu de la taille. Comme coiffures, des chapeaux blancs, des turbans ou des fleurs encore dans les cheveux. Les manches larges sont déjà très peu portées; la mode est pour les manches courtes et droites, à gros plis ressemblant à un éventail ouvert. J'ai remarqué aussi que pour les soirées intimes on adoptait volontiers la robe noire et le chapeau de même couleur avec des plumes blanches. Beaucoup de robes de velours. Les éventails chinois ou anciens. *Les élégantes* n'en veulent pas qui soient montés en ivoire. En général, la mode est pour tout ce qui est ancien...

25 décembre.

... Je vous conduirai aujourd'hui à une galerie de portraits, composée avec les personnes que je fréquente ici le plus habituellement... Je commence par la première salle, où je placerai celles qui composent *la petite coterie du Faubourg Saint-Honoré*[1].

1. Madame de Flahaut est une Anglaise; la fille de lord Keith. Elle n'est plus très jeune, elle n'a jamais été jolie, mais cela n'a pas empêché qu'elle devînt amoureuse de M. de Flahaut, et contractât presque *il matrimonio segreto*, c'est-à-dire qu'elle épousât son mari sans le consentement de son père. Elle a deux cent mille francs de rente et elle aura un majorat d'un million de revenu si jamais elle a un fils. Jusqu'à présent elle n'a que cinq filles. Madame de Flahaut a des manières brusques, un peu même désagréables ; elle dit un peu trop haut et un peu trop souvent tout ce qu'elle pense et elle s'occupe un peu trop de ce que les autres font. Elle est un peu atteinte de la politicomanie ; elle a des opinions libérales extrêmement prononcées, une adoration pour Napoléon qui rejaillit sur Walewski; mais je suis per-

1. Les « portraits » qui suivent, dans l'original, sont écrits en français.

suadé qu'elle a bien de bonnes qualités. Elle est excellente amie; elle aime à obliger, et, tant qu'on n'encourt pas sa disgrâce, elle est bonne et aimable. Elle a beaucoup de bontés pour moi et je ferai tout mon possible pour les conserver. Lord Byron, avec qui elle était extrêmement liée, disait en parlant d'elle : « J'aime beaucoup madame de Flahaut, car elle m'aime beaucoup. » C'est Walewski qui a succédé à lord Byron; elle l'adore, lui donne de bons conseils, le gronde souvent et l'aime d'amitié jusqu'à la jalousie. Son salon est très agréable; elle reçoit tous les dimanches, donne de petites soirées et de bons dîners dans la semaine et c'est dans son salon que s'amalgame la société des libéraux avec celle du Faubourg Saint-Honoré.

2. Madame de Jumilhac est la sœur du duc de Richelieu, qui a laissé sa fortune et son nom à son neveu, c'est-à-dire au fils aîné de M. de Jumilhac. Je ne connais pas de personne à qui on pardonne plus facilement sa laideur et sa bosse. On peut même la regarder quand elle parle, tant elle a une conversation agréable, de l'esprit, de la gaieté. Elle dit des méchancetés sans être méchante; elle saisit le ridicule et le côté faible de chacun plus facilement que son bon côté et cependant elle a de la bienveillance dans le caractère. Elle est extrêmement difficile pour le choix des personnes avec lesquelles elle vit, et son petit salon, qui ne contient jamais et qui ne peut pas contenir beaucoup de monde, est fort agréable par cela même qu'il est petit et qu'on n'y rencontre que des personnes qu'on a du plaisir à rencontrer. C'est ma passion, madame de Jumilhac : c'est une passion que la reconnaissance fit naître, car elle a tant de bontés pour moi; elle s'est tant occupée de moi que vraiment vous devriez l'aimer aussi. Plus elle est difficile, plus ces bontés me flattent. Aussi j'habite son salon et j'y trouve bien du plaisir, car madame de Jumilhac est bien certainement la personne la plus spirituelle, la plus drôle par l'originalité et la gaieté de son esprit que j'aie jamais rencontrée.

3. Madame Alfred de Noailles, fille de M. de Noailles, duc de Mouchy, fut mariée à l'âge de dix-sept ans au vicomte

de Noailles, qui, deux ans après son mariage fit la campagne de Russie et s'y perdit, sans que jamais on pût apprendre ce qu'il devint.

Ainsi rendue veuve, madame de Noailles n'est plus jeune, elle n'est pas jolie, mais elle a quelque chose qui plaît et qui fait qu'on a été et qu'on pourrait en être amoureux. Elle a de l'esprit plus que personne, de la grâce, de l'amabilité et cette coquetterie pour tout le monde qui la rend très agréable sans la rendre dangereuse. C'est l'élégante, c'est la femme spirituelle par excellence; c'est elle qui anime le plus les salons par les charmes de sa conversation; c'est elle qui est toujours entourée. Elle est mordante, mais elle n'est pas méchante, elle n'est pas non plus aimante. Elle n'a jamais rien aimé. Elle n'a pas eu le temps d'aimer son mari, et, depuis qu'elle en est séparée, elle n'a voulu ni se remarier ni même passer les bornes d'une coquetterie de salon. Elle fait profession d'une raison froide; elle couvre de ridicule le sentiment, l'enthousiasme: elle est toute Française. Cela n'empêche pas qu'elle soit très agréable. J'ai fait bonne connaissance avec elle et j'ai toujours du plaisir à la voir et à causer avec elle, et surtout à aller la voir le matin pour mieux jouir de sa conversation. Elle a une fille unique qui a tout l'esprit de sa mère et qui aura cinquante mille livres de rente. C'est le meilleur parti de France; elle est très agréable, parfaitement bien élevée et, de figure, mademoiselle Cécile de Noailles ressemble à Marie Krasinska. Madame de Noailles ne tient pas maison et ne reçoit que peu de monde.

4. Madame de Girardin est la sœur de madame Philippe de Ségur; elle a pour mari l'être le plus désagréable et le plus insupportable; mais comme il vient rarement dans son salon, la maison de madame de Girardin est comme celle de madame de Jumilhac la plus agréable, car on n'y rencontre que peu de monde, mais des gens qui se conviennent, et une conversation qui devient souvent générale. Madame de Girardin a été et même elle est encore très bien. Madame de Girardin est le *nec plus ultra* de l'élégance; elle est très aimable, mais fort difficile. Au commencement, je n'avançais

pas avec elle, mais depuis une vingtaine de jours nous nous connaissons mieux et nous voilà bons amis.

J'aime beaucoup son salon; j'aime aussi son amabilité.

5. La comtesse de Noailles, fille du duc de Talleyrand. C'est la meilleure personne de tout Paris. On la fait passer pour peu spirituelle, car on avoue qu'elle est bonne. Elle est d'une amabilité générale qui fait qu'on n'est pas flatté d'en être bien reçu; mais, en revanche, on ne risque pas d'en être mal accueilli. Elle a une très bonne maison et donne de jolies soirées. Voilà les cinq chefs féminins de la société du Faubourg Saint-Honoré. Voulez-vous avancer plus loin dans cette galerie de portraits?

6. La duchesse de Guiche est née d'Orsay; elle a été amoureuse de son mari en l'épousant, et son mari ne l'a épousée que par amour. C'est la femme la plus belle de tout Paris; c'est une beauté classique, un modèle pour un sculpteur plutôt que pour un peintre. Son caractère est aussi un phénomène en France: c'est un caractère passionné; elle sait aimer. Cependant, l'expression de sa figure est plutôt celle de la bonté que de la passion. Je trouve même que sa belle figure ne laisse rien à deviner pour le lendemain. Elle est bonne, elle est aimable, elle l'est extrêmement pour moi. L'autre jour, j'ai été chez elle le matin; elle fit venir ses enfants pour me les faire voir. Non, jamais je n'ai vu un aussi beau tableau. Cette belle femme, dans son charmant boudoir, entourée de ses superbes enfants: m'a vraiment enchanté. Non, jamais je n'ai vu d'aussi beaux enfants: c'est l'idéal de la beauté en fait de beauté d'enfance. Elle a trois garçons et deux filles. Maman deviendrait amoureuse du plus jeune de ses garçons.

7. Madame de Delmar est la beauté la plus parfaite que j'aie jamais rencontrée; c'est dommage qu'elle entre dans l'âge qui enlève tous les jours quelques charmes; elle est cependant superbe. Vous vous doutez donc qu'elle n'est pas Française, et, en effet, elle est Anglaise. Son mari, le baron de Delmar, est juif; mais dans une opération de bourse il a gagné en une heure dix millions: il devint baron, homme du monde

et mari de la belle Anglaise. Il tient à présent une excellente maison et donne samedi un bal qui sera le plus splendide de tout le carnaval. Madame de Delmar me fait l'effet d'une madone du Corrège; le calme qui règne dans l'expression de sa figure rehausse la beauté de ses traits. Toute autre expression ne lui conviendrait pas. Je l'ai vue une fois agitée ; cela ne lui allait pas : l'action sur sa figure calme était une mauvaise antithèse, une espèce d'anachronisme. Elle est extrêmement bonne et aimable ; je l'admire et je l'aime beaucoup.

8. Madame d'Oudenarde est très aimable sans être bonne ; elle a un esprit mordant, mais elle a de l'esprit. Elle a été belle et vit encore sur son ancienne réputation. Elle aime qu'on lui fasse la cour, et, comme son mari est en garnison à soixante lieues de Paris, on peut la lui faire sans crainte de fâcher le mari et avec certitude de faire plaisir à la femme.

9. Madame Delessert est la fille du comte de Laborde. C'est peut-être la personne la plus aimable et la plus séduisante Elle est remplie de talents ; elle a de l'esprit, de l'imagination, des connaissances et autant de coquetterie qu'il faut en avoir pour plaire sans choquer celui qui voudrait l'aimer. On l'a mariée à M. Delessert, banquier d'une fortune de quelques millions, qui est le plus honnête homme du monde, mais qui ne la comprend pas, qui ne répond pas aux rêves de son imagination. Ce mariage ne l'a pas rendue heureuse ; il n'a pas satisfait son cœur ; il a rendu son imagination et son cœur inquiets, peut-être même bizarres, et cette inquiétude, ce besoin secret de son âme d'en trouver une autre qui puisse la comprendre la rend la plus séduisante. Sa figure est charmante. Elle plaît, elle revient dans l'imagination. On la trouve depuis quelques mois plus triste, plus mélancolique, mais elle est toujours charmante.

A présent, si cela ne vous ennnie pas, passons aux portraits d'hommes.

1. Voici M. de Flahaut, qui est en quelque sorte *le mâle* de madame Alfred de Noailles : comme elle tâche de faire valoir

ceux qui causent avec elle avant que de se faire valoir elle-même, de même M. de Flahaut a cette amabilité générale, cette grâce, cette aisance dans les manières et dans la conversation, qui sont le cachet d'un homme extrêmement bien élevé. Il possède plus que personne l'esprit de salon, et cet art aimable d'une conversation facile et agréable. Il a été très beau; il a eu beaucoup de succès, même auprès des reines... Si j'avais un fils ou un frère qui fissent leur entrée dans le monde, je leur dirais : « Soyez comme M. de Flahaut ».

2. Eugène Anisson. La vivacité de ses réparties, l'originalité de ses bons mots forment le mérite de sa conversation. On aime beaucoup à causer avec lui, car on est sûr de s'amuser et même de rire. Il est aimable, spirituel, et j'ai un faible pour lui. Assez pour aujourd'hui...

— 1830 —

4 janvier.

J'ai à faire aujourd'hui ma confession de la fin et du commencement d'une année; mais auparavant je prends encore ma *Mamdzia* par la main et je la conduis au second salon de ma galerie de portraits. Dans ma dernière lettre, je lui ai fait connaître ces dames du Faubourg Saint-Honoré; je passe maintenant de l'autre côté de la rivière, au Faubourg Saint-Germain[1].

1. Madame de Dolomieu, dame d'honneur de la duchesse d'Orléans, est la meilleure personne du monde. C'était une des amies intimes de la princesse Jablonowska. Elle est bonne, obligeante, pas commère du tout, ce qui est bien rare à Paris. Ses amis l'appellent le Don Quichotte de la loyauté, ce qui est encore rare à Paris. Je suis intimement, mais très intimement lié avec elle et sa fille et je vais les voir trois ou quatre fois dans la semaine entre quatre et six heures.

2. Madame de Saint-Maurice est la fille de madame de

1. Ces « portraits », comme les précédents, écrits en français.

Dolomieu; elle a beaucoup de connaissances, de l'esprit; il y a des gens qui la croient méchante, mais quand on la connaît mieux on se persuade du contraire; elle est aimable, elle a de la gaieté dans le caractère et je l'aime beaucoup.

A présent, nous allons pénétrer plus avant dans le Faubourg Saint-Germain; mais, d'abord, il faut que je vous fasse une petite préface qui vous fera saisir toutes les nuances à y observer. Ce n'est point au fond la naissance, ce ne sont pas même les opinions qui constituent ce qu'on appelle le Faubourg Saint-Germain; ce sont plutôt les habitudes. Aussi il y a plusieurs sociétés dans la société du Faubourg Saint-Germain:

1°. Société fin fond du Faubourg Saint-Germain, qu'on ne voit nulle part, qui ne voit personne, qui déteste les étrangers, qui déteste toutes les autres sociétés, qui est toute française, toute ultra-royaliste, qui n'a rien appris ni rien oublié, et qui doit être ridicule, à force d'être ennuyeuse. C'est une société tout à fait patriarcale, tous ceux qui en sont ne vivent qu'entre eux. Je ne la connais pas du tout, mais ce sont les Mortemart, les Praslin, la famille Rougé, etc., etc., qui la composent;

2°. Vient après le pur Faubourg Saint-Germain; il se compose de tout ce qu'il y a de mieux en fait de naissance, de tout ce qu'il y a de plus ultra en fait d'opinions, mais cependant il est plus modéré et plus civilisé quant aux opinions que la société dont je viens de parler... Celle-ci voit peu d'étrangers; elle ne passe pas les ponts pour aller au Faubourg Saint-Honoré; elle va cependant chez les ambassadeurs et chez l'aristocratie étrangère (comme chez la duchesse de Hamilton); mais tout ce qui est libéral est banni de son sein. Les Narbonne, l'hôtel Montmorency, les Périgord, les Béthune, etc., y appartiennent. Voici quelques personnes que je connais:

1. La princesse de Bauffremont, née de Montmorency. Elle est bien jolie, elle a de bien bonnes manières, des manières de Montmorency, elle est bien aimable et valse le mieux de tout Paris. Il y a quelques jours que j'ai été chez elle et nous avons une partie fixe de valse pour tous les bals. Son mari est très

poli; il a une jolie figure. On m'a raconté à propos de lui une anecdocte sur le compte de Wasowicz, qu'on appelait à Paris le beau Polonais, titre dont il était extrêmement fier. Quand il entendit parler de Bauffremont, il désira extrêmement le voir, croyant que c'était pour lui un rival de beauté et, après l'avoir vu, il se serait écrié avec indignation : « On l'appelle *beau*, ce *Frémont*! Peu s'en faut qu'il ne soit laid! »

2. La vieille DUCHESSE DE NARBONNE est une des personnes les plus spirituelles que j'aie rencontrées. Elle sort et reçoit rarement chez elle...

3. LA PRINCESSE DE LÉON. C'est la fille de madame de Gontaut. Elle est aimable, mais je ne la connais pas assez pour en dire autre chose.

4. LA DUCHESSE DE RAUZAN est la fille de la duchesse de Duras, auteur d'*Ourika*. Elle est bien de figure; on dit qu'elle a plus d'esprit et de connaissances qu'elle ne paraît en avoir, mais cependant elle n'a pas l'esprit de sa mère. Elle demeure au Faubourg Saint-Honoré et reçoit les samedis.

On ne rencontre toute cette société qu'au Faubourg Saint-Germain. Il n'y a que chez madame de Noailles, qui est du Faubourg Saint-Honoré, qu'elle se mêle avec celle de l'autre quartier.

Passons à la troisième partie du Faubourg Saint-Germain; nous y trouverons des personnes qui, par leur naissance et leurs opinions, appartiennent au noble Faubourg, mais qui reçoivent chez elles ceux du Faubourg Saint-Honoré ainsi que ceux du Faubourg Saint-Germain, et qu'on voit dans quelques maisons de ce premier quartier. On rencontre peu d'étrangers dans cette société, mais comme elle est sur la ligne de démarcation entre les deux Faubourgs, je l'aime assez et y vais souvent.

1. LA DUCHESSE DE MAILLÉ est une des personnes les plus agréables de Paris; elle a de l'esprit, des connaissances, des

manières distinguées; c'est une des maîtresses de maison les plus agréables que je connaisse... Elle est extrêmement aimable pour moi et je n'omets jamais l'occasion de jouir de sa société, tant j'y trouve d'agrément.

2. Madame de Montcalm est la sœur de madame de Jumilhac; c'est le loup-garou de toutes les femmes; on en a peur; on ne va chez elle qu'en tremblant, et cependant on y va, car on a toujours peur d'elle. Eh bien, cette femme, qui fait trembler Paris, est bonne et aimable pour moi; je suis dans ses hautes faveurs, et je vais chez elle avec plaisir, car elle a beaucoup d'esprit, de l'instruction, son salon est très sérieux, c'est le salon des ministres, des ambassadeurs, des gens graves; on y rencontre aussi des littérateurs, des savants. Comme son infirmité la retient toujours chez elle, elle reçoit tous les soirs, et tous les soirs on y rencontre les Pozzo, les Stuart, les Portalis, Pasquier, Martignac, etc... C'est, comme je vous l'ai dit, la sœur de madame de Jumilhac; mais figurez-vous que ces deux sœurs sont rivales entre elles quant à la société, de manière qu'on ne peut aller chez l'une sans déplaire à l'autre. Cette rivalité les a même un peu brouillées; cependant, le matin elles s'aiment beaucoup, elles se voient; mais le soir elles cessent d'être sœurs, elles se détestent; c'est bien drôle. Aussi je ne dis jamais à madame de Jumilhac quand je vais chez sa sœur; je ne lui en parle jamais. Toutes les deux ont beaucoup d'esprit, et toutes les deux se donnent ce ridicule. Dans ma lettre prochaine, nous continuerons encore notre examen de cette galerie de portraits, à moins que cela ne vous ennuie. Pour aujourd'hui, c'est assez; je vous fais quitter la galerie et vous conduis dans les salons.

Le carnaval a donc commencé pour de bon, c'est-à-dire qu'ont commencé les bals ou ce qu'on appelle ici de ce nom. Ainsi, nous avons eu lundi un raout chez les Apponyi, un petit bal chez madame de Chastenay, où s'est trouvée une partie du Faubourg Saint-Honoré et en majorité le Faubourg Saint-Germain, mais qui, en dépit de l'exiguité de l'appartement, a été fort joli et fort gai; du moins, m'y suis-je fort amusé. Le lendemain,

c'est-à-dire mardi, il y a eu un bal chez le prince Tioufiakine, mais là, en vérité, nous nous sommes trouvés en Russie, tant il y faisait froid, et malgré le grand luxe déployé, le mélange des sociétés a fait du tort à la fête. Jeudi, nous avons eu un raout à l'ambassade d'Angleterre et samedi un très joli bal chez la duchesse de Maillé, un vrai bal français, avec à peine quelques étrangers. Le duc de Chartres s'y trouvait et nombre de fort jolies personnes, et on a gaiement dansé jusqu'à quatre heures, ce qui, pour un bal parisien, est une heure très avancée. C'était un bal du Faubourg Saint-Germain. *Les héroïnes de ce bal étaient : la duchesse d'Istrie, mademoiselle de Béarn, la sœur de madame de Caraman, et la petite Laborde.* Un hasard les a fait asseoir sur un même rang de chaises : quel joli coup d'œil c'était! La duchesse d'Istrie est, dans toute l'acception de ce mot, une belle femme : taille élevée, traits réguliers, de beaux yeux, mais aucune expression. Mademoiselle de Béarn est l'idéal d'un assemblage de charmes, de fraîcheur, de jeunesse. Quelle jolie créature, que d'éloquence dans son regard, d'harmonie, de musique, de parfum dans toute sa figure! Mademoiselle de Laborde n'a que quatorze ans : c'est pourquoi il semble qu'un petit chérubin soit descendu un instant du ciel pour prendre son aspect. Son regard ne dit encore rien, mais avant peu que de choses il dira! Son sourire trahit encore des pensées enfantines et naïves ; elle ne sait pas encore qu'elle est jolie et pourquoi ; dans son visage frais resplendissent les premières journées du printemps... Blanche et rose avec des yeux bleus, des lèvres de corail, de petites dents blanches et des cheveux d'or. C'étaient donc les trois premières beautés, car je ne mets qu'à leur suite mesdames la duchesse de Guiche, de Bauffremont, de Marolles, la duchesse d'Estissac, etc. Aujourd'hui, nous avons un bal chez les Apponyi; je vous en dirai un mot demain...

Le 1er janvier, je suis allé à la cour, d'abord chez le roi, auquel le nonce a adressé la parole au nom du corps diplomatique, ce à quoi le roi a répondu de mémoire en se servant de termes faciles à deviner... De chez le roi nous avons passé chez le dauphin, chez la dauphine et enfin chez la duchesse de Berry, qui nous a reçu avec sa fille, *avec Mademoiselle.*

Cette cérémonie a duré une heure, pendant laquelle nous avons traversé tous les climats des deux hémisphères; nous avons été en Sibérie, en Afrique, en Pologne et en Italie, car, en passant par toutes les salles et corridors du palais des Tuileries, nous avons passé par des pièces froides, chauffées et surchauffées, si bien que pour ses étrennes chacun de nous a pu gagner un bon rhume. J'y ai échappé pourtant. En sortant des Tuileries, nous avons été au Palais-Royal, où l'ambassadeur m'a présenté au duc et à la duchesse d'Orléans, au duc de Chartres et à son frère le duc de Nemours, qui ressemble beaucoup à l'héritier du trône russe. On ne saurait être plus poli et plus affable que le sont le duc d'Orléans et ses fils. Jeudi soir nous retournerons au Palais-Royal, car ce sera le jour de la grande présentation, mais il est agréable de retourner là où l'on est sûr d'être agréablement reçu.

5 janvier.

..... Je tiens à mettre cette lettre à la poste aujourd'hui même, quoique très tard, car je ne me suis pas levé de bonne heure après ce bal, qui a été très joli et très nombreux. Le souper a été servi comme chez nous, c'est-à-dire que tout le monde s'est mis à table en même temps et qu'ainsi le bal a été partagé en deux et a pris encore plus d'animation après souper. Parmi les curiosités parisiennes j'ai vu à ce bal la marquise de Loulé, la sœur de Dom Miguel et de Dom Pedro, qui, ainsi que vous le savez, a dû fuir sa patrie et séjourne actuellement à Paris. On la traite absolument comme la marquise de Loulé, et non comme une princesse de Portugal; elle n'est pas très jolie, avec une figure agréable pourtant et de fort beaux yeux noirs. Mais je comprends qu'elle ait préféré cesser d'être infante de Portugal pour devenir madame de Loulé. Quel bel homme que son mari, quels traits réguliers, quels yeux! Il n'y a plus présentement aucun bal en perspective, si ce n'est samedi chez madame de Delmar et le 14 chez la duchesse de Gontaut aux Tuileries, où la duchesse de Berry sera présente,

13 janvier.

Mardi, à midi trois quarts, le cours de Villemain, à trois heures le cours de Cuvier, après quoi je suis allé à une

matinée musicale chez madame de Delmar. Les personnes *de la société* qui chantent et aiment la musique se réunissent tous les dimanches chez madame Apponyi, tous les mardis chez madame de Delmar et tous les jeudis chez madame de Flahaut. Il faut absolument jouer ou chanter pour être admis dans cette société musicale, et vous savez ce qui en est de moi à cet égard ; mais je sais écouter et j'ai le privilège d'y fréquenter quand je veux.

Ce même jour j'ai dîné au *Salon des Étrangers* avec Montebello, Walewski et lord Castlereagh, qui vient d'arriver de Londres et qui est un des six fameux dandys de Londres... En me levant de table, je suis parti, car il fallait être à huit heures aux Tuileries. C'était le jour du bal de Mademoiselle. La duchesse de Berry et toute la famille d'Orléans y assistaient. Le duc de Bordeaux et Mademoiselle ont paru un instant. Le bal a été très gai et joli ; à trois heures je l'ai laissé encore dans toute son animation. La duchesse de Berry a dansé, mais peu, car elle souffrait d'un mal de dents ; il fallait la voir pourtant danser le galop. Quel dommage que ce soit la duchesse de Berry, car je vous décrirais ce galop !...

Mercredi, j'étais invité au Palais-Royal. La soirée ou plutôt le concert fut magnifique et, comme musique, merveilleux. Il y avait cent dames et environ cent cinquante hommes, ainsi la cohue n'était pas trop grande. Mais quelle musique ! La Sontag, la Malibran et Pezazoni ont chanté, et des airs et des duos, et des trios. Bériot a joué du violon ; il n'a peut-être pas le génie créateur de Paganini, mais avec quel charme et quelle force il exécute ce qu'il a à exécuter ! Le dernier duo chanté par les deux rivales, la Malibran et la Sontag, a transporté toute l'assistance... La soirée s'est terminée à minuit, en sorte que j'ai pu encore passer une heure chez madame de Jumilhac, *pour ne pas lui faire une infidélité*, car elle me taxe d'infidèle si je manque un seul jour...

21 janvier.

... Je reviendrai aujourd'hui à ma galerie de portraits [1]. Voulez-vous m'y suivre, ma bonne maman ? Voyez-vous cette

1. Tout ce qui suit, depuis : « Voulez-vous m'y suivre », jusqu'à : « Bien que le carnaval » (p. 338), est en français dans l'original.

femme aux cheveux blonds, aux yeux d'un bleu céleste? Vous plaît-elle? Elle n'est point belle, mais elle est bien agréable; il y a une harmonie dans tous ses traits qui la rend extrêmement jolie, quoiqu'ils ne soient point extrêmement réguliers. Son regard est expressif, son sourire l'est aussi. Le premier est souvent inspiré par la coquetterie. Son sourire n'est jamais celui de la moquerie. Si vous la voyiez, cette femme, dans le monde, vous croiriez qu'elle ne sait trouver d'autres ressources que celles que lui offre ce monde frivole et léger. Elle se plaît aux hommages qui l'entourent; elle semble les rechercher; on pourrait l'accuser de n'avoir d'autre mobile que la vanité; mais si vous l'alliez trouver dans son intérieur, si vous la voyiez s'occuper tantôt d'une lecture sérieuse, tantôt des arts auxquels elle est initiée, si vous la voyiez le crayon, le pinceau en main, ou bien tantôt à sa harpe, tantôt à son piano, vous avoueriez que les succès obtenus dans un salon sont les moindres auxquels elle puisse prétendre. Elle a donc beaucoup de talents, cette femme, beaucoup d'esprit; elle est fort aimable, un peu coquette; aussi a-t-elle beaucoup d'admirateurs et beaucoup d'envieux. C'est madame de Caraman dont je veux parler. Elle est née de Béarn; elle a épousé le marquis de Caraman, fils du duc, qui n'a ni son âge, ni son amabilité, ni même sa figure.

Si vous voulez avoir une idée d'une jolie et aimable Française, jetez un regard à gauche : c'est madame de Montaut. Elle semble représenter la bonté et l'amabilité françaises; je dis la bonté, car elle n'est point belle, elle n'est que jolie, mais elle a des yeux noirs pleins de feu, un petit pied charmant, de superbes dents et une tournure élégante. Elle est spirituelle, elle est gaie, elle peut plaire. Sa sœur, madame de Castelbajac, et qui, par conséquent, est née de La Rochefoucauld comme elle, ressemble à madame Alfred de Noailles.

Ce sont plutôt des miniatures que je vous fais là que des portraits, mais je ne vous en ferai plus, car je crains d'ennuyer. Je vous dirai seulement qu'en fait d'étrangers la famille Karolyi est en vogue. Madame Karolyi, la sœur de la princesse Palfy, que nous avons vue à Dresde, est une bien bonne et aimable personne. Son beau-frère, le comte Georges, est un des plus beaux hommes que j'aie jamais rencontrés. Lui et moi nous sommes les deux étudiants les plus diligents aux cours

de Villemain, Guizot, etc. Le prince de Schwarzenberg, fils de la princesse Pauline, qui a paru à Paris au bal de son beau-frère, plaît généralement; il a des manières extrêmement nobles, il cause bien, et on le trouve très intéressant à cause d'une liaison qu'il a eue et qu'il a encore avec la plus jolie personne de Londres, lady X...

Bien que le carnaval batte son plein en ce moment, nous venons d'avoir une semaine de repos, car c'est aujourd'hui l'anniversaire de la mort de Louis XVI, ce qui met la cour en deuil.

Après le bal de l'ambassade d'Angleterre, nous en avons eu un samedi chez Rothschild pour l'inauguration de ses appartements décorés à nouveau, Quelle magnificence ! Mais il semble vraiment qu'il y en ait trop. On dirait qu'on s'est appliqué à une imitation du temple de Salomon. L'or, le marbre, les mosaïques précieuses, les couleurs éclatantes resplendissent presque de la même manière dans ces salons, qui, à part cela, ont le défaut d'être trop étroits. Le bal était brillant et nombreux. Beaucoup d'étrangers et très peu de juifs. — Mardi, nous avons eu une petite sauterie chez madame de Girardin. Voici la première soirée que j'aie vue aussi gaie qu'à Varsovie. Jeunes et vieux y ont fait des folies. Tout le monde sautait. — Demain nous avons encore un bal chez madame de Delmar, et c'est tout. — Dimanche nous avons eu une soirée parlante et amusante chez madame de Dolomieu ; — hier, chez madame de Flahaut.

Lundi, j'ai été à un dîner littéraire chez les Saint-Aulaire, où j'ai fait la connaissance de Guizot, de Lebrun, l'auteur de *Marie Stuart* et d'un poème sur la Grèce, et où M. Aubertin, qui a fait un séjour à Varsovie, s'est approché de moi pour me demander si j'étais parent de ce M. Kozmian qui a été secrétaire de la Confédération et homme d'un si grand talent. Avec quelle fierté je lui ai répondu que j'avais le bonheur d'être son fils! Cette maison des Saint-Aulaire est fort agréable; lui, ainsi que je vous l'ai écrit déjà, aimable, plein d'esprit, de raison et de savoir; elle, ressemblant à son mari. Elle sait le latin, et Dieu sait ce qu'elle ne sait pas! Dans son salon la conversation ne se nourrit pas avec les menus incidents de la veille, les cancans et les plaisanteries, mais on y trouve toujours de quoi divertir son esprit et enrichir sa mémoire.

Hier, j'ai dîné avec les Zamoyski chez les Hamilton, où nous nous sommes beaucoup amusés et avons énormément ri. Pour ce qui est de rire, les occasions n'en manquent pas à Paris. Pas de peuple mieux fait pour cela.

24 janvier.

...Jeudi j'ai passé la soirée chez les Flahaut, où nous avons dansé la mazurka et où nous nous sommes fort bien amusés en petit comité. C'était l'anniversaire de la mort de Louis XVI et toutes les maisons françaises étaient fermées, mais madame de Flahaut a précisément ouvert la sienne pour cette raison et donné une petite sauterie.

Vendredi, si je dois rendre compte de l'emploi de chacune de mes heures, j'ai été le matin *aux bains chinois*. Les bains sont parfaits ici. Je n'ai cependant pas pris *un bain des Princes*, qui coûte vingt-quatre francs, mais d'où l'on sort parfumé, aromatisé, les ongles des mains et des pieds artistement taillés, etc. Après déjeuner, je suis allé chez madame de Chastenay où son neveu, M. de Saint-Priest, a lu son joli drame intitulé *l'Interdit*. J'ai dîné à l'hôtel ; j'ai commencé la soirée chez madame de Jumilhac et je l'ai terminée à un bal chez madame de Delmar...

Aujourd'hui, représentation de gala au Grand Opéra. Mademoiselle Sontag chantera une dernière fois pour les pauvres. Le roi, par extraordinaire, assistera au spectacle. On jouera un acte de *Tancrède*, un de Mozart et un de *Moïse*. Chanteront : la Sontag, la Malibran, Cinti. Devinez combien ce spectacle rapportera aux pauvres? Au moins cent vingt mille francs! Mais aussi le roi a envoyé soixante mille francs pour sa loge, beaucoup de personnes payent mille francs, et le prix de toutes les places est multiplié par cinq, en sorte qu'une stalle ou une place dans une loge coûte cinquante francs...

21 février[1].

...Je vois par votre lettre reçue tantôt que ma chère *Mamdzia* a peur que je ne sois arrêté pour avoir assisté à la soirée de madame de Flahaut. Je devine qu'il s'agit de la soirée du 21 janvier. Pour vous tranquilliser, chère *Mamdzia*, je vous

1. Après un court séjour à Londres.

dirai seulement que Paris ne ressemble pas, à cet égard, à Varsovie. A la cour on ne sait pas et on ne demande pas ce qu'on fait dans les maisons privées, car de ces maisons privées on en compte par dizaines de mille. Du reste, il y avait à cette soirée le duc de Mouchy, un des favoris du roi, madame de Noailles, la dame d'honneur de la duchesse de Berry, etc. Je n'ai pas non plus été seul à y danser... Voilà qui est pour vous rassurer. Et voici maintenant qui doit me justifier. Être invité à une soirée et ne pas y venir, ou, y étant venu, ne pas faire ce qu'y faisait tout le monde, parce que c'était le 21 janvier, c'eût été s'attirer du ridicule : or j'aimerais mieux, à Paris, être arrêté même que ridicule. *Un homme qui a le malheur de devenir ridicule est un homme perdu, tué, enfin un homme mort.* Il est ridicule, sans doute, d'avoir tant peur du ridicule, mais la société est ainsi faite ici...

Voici maintenant en abrégé mon journal de la semaine écoulée. *Dimanche :* dîner chez les Graham, soirée chez les Flahaut. — *Lundi :* grand bal pour les pauvres dont je vous ferai la description plus loin. — *Mardi :* dîner très joli et très amusant chez les Chastenay avec madame de Caraman, soirée chez la duchesse de Maillé, et bal chez M. de la Bouillerie, ministre de la maison du Roi. — *Mercredi :* bal chez madame de Narbonne, très joli, car costumé. — *Jeudi :* bal chez les Hamilton, appelé le bal de la mazourka. — *Vendredi :* rien. — *Samedi :* le matin, leçon de Cuvier ; le soir, dîner au *Salon des Étrangers* avec Walewski et Mycielski, d'où nous sommes allés ensemble au bal de l'Opéra. — Aujourd'hui je dîne chez les Delmar et je vais au bal chez la duchesse de Montmorency. Telle a été ma vie pendant cette semaine, vie un peu et même très dissipée, mais nous voici au bout du carnaval, la dissipation aura moins d'occasions de s'exercer, l'esprit plus de loisir pour s'occuper. Je recommencerai mes excursions aux bibliothèques, aux établissements scientifiques, et j'espère que mes lettres cesseront de respirer l'existence d'un fainéant parisien.

Après ce court résumé, j'entre dans quelques détails. Le bal pour les pauvres a été un des plus beaux spectacles que j'aie vus jusqu'à présent. La salle du Grand Opéra a été mise de plain-pied avec la scène, les loges, le foyer, les couloirs ont été ouverts si bien que cinq mille personnes ont pu s'y trouver

ensemble. Vingt-sept dames de la société ont reçu le titres de *Patronnesses*, c'est-à-dire qu'elles vendaient les cartes d'entrée à vingt-cinq francs pour les messieurs et à vingt francs pour les dames. Des commissaires en nombre égal, pris parmi les hommes du monde, ont été chargés de faire les honneurs du bal. Le duc de Chartres a accepté la présidence du comité. *Les patronnesses* avaient des cocardes bleues comme signe distinctif; les commissaires, des médailles. Ce bal ou plutôt cette fête a rapporté un bénéfice net de cent dix-huit mille francs... On s'y est du reste assez ennuyé, car la foule n'est jamais amusante; mais on en a parlé deux semaines à l'avance et deux jours après; aujourd'hui la fête est tombée au gouffre de l'oubli, car sous ce rapport la société de Paris ressemble à celle de Varsovie...

Le bal de madame de Narbonne a été fort joli. Nous nous sommes crus transportés en Orient, car les costumes étaient exclusivement orientaux, grecs ou turcs pour la plupart. La duchesse de Liancourt en Chinoise faisait très bien, ainsi que mesdames Delessert, Karolyi et de Noailles en Juives. La duchesse d'Istrie délicieuse en Grecque; quant à madame de Montaut en fille des Iles de l'Archipel, c'est *des Iles enchantées* qu'on aurait dû dire, tant elle se trouvait jolie sous cet accoutrement. Madame de Caraman était en Albanaise. Il n'y avait que quatre hommes costumés en tout, dont le duc de Rohan et le comte de Laborde portant des costumes par eux rapportés d'un voyage en Orient.

Le bal de la mazourka, chez la duchesse de Hamilton, a été ainsi appelé parce que nous avons dû y figurer dans cette danse en nous y préparant pendant quelques jours, c'est-à-dire que la princesse Sapieha a donné des leçons de mazourka à quelques Françaises et à quelques Anglaises. Lady Suzanne, fille de la duchesse de Hamilton, jeune, gracieuse et jolie, l'a dansée en vraie Polonaise... Mais le carnaval dansant tire à sa fin, et c'est le tour du carnaval politique... On ne parle plus que de l'ouverture des Chambres et de l'expédition d'Algérie qui aura lieu sûrement...

27 février.

J'ai donc été à la première représentation d'*Hernani*, cette tragédie de Victor Hugo impatiemment attendue depuis plu-

sieurs mois, qui devait faire époque dans la littérature française, détrôner Racine et Corneille et révéler enfin au monde un nouveau Shakspeare. *Parturiant montes, nascetur ridiculus mus :* le trait a beau être d'un classique, il traduit la vérité exacte... Mesdames de Noailles et de Flahaut m'ont donné une place dans leur loge et j'ai ainsi vu ce prodige de poésie ou plutôt ce monstre.

Pourtant, en dépit de toutes les folies, de toutes les inconvenances, du mauvais goût et du style atroce, il faut convenir qu'aussi bien la composition générale de la pièce que beaucoup de détails laissent voir un talent de premier ordre, qui, malheureusement, au lieu de se perfectionner, ira en s'avilissant, s'il ne se laisse pas guider par une critique saine...

L'œuvre rappelle d'ailleurs beaucoup les tragédies de Calderon et de Lope de Vega. Le caractère espagnol y est bien développé et soutenu. Mais, en revanche, quel ramas d'insanités et d'inepties! Ce qui m'a le plus frappé, c'est qu'on n'y aperçoit pas de génie créateur ; des pensées, oui, en assez grand nombre, de jolis vers, mais pas une idée originale de grande envergure, pas même une abondance d'expressions portant la marque de l'originalité. Énormément de longueurs; dès que l'auteur a trouvé une idée heureuse, au lieu de la concentrer dans quelques vers, il l'a délayée dans cinquante. Le monologue de Charles-Quint auprès de la tombe de Charlemagne a cent vers et presque une seule pensée. Le style, en général, rappelle celui de Mickiewicz dans les *Aïeux*. Une masse d'expressions baroques, insensées; par exemple, un vieillard assis sur son trône ducal fait à Doña Sol la déclaration suivante :

> ... Mon amour n'est point comme un jouet de verre,
> Oh! non, c'est un amour passionné, sévère,
> Tendre, puissant, profond, paternel, amical,
> De bois de chêne ainsi que mon fauteuil ducal.

A travers toutes ces folies, le talent se fait sentir souvent; il y a des passages pleins de poésie. Les vers par lesquels Doña Sol fait connaître son jeune amour respirent la jeunesse et la fraîcheur. Racine ne les renierait pas...

En un mot, cette pièce a beaucoup de bons et de mauvais côtés et décèle un talent qui serait original s'il ne courait

pas après l'originalité et consentait à l'attendre. Car chez Hugo comme chez Mickiewicz, on voit toujours le désir, l'effort, le travail tendant à une traduction de la pensée autre que celle qui est usuelle.

La salle du Théâtre-Français était remplie presque tout entière de fous, fanatiques du romantisme. Si quelqu'un avait osé siffler, ils l'auraient à coup sûr étranglé ou tué. Un malheureux Français est venu à la représentation avec un fort rhume : comme il toussait, on l'a mis à la porte. On ne peut s'imaginer jusqu'à quel point la tyrannie est poussée dans la littérature de ce pays. Chaque vers, même le plus indifférent, était couvert d'applaudissements, et, plus l'insanité était grande, plus les bravos devenaient tapageurs. Mademoiselle Mars a fort bien joué, et, en général, la pièce a été montée avec un grand soin. La femme de l'auteur se trouvait dans une loge. A la fin de la représentation, tout le monde s'est levé et, se tournant de son côté, l'a saluée avec des applaudissements enthousiastes. Combien de temps cet enthousiasme durera, c'est ce qu'il est malaisé de deviner...

26 février.

Le carnaval est donc enfin arrivé à son terme et une vie plus raisonnable a commencé. Le dernier mardi, nous avons eu un bal chez M. Hoppe, qui a douze cent mille francs de rente, c'est-à-dire qu'il ne sait comment les dépenser. Son bal, dans des salons magnifiques mais trop étroits, a été assez brillant et assez ennuyeux... Un second bal nous attendait le même soir au *Salon des Étrangers*, où les quadrilles de l'Opéra, les mazourkas, les costumes et les tables de jeu entourées de joueurs présentaient un spectacle original et amusant...

Quelle foule de Polonais il y a ici ! Mais parmi eux Mycielski est le seul que nous voyions souvent, car le prince Radziwill lui-même passe sa vie dans les restaurants et dans les théâtres. De tout le peuple des Potoçki qui remplissent Paris, les Miecislas, qui donnent maintenant de bons dîners, et les Boleslas, qui vont à Rome dans quelques jours, sont encore les seuls à fréquenter le monde.

11 mars.

... J'ai toujours plusieurs dîners par semaine et tous les

jours une soirée quelque part. En un mot, je me suis si bien établi ici, qu'il me semble qu'y étant je suis chez moi, dans une société au milieu de laquelle j'ai été élevé et j'ai grandi.

Mardi : dîner chez les Hamilton, soirée chez la duchesse de Maillé. — *Mercredi* : dîner chez les Delmar, soirée à *Hernani* avec mesdames Karolyi et de Caraman. — *Jeudi : chasse au clocher* près de Versailles. Je devais dîner chez les Flahaut, mais j'ai dû refuser pour dîner avec Batowski chez les Chauvelin. Soirée chez lady Stuart. — *Vendredi :* à l'Opéra, avec ces dames, en grande loge, puis soirée chez madame de Guiche. — *Samedi :* chez les Girardin. — *Dimanche* : chez les Flahaut. — *Lundi :* le matin, promenade à cheval avec mesdames de Delmar et de Caraman. Dîner chez les Graham. Soirée chez madame Apponyi. — *Mardi :* dîner chez la duchesse de Hamilton, avec Zamoyski, où nous avons fait des folies. Soirée chez la duchesse de Maillé. — *Mercredi :* déjeuner dînatoire chez Walewski, pour deux élégants anglais. Le soir, au *Théâtre des Variétés*, avec Walewski et Batowski, pour voir une nouvelle pièce ; puis chez madame de Ségur, la femme de l'auteur, puis chez madame de Jumilhac.

Cette semaine s'est passée sans aucun événement de salon de grande importance, ni bal, ni grande réception, ni commérage retentissant... Deux sujets principaux occupaient les conversations, la politique mise à part : 1° *Hernani*, 2° la *chasse au clocher*, dont j'ai fait mention plus haut et que je vais vous expliquer tout de suite. En Angleterre, le *steeple chase*, la *chasse au clocher*, est une course de chevaux arrangée de telle façon que les cavaliers, à l'imitation de ce qui a lieu à la chasse, vont à fond de train à travers champs et fourrés, franchissant rivières, murs, haies et fossés ; celui qui sans se rompre le cou et sans tuer son cheval arrive le premier au but est le gagnant de la course. C'est une course de ce genre que six jeunes gens, à savoir : d'Orsay, Denormandie, Karolyi, le prince de la Moskowa et deux Anglais ont organisée ici... La distance à parcourir était d'une lieue. Jeudi, donc, une foule de curieux s'est rendue à l'endroit indiqué. La jeunesse parisienne à cheval, presque au complet. Beaucoup de voitures, beaucoup d'équipages élégants. La journée était splendide, un soleil printanier nous inondait de ses rayons. Je

n'étais pas à cheval, mais en voiture avec mesdames de Delmar et de Caraman. Nous avons fait une promenade très agréable. La course elle-même était très jolie à voir, avec la masse de cavaliers galopant dans la plaine et franchissant les obstacles, les parieurs en tête et derrière eux plus de trois cents spectateurs à cheval, dont trois ou quatre femmes. Tous sont heureusement arrivés au but sans qu'il y ait eu de sang versé. M. Denormandie a gagné le pari. Deux chevaux seulement ont été les victimes de ce divertissement plus amusant que raisonnable...

Quant à *Hernani*..., j'ai donc vu la pièce une seconde fois. Cette fois il était permis de siffler ; mais le cinquième acte a réconcilié les détracteurs avec l'œuvre et, la toile tombée, il n'y a plus eu de siffleurs. Il est juste de dire que mademoiselle Mars pousse la perfection du jeu à ses dernières limites. Je n'ai jamais vu rien de si parfait. Maintenant, après avoir vu la pièce deux fois, je me suis fortifié dans ma conviction que, malgré ses défauts qui l'emportent sur ses qualités, malgré qu'il y ait beaucoup à reprocher à l'auteur au point de vue *de l'art*, malgré que le style en soit détestable, — un talent de premier ordre s'y fait jour. Le quatrième acte est d'un ennui insupportable ; mais au cinquième le tragique est poussé au plus haut degré. Je doute que l'Argus de la censure laisse pénétrer cette tragédie imprimée chez vous et c'est pourquoi je joins quelques passages innocents...

Puisque je parle théâtre, je vous dirai que j'ai vu enfin une des merveilles parisiennes, qui m'avait échappé jusqu'à présent, à savoir madame Taglioni. Je n'imaginais pas qu'on pût parler à l'âme avec les jambes, ni même à l'imagination, et c'est pourtant l'impression qu'elle m'a fait ressentir. On a dit d'elle qu'en dansant *elle ne retombe pas, elle redescend* : et, en effet cette descente est si légère qu'on ne peut la comparer qu'à la chute d'un flocon de neige. Il semble qu'elle soit née dans l'air, que ce soit son élément naturel...

Nous avons maintenant des matinées très agréables chez madame de Dolomieu. Comme sa maison est voisine de la Chambre des députés, outre les députés qui y viennent en foule, on y voit presque tous les jours Sismondi, avec lequel j'ai fait bonne connaissance, MM. de Barante, — l'auteur de

l'*Histoire des Ducs de Bourgogne*, — de Saint-Aulaire, de Rostan, de Vandeuvre, etc... Demain j'irai chez la princesse de Broglie, fille de madame de Staël, dont le salon passe pour très sérieux, mais où l'on a chance de rencontrer beaucoup d'hommes d'esprit. La conversation dans les salons est vouée en ce moment principalement à la politique. Tout le monde considère l'heure actuelle comme très grave pour la France...

19 mars.

Ici, c'est déjà le printemps, ici il fait déjà chaud, mais comme j'ai froid pour vous, en pensant que là-bas l'haleine froide de l'hiver souffle encore ! Depuis deux semaines nous avons des journées plus belles les unes que les autres... Les arbres bourgeonnent, les rues sont remplies de violettes, dans les parcs on sent l'odeur de la terre fraîche. A midi, les boulevards présentent un spectacle admirable...

Cette semaine donc, j'ai été surtout occupé par le printemps et ensuite, comme tout le monde, par les Chambres... Aujourd'hui il y avait séance publique. A une heure, Royer-Collard a occupé le fauteuil du président. Après un temps assez long de rumeurs, d'agitation et de désordre, après de nombreux coups de sonnette, le silence s'est enfin établi. Le président a lu deux lettres de députés, l'un démissionnant pour des raisons de santé, l'autre passant à la Chambre des pairs. Après quoi ont été introduits deux ministres : MM. d'Haussez et de Montbel. Ce dernier a remis au président un décret du roi, dont il a été aussitôt fait lecture et qui ajourne les Chambres jusqu'au 1er septembre, ce à quoi l'on ne s'attendait pas, car on supposait qu'elles étaient ajournées jusqu'au mois de juin seulement. Le décret lu, la droite et le centre droit ont crié avec le plus grand enthousiasme, le plus grand vacarme et la mimique la plus violente : *Vive le Roi !* La gauche s'est tue. Quelqu'un, se levant dans une des tribunes, s'est écrié : *Vive la charte !* — *A bas les tribunes !* ont répondu aussitôt cent voix à droite, et il s'en est fallu de peu qu'une dispute animée n'éclatât entre les tribunes et les députés.

Je n'ai vu que cette séance, et c'est un grand regret pour moi de ne pouvoir plus en voir d'autres, ni comparer les

mœurs parlementaires de ce pays avec celles d'Angleterre. Cette courte séance m'a cependant donné une légère idée de ce que doivent être les Chambres françaises. Tout d'abord je me suis rappelé mes années de collège : je me suis cru tout à fait transporté à la leçon de ce malheureux Wagner, que nous ne considérions pas comme une créature du bon Dieu et que nous ne pouvions voir en chaire sans commettre les plus grosses folies... Quel dur métier ce doit être de présider une Chambre française !... En Angleterre, dès que le *speaker* a prononcé les mots : *Order! Order!* le silence et l'ordre s'établissent aussitôt. Je suis fort chagriné néanmoins d'être privé du spectacle de ces séances tumultueuses... Mais si j'étais Français, j'aurais encore plus de chagrin. Il est difficile de prévoir l'avenir; ce serait dommage, ce serait grand dommage si ce pays si beau, qui commençait à jouir de la tranquillité, devait rentrer dans une période troublée...

20 mars.

Samedi, bal chez madame de Flahaut, très joli et très gai, peut-être parce que les jambes avaient eu le temps de se reposer pendant le carême. — *Dimanche*, j'ai été avec les Potoçki au théâtre des Nouveautés pour voir une nouvelle pièce, *Henri V et ses compagnons*, qu'on louait et où il n'y a à louer que ce qui a été traduit de Shakspeare; après quoi, j'ai terminé la soirée chez les Flahaut où, pour la première fois, *en petit comité*, j'ai entendu parler Talleyrand. Il parle bien, sans doute, mais il n'a rien dit qui me soit resté dans la mémoire... Son visage est toujours le même, et, quoique rempli d'esprit, il effraie : il semble qu'on voie un corps vivant mais sans âme; il semble qu'il n'y ait pas de sang dans ses veines : il y a quelque chose du froid d'une tombe dans ce visage. Quel drôle d'effet fait ce visage pendu chez madame Tyszkiewicz — au milieu de nuages ! Talleyrand en chérubin, c'est un déguisement sous lequel on aurait de la peine à le reconnaître.

Lundi, j'ai dîné chez madame Tyszkiewicz avec les Zamoyski, le duc de Broglie, MM. Molé, de Flahaut, etc., et avec la duchesse de Dino, que j'ai rencontrée pour la première fois, dont j'ai fait la connaissance, qui a des yeux ravissants et qui ressemble vous savez à qui. J'ai partagé la soirée entre les

Saint-Aulaire et madame de Jumilhac. — *Mardi :* chez madame de Girardin. — *Mercredi :* à dîner chez les Anisson et le soir entre les Delessert et madame de Jumilhac. — *Jeudi :* dîner chez la duchesse de Hamilton ; le soir, comme c'était la mi-carême, nous avons eu un bal pour les pauvres anglais aux Menus-Plaisirs. Lady Stuart en a été l'organisatrice, les dames anglaises séjournant ici ont fait les patronnesses. Le bal était très joli. Le duc de Chartres y assistait et, comme toujours, a dansé avec beaucoup de bonne grâce. Il est difficile d'être plus aimable et plus charmant. — *Vendredi*, c'est-à-dire hier, j'ai dîné chez les Flahaut et j'ai passé la soirée chez madame Apponyi, où la Malibran a chanté au piano de petites chansons, des boléros, des tyroliennes, mais comme elle a chanté ! Je l'entends encore !

Si je pouvais acheter du temps, j'écrirais plus souvent à ceux qui ne m'ont pas oublié. Mais il me semble qu'il était neuf heures du matin il y a un instant, et voici midi qui sonne, et je voudrais aller au cours de Cuvier. Mais, à propos de ce cours, je dois vous raconter ce qui s'est passé récemment. A la précédente leçon, deux inconnus s'étaient disputés pour une place et avaient échangé des coups de poing devant une assistance nombreuse où il y avait beaucoup de femmes. On cria en chœur : *A la porte !* ils refusèrent pourtant de quitter la salle. L'autre jour, avant l'arrivée de Cuvier, un individu, à l'aspect original, monta en chaire et, avec un fort accent anglais, cria à plusieurs reprises : *Shilence ! Shilence !* Tout le monde se tut et l'individu parla alors en ces termes : « *A la dernière leçon, je me étais disputé pour le plèce ; un gentlemen m'a donné un coup de poing, je lui en ai donné deux ; je suis allé le chercher dans son café pour me battre dans un duel. Il m'a répondu qu'un philosophe chrétien ne se battait pas. Je déclare que le philosophe chrétien est un lâche. Philosophe chrétien êtes-vous ici ? Une fois. Philosophe chrétien êtes-vous ici ? Deux fois. Trois fois... Philosophe chrétien, vous êtes un lâche et un poltron.* » Comme c'est anglais et comme c'était amusant !

26 mars.

J'ai fixé le jour de mon départ au 14 avril... Avant peu, un certain nombre d'étrangers et même de Parisiens commen-

ceront à faire leurs malles à cause de l'absence des Chambres. Paris est donc moins peuplé et moins brillant ce printemps qu'à l'ordinaire. Jusqu'à présent les habitudes de l'hiver se maintiennent encore dans la société ; mais les bals ont cessé et même les réceptions diminuent... Celles qui subsistent pourtant, moins bruyantes, n'en offrent que plus d'agrément. La conversation va mieux en carême que pendant le carnaval. Depuis quelques semaines la politique en a fait tous les frais... Les Chambres doivent être dissoutes en juin et de nouvelles élections ordonnées. En attendant, on hâte les préparatifs de l'expédition algérienne qui doit avoir lieu en mai. Toute la jeunesse se montre ardente pour y prendre part. Gustave de Montebello s'est engagé dans la cavalerie comme simple soldat. Tous les Noailles, Caumont et cent autres, l'élite de la jeunesse du pays, aspirent à prendre pied sur la terre d'Afrique, où la fièvre et les flèches empoisonnées l'attendent peut-être. En dépit de cet enthousiasme qui paraît chez les jeunes, l'expédition n'est cependant pas approuvée par l'opinion publique, et les Chambres auraient sans doute refusé des crédits pour la faire...

Il n'y a, à part cela, rien de nouveau, ni dans le monde élégant, ni dans la politique, ni dans la littérature. *Hernani* parodié fait rire dans quatre théâtres. La meilleure parodie est celle du Vaudeville. Je ne l'ai pas vue encore... Je dois être ces jours-ci à une soirée où Lamartine dira ses nouvelles poésies...

3 avril.

... *Dimanche*. J'ai été au *jeu du roi*, aux Tuileries, puis chez les Flahaut... Voici quelques détails sur cette soirée des Tuileries. Ayant revêtu l'uniforme, on y va à huit heures, on entre dans des salons brillamment éclairés où il y a foule d'hommes en uniformes, foule de femmes en diamants, et une température de vingt degrés. A huit heures et demie, la porte s'ouvre, on entend crier : *le Roi!* et l'on voit paraître Sa Majesté, qui, précédée de sa Maison, traverse une double haie de femmes et pénètre dans le cercle où se tiennent les hommes, faisant un signe de tête aux uns, jetant quelques mots aux autres. Sa Majesté a daigné me demander si j'étais

depuis longtemps à Paris, mais avec mon voisin, que je ne connaissais pas, elle a été plus tendre ; elle lui a dit : « *Je suis enchanté de vous; vous agissez en braves gens, en fidèles sujets. Savez-vous comment j'appelle une conduite pareille ? J'appelle cela agir en vrais Français.* » Je ne sais qui était ce voisin, mais j'imagine, d'après ces paroles, que ce doit être un ami de M. de Polignac. Quand le roi passe d'un salon à un autre, on ferme la porte du salon qu'il a quitté ; mais quand il a fini sa promenade et qu'il s'est assis pour jouer au whist, on ouvre tous les salons, *le monde* circule, et à dix heures et demie, tout est fini. Voilà ce qu'on appelle le *jeu du roi* et ce qui constitue le principal et même l'unique agrément de la cour française.

Mais le plus grand agrément de cette semaine a été la séance de l'Académie, — la réception de Lamartine, — qui a donné de l'animation pour quelques jours aux conversations de salon... Tout le grand monde a voulu assister à cette séance et depuis une semaine les cartes d'entrée étaient impossibles à obtenir... Le discours de Lamartine, auquel d'aucuns prodiguent des éloges, ne m'a nullement frappé. Je m'attendais à y trouver sinon plus d'éloquence, au moins plus de poésie.

4 avril.

... Enfin j'ai entendu Talleyrand causant longtemps sur différents sujets. Il était de fort bonne humeur à ce dîner (chez les Flahaut) ; il a beaucoup parlé et dit plusieurs choses dignes de Talleyrand. Entre autres cette maxime, qu'il était à même sans doute d'appuyer par son expérience personnelle : « *Quand la flatterie ne réussit pas, c'est toujours la faute du flatteur.* » Pourtant, en dépit des quelques moments de courte durée où il se réveille, on sent déjà chez lui la vieillesse et la fatigue de la vie.

J'ai vu aussi chez Scheffer, un des meilleurs peintres qu'il y ait ici, son portrait extrêmement ressemblant et c'est ce portrait seulement qui m'a fait trouver sa ressemblance avec un vieux lion[1]. Il a absolument un visage léonin

1. Le portrait de Talleyrand, par Ary Scheffer, est maintenant à Chantilly.

et ses cheveux blancs tombant sur les épaules augmentent cette ressemblance en remplaçant la crinière. Il y a aussi quelque chose de félin dans ce visage et très peu d'humain... J'ai vu aussi quelques tableaux chez Scheffer, très beaux... Comme dans le monde littéraire, de même dans le monde des beaux-arts, il y a ici présentement un grand mouvement d'esprits, qui jusqu'à présent n'a produit rien de bien remarquable, mais qui, sans doute, sera plus avantageux que nuisible.

Imaginez qu'on joue si rarement Racine et Corneille que je n'ai pas vu jusqu'à présent une seule pièce de leur théâtre, et je ne sais en vérité si depuis que je suis ici on en a donné une seule. Tous les théâtres donnent à l'envi des drames et des tragédies romantiques... *Hernani* se soutient toujours. Nous en avons vu aussi la parodie au Vaudeville, pleine de gaieté et d'esprit. Au dernier acte, le vieillard donne à sa victime le choix du poignard ou du poison. « *Je vous laisse,* dit-il, *le choix de la mort.* » A quoi la victime répond, après réflexion : « *N i, ni. Ma foi, je voudrais bien mourir de vieillesse.* » Les défauts de la pièce sont fort bien ridiculisés dans cette parodie, intitulée *Harnali.* Parasol, la maîtresse de Harnali, ayant pris une moitié de la poudre empoisonnée, remet l'autre moitié à son amant, en lui disant : « *Je ne suis pas gourmande, je t'ai laissé ta part.* » Et mille autres folies semblables. Tout en France se termine par des éclats de rire ou par des larmes de sang. C'est une nation singulière, qui force plus l'admiration que l'estime... C'est un enfant extrêmement doué, mais incorrigible, sur lequel l'éducation ne peut rien, qui mûrit avec ses qualités et ses défauts naturels. Si la Révolution ne les a pas corrigés, si le passage de la licence au despotisme n'a pu fixer leur caractère, comment croire que M. de Polignac ou M. Guernon de Ranville soient capables d'y réussir?

10 avril.

... Voici l'avant-dernière lettre que je vous écris... Je quitterai Paris sans larmes, mais je serais ingrat si je le quittais sans un soupir de regret...

19 avril.

... J'ai retardé mon départ... et j'ai encore à vous raconter ma visite chez Chateaubriand. Comme il fréquente maintenant fort peu de maisons, et demeure près de la barrière, à l'extrémité de Paris, je ne l'ai pas rencontré dans le monde une seule fois. Mais ne voulant pas partir sans l'avoir vu, j'ai demandé à madame de Saint-Aulaire de m'obtenir la permission de lui rendre visite. Il m'a indiqué samedi, à midi. Je l'ai trouvé la tête enveloppée dans un mouchoir, en pantoufles, entouré de livres et dictant quelque chose à son secrétaire. Il m'a reçu avec la plus grande courtoisie, parlant beaucoup, faisant voir qu'il voulait être ce qu'on appelle *aimable*, et y réussissant, naturellement. Je suis resté chez lui plus d'une demi-heure. Nous avons parlé de l'Angleterre, du Parlement, de l'Amérique, des voyages du Nord, et j'ai trouvé que sa conversation ressemble à ses œuvres. Il m'a dit qu'il voudrait visiter les pays septentrionaux, voir les forêts de la Norvège, encore non touchées par une main humaine, comme celles de l'Amérique, et surtout offrant un tout autre caractère... « *Après avoir vu*, a-t-il ajouté, *le soleil des tropiques, j'aurais encore voulu voir l'étoile polaire.* » Sa figure est pleine d'expression... Ainsi je n'ai laissé de côté aucune des curiosités parisiennes, si j'en excepte Victor Hugo.

Je n'ai pas vu non plus les environs de la capitale, mais aussi ce Paris prend trop de temps!... Comme il est gai maintenant, ce Paris, comme les Tuileries sont belles! Le moment est venu de l'épanouissement des lilas et de la floraison des marronniers; l'air est rempli de parfums; une profusion de fleurs et de bouquets aux coins des rues, et partout de la vie, du mouvement et du bruit!...

Je termine aujourd'hui ma vie de salon; je meurs chez madame de Jumilhac, et demain, même si je suis encore à Paris, je n'existerai plus pour Paris.

A.-É. KOZMIAN

LA QUESTION
DE
L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE
EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

IV

POUR SAUVER L'ENSEIGNEMENT CLASSIQUE. LES MODES D'ORGANISATION DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

L'enseignement « classique », forme unique de l'Enseignement secondaire était réduit, dans les écoles de l'humanisme confessionnel, à l'étude de la langue et de la rhétorique (sinon de la littérature et de l'antiquité) latines, et à un simulacre d'études grecques. Ce cadre si simple fut brisé par la force des choses ; et, depuis le XVIIIe siècle, une foule de disciplines « modernes » y furent successivement introduites, comme « auxiliaires » et « accessoires » : langue et littérature maternelles, langues et littératures étrangères, histoire, sciences mathématiques, physiques et naturelles, géographie, etc. Ce phénomène s'est produit partout ; partout, il a entraîné, comme conséquences nécessaires, la surcharge des programmes et la diminution des études « principales ». Peu à peu, on en est venu à imposer aux élèves des programmes encyclopédiques. Alors les parents et les médecins ont parlé de « surmenage » ; les élèves, qui ne se surmènent jamais, — si ce n'est en vue d'examens compétitifs, — ont pris instincti-

1. Voir la *Revue* du 1er janvier.

vement le parti de n'apprendre rien à fond. D'ailleurs, la pédagogie de l'humanisme était une maîtresse jalouse, qui ne souffrait pas de partage ; elle exigeait de longs loisirs. La concurrence de nouvelles disciplines, tout inévitable et légitime qu'elle ait été, n'a donc pu manquer d'être nuisible, et peut-être mortelle, pour les disciplines anciennes. — Il y a là une difficulté que l'on s'est efforcé de résoudre, ou de tourner, par des procédés divers.

Et d'abord tout le monde admet que les résultats de la culture gréco-latine sont présentement fort médiocres : presque tous les élèves de l'enseignement classique sont nuls en grec, très faibles en latin, et, ce qui est plus grave, réfractaires à la vertu éducatrice des humanités. On ne diffère que sur un point. Les uns se plaisent à attribuer la responsabilité du fait aux innovations qui ont restreint les prérogatives des études traditionnelles : restreindre les études classiques, c'est les stériliser, car c'est empêcher de les conduire jusqu'au point où elles auraient porté des fruits. Les autres, se souvenant que, depuis Érasme inclusivement, les humanistes n'ont jamais cessé de gémir sur la décadence de l'humanisme, sont plutôt disposés à croire qu'il s'agit d'un insuccès séculaire. — Les hommes les plus compétents ne sont pas d'accord, du reste, sur le diagnostic du mal. Selon les uns, le déclin des études classiques a été, en ces derniers temps, « considérable[1] », « général et incontestable[2] » ; la « faillite » en est consommée[3]. D'autres « ne voient pas grand changement[4] ». D'autres enfin ont cru constater un « relèvement » et des « progrès[5] » ; pour eux, l'enseignement classique est encore « loin d'aboutir à une faillite[6] ».

En présence d'une décadence qui est certaine, — quels qu'en soient les origines, la date et le degré, — les gens gardent, suivant leur tempérament et leurs partis pris, des attitudes différentes. Les esprits absolus recommandent des

1. *Enquête*, I, 119.
2. Ib., I, 64.
3. Ib., I, 325.
4. Ib., I, 546. Cf. I, 6.
5. Ib., I, 105, 224, 392, 456.
6. Ib., II, 38. Il y a des contradictions pareilles dans les témoignages allemands.

remèdes héroïques : restauration des études gréco-latines aux dépens de tout le reste, ou, au rebours, suppression radicale de ces études. Les modérés cherchent des solutions intermédiaires, des aménagements et des réformes qui sauvegardent tous les intérêts. Ne parlons pas des sceptiques qui s'en tirent par une pirouette, en disant : « Certes, on n'apprend plus rien au collège ; mais pourtant ce n'est pas en vain, suivant le proverbe arabe, qu'on a erré sous les palmiers. »

L'avis des humanistes intransigeants a été énoncé très clairement par M. Lachelier, devant la Commission française de 1899, en ces termes : « Votre questionnaire demande si les études classiques doivent être étendues ou restreintes. La vérité, suivant moi, est qu'il y a lieu de les rétablir. »

M. Lachelier et ses amis ne sont pas seuls à penser qu'il n'existe plus aujourd'hui, des anciennes études classiques, qu'une apparence sans efficacité et sans vie. Mais le Parlement norvégien a tiré de ces prémisses une conclusion tout autre. Par la loi du 27 juillet 1896, les études gréco-latines ont été supprimées en Norvège, dans tous les établissements publics d'enseignement secondaire. C'est là une des hardies expériences que ce petit peuple de Norvège, si hautement cultivé, — au comble de sa gloire littéraire, artistique et scientifique, — qui a produit, de notre temps, des hommes comme Ibsen, Nansen, Grieg et Thaulow, fait sur lui-même pour l'instruction des grandes sociétés européennes.

Entre ces deux partis extrêmes s'intercalent plusieurs combinaisons.

Laisser à l'enseignement classique la place d'honneur qu'il occupe, mais à condition d'en corriger les méthodes, tel a été le programme, ou le rêve, de plusieurs groupes de « philologues » éclairés, en Allemagne et en France, au XVIIIe et au XIXe siècles. Nous avons dit comment Wilhelm de Humboldt et ses contemporains assignèrent à l'enseignement classique un but plus élevé que celui qu'avaient conçu les premiers législateurs des écoles. Il y a trente ans, M. Bréal montra, dans un livre excellent (*Quelques Mots sur l'Instruction publique en France*, 1872), ce qu'il fallait faire, chez nous, pour rendre les études classiques à la fois plus sérieuses et moins encombrantes : il définit les défauts de la pédagogie

des Jésuites, dont l'Université de France avait respecté l'héritage, et les qualités de la pédagogie rectifiée que l'on pratiquait en Allemagne. Le mouvement créé par ce livre aboutit à la réforme de 1880. En 1880, les exercices qui tenaient le plus au cœur des humanistes à l'ancienne mode (vers latins, compositions en latin, thèmes grecs, etc.) furent supprimés ou déclassés; on introduisit, en revanche, des éléments nouveaux : notions sur le développement historique des langues et des littératures classiques, apprentissage élémentaire de la critique, etc. — Mais cet essai de rajeunissement interne des études gréco-latines, qui fit naître les plus belles espérances, a, malheureusement, échoué, comme celui de Humboldt. Plus encore que l'hostilité ou l'inertie des maîtres attachés à la tradition, le zèle indiscret de quelques néophytes, que M. Bréal a désavoués, le compromit tout de suite. Il faut reconnaître que les programmes de 1880 « faisaient à l'érudition grammaticale, à toutes les curiosités inutiles de la métrique et de l'accentuation une place exagérée »; et il n'y a rien à répondre aux railleries que se sont attirées des professeurs affligés de *furor grammaticus*, en essayant d'apprendre aux petits enfants, sous prétexte de critique, l'orthographe archaïque des Latins ou les inintelligibles mystères de la prosodie savante. Pour faire passer dans le courant de l'enseignement élémentaire ce qu'il y a d'assimilable et de vraiment fortifiant dans les hautes études d'érudition philologique, il faut du tact, et du plus fin; en France et (quoi qu'on en ait dit) en Allemagne, la plupart des « philologues » ont étalé, au contraire, un effroyable pédantisme qui a provoqué et justifié, partout, le retour offensif des humanistes proprement dits. M. Virchow avait coutume de dire, avant 1892, que « l'abus de la grammaire dans les gymnases allemands faisait dévier l'enseignement gréco-latin de sa véritable fin ». Chez nous, la philologie, introduite en 1880, a été presque entièrement éliminée du plan d'études par les retouches de 1885 et de 1890. Cependant ceux des partisans de la tradition qui diraient volontiers de l'enseignement classique : *Sit ut fuit, aut non sit*, prétendent encore que « l'orientation scientifique donnée à l'enseignement de la grammaire et de la littérature » est la cause de la décadence des études. C'est faux;

mais, hélas ! il est très vrai qu'elle n'a pas été, comme on l'espérait, une cause de renaissance.

On meublerait une bibliothèque avec ce qui a été écrit pour et contre l'idée de sauver les études classiques en en jetant la moitié par-dessus bord. Beaucoup d'humanistes fervents estiment, en effet, qu'il est impossible d'enseigner convenablement le latin *et* le grec ; ils proposent de sacrifier, soit le grec, soit le latin. — « Nous ne pouvons considérer le grec comme un élément essentiel et perpétuel de tout enseignement libéral pour tous », dit M. Fouillée. Que reste-t-il « de l'immense et fastidieux effort des longues classes de grec » ? A peine la connaissance de l'alphabet, celle de quelques déclinaisons, de quelques conjugaisons simples et de quelques mots usuels dans les étymologies. Le bon sens conseille de réserver les heures si mal employées « à des études plus capables d'élever l'esprit[1] ». D'ailleurs, le grec a toujours été négligé dans l'enseignement secondaire et, s'il est rayé des programmes, la perte ne sera qu'apparente. Ainsi raisonnèrent, en 1886, les députés à la Chambre des Pays-Bas qui soulevèrent un débat sur « la question du grec au gymnase » ; en 1889, le ministre danois Scavenius, qui proposa spontanément l'abandon du grec ; en 1894, le Parlement de Portugal, qui vota cette mesure, précédemment adoptée en Espagne. — D'autres personnages ont déclaré, au contraire, que, s'il fallait choisir entre les deux tiges, grecque et latine, c'est la latine qu'ils couperaient, pour fortifier la grecque ; car « le grec est plus propre à susciter une vigoureuse vie de l'esprit ». Cette thèse originale a été soutenue en Angleterre, en Allemagne, et, naturellement, en Russie, où l'antiquité byzantine est en quelque sorte nationale. — Mais, partout, la mutilation du système des études classiques a été jugée dangereuse, en principe, par la grande majorité des humanistes. Ce serait, à leur sens, une concession très grave, surtout parce qu'elle annoncerait des capitulations ultérieures[2]. En Allemagne, la présence du grec est ce qui distingue le mieux les programmes des gymnases « classiques » de ceux des

1. A. Fouillée, *o. c.*, p. 88.

2. G. Uhlig, *o. c.*, p. 77.

Realgymnasien, où la durée des études est aussi de neuf années et où le latin est enseigné. En France, on fait valoir que si le grec était officiellement sacrifié, comme il l'est déjà dans la pratique, notre enseignement classique deviendrait l'égal de l'enseignement inférieur *(Real)* de l'Allemagne. On dit aussi : « Nous tomberions au niveau de l'Espagne, qui n'est pas un modèle à suivre. »

Sans réduire le programme des humanités, ne serait-il pas possible de réduire le nombre traditionnel des années que les enfants consacrent à le parcourir ? La réduction de la durée du cours d'études est le troisième procédé qui a été inventé pour procurer le salut de l'enseignement classique, ou pour faire de sa fin, suivant l'expression des derniers disciples d'Érasme, une « euthanasie ».

Ce troisième procédé est théoriquement, très séduisant. — Quantité de parents font entrer leurs enfants dans l'Enseignement classique sans savoir si c'est celui qui leur conviendrait le mieux. Et comment le sauraient-ils ? Il faut choisir entre l'enseignement classique et les autres types d'enseignement secondaire lorsque l'enfant a neuf ou dix ans, c'est-à-dire lorsqu'il est encore impossible de reconnaître sa vocation. Si l'on commençait le latin à douze ans, au lieu de neuf, ou plus tard encore, un précieux délai serait accordé aux familles pour réfléchir, et, pendant les premières années de l'enseignement secondaire, tous les enfants pourraient recevoir la même instruction préparatoire. En même temps que la bifurcation prématurée entre le Gymnase classique, le Réalgymnase et l'*Oberrealschule*, disparaîtraient divers inconvénients sociaux et économiques : encombrement des gymnases classiques, et, par conséquent, des carrières libérales ; hostilité initiale entre les clientèles des divers enseignements ; nécessité d'entretenir, dans chaque petite ville, plusieurs sortes de « progymnases ». — Frappé de ces avantages, M. le Dr. Reinhardt, de Francfort-sur-le-Mein, a entrepris, en 1892, de réformer les programmes de l'enseignement classique. Les élèves de l'École réformée *(Reformschule)* qu'il dirige à Francfort, le Gymnase Gœthe, n'étudient le latin que pendant six ans (au lieu de neuf), et le grec que pendant quatre ans (au lieu de six). Comme ils n'abordent qu'en

Untertertia les éléments du latin, ils ont reçu jusque-là, c'est-à-dire pendant le premier tiers de leurs études secondaires, jusqu'à douze ans, la même instruction, — à base d'allemand, de français et de sciences, — que les futurs clients du Realgymnase et de l'*Oberrealschule*. Ce système — le « système de Francfort » — est encore, pour ainsi dire, en expérience, puisque c'est en 1901 seulement que la première génération, élevée par le Dr. Reinhardt d'après le plan réformé, aura terminé ses études. Néanmoins, le succès en est déjà considérable en Prusse, et même dans le reste de l'Allemagne : plus de trente établissements municipaux (à Hanovre, à Magdebourg, à Dantzig, à Breslau, etc.) se sont réorganisés d'après les principes de Francfort; le Gouvernement prussien observe à l'égard du mouvement réformiste une neutralité bienveillante, s'il ne l'encourage pas; l'attention des familles est éveillée ; partout où l'expérience se poursuit, les maîtres, les élèves et les parents des élèves se déclarent enchantés. — Hors d'Allemagne, on a eu, d'ailleurs, la même idée que M. le Dr. Reinhardt, avant et après lui. M. Jules Ferry s'était pris d'enthousiasme, vers 1880, pour un système « cyclique » (trois années d'enseignement moderne à la base, servant de soubassement à six années d'études classiques, modernes ou scientifiques, au choix) qui a des traits de ressemblance avec celui des *Reformschulen*[1]. En Hollande, l'enfant entre au gymnase à douze ans pour y commencer le latin (le grec un an plus tard). Dans plusieurs petits pays on distingue deux sections dans les établissements secondaires : la section inférieure, sans latin ni grec, et la section supérieure, où les études classiques commencent ; en Roumanie, c'est vers la quinzième année que les élèves sont admis dans la section supérieure. En Suède, il est question de rétablir une distinction semblable ; le 19 avril 1899, M. Säve a dit, dans un discours à la Première Chambre de Stockholm : « Il faut en revenir à l'ancienne division de l'école secondaire en *section préparatoire* et *gymnase*, et, dans la section préparatoire, unifier les programmes en généralisant ceux de l'enseignement réel (moderne) ». — M. Säve a

1. *Enquête*, II, 351. Cf. I, 509.

ajouté : « J'avoue que j'ai longtemps hésité ; mais, après avoir consulté les experts, je crois que le nouveau système (qui recule le commencement des études classiques jusqu'à la plus basse classe du « gymnase » proprement dit) vaut mieux dans l'intérêt même de ces études : l'enseignement gréco-latin perdra, sans doute, des élèves ; mais ceux qu'il gardera seront meilleurs et plus sérieusement entraînés... » — C'est, en effet, la prétention de M. Reinhardt, de ses disciples et de ses émules que les mérites pédagogiques de la méthode de Francfort sont encore supérieurs à ses autres avantages. Un jeune homme, préalablement exercé par l'étude de sa langue maternelle et d'une langue étrangère (le français, dans les *Reformschulen*), qui est capable de concevoir le but que l'enseignement gréco-latin propose à son activité, et qui est soumis enfin à une culture intensive, méthodiquement graduée, doit apprendre, non seulement plus vite, mais plus aisément et mieux, ce que les élèves des gymnases ordinaires apprennent avec peine en neuf ans[1]. — Et pourquoi n'en serait-il pas ainsi ? En France, comme en Allemagne, en Suède et en Roumanie, d'excellents esprits sont persuadés que l'on pourrait obtenir, en peu de temps et à peu de frais, les fruits (médiocrement savoureux) qui, par la routine du collège, mettent tant d'années à mûrir. Une expérience cent fois faite établit qu'un bachelier présentable se fabrique, au besoin, en quelques mois[2]. « J'estime, dit M. Ernest Dupuy, inspecteur général de l'Instruction publique, que si l'on commence l'étude des langues mortes assez tard, à quinze ans par exemple, après avoir reçu une instruction primaire (ou moderne) très solide, on fera très rapidement et très bien. *Plus tard on commence, mieux cela vaut*[3]. » D'après M. le doyen Sabatier, l'opinion contraire est un « préjugé[4] ». — Cependant, les humanistes de la vieille école

1. Dr K. Reinhardt, *Die Frankfurter Lehrpläne*, Francfort, 1892, in-8° ; *Vortrag über die Bedeutung des gemeinsamen Unterbaues für die höheren Schulen*, dans les *Mitteilungen des Vereins für Schulreform in Bayern*, avril 1897 ; *Festschrift zur Einweihung des Gœthe Gymnasiums*, Francfort, 1897.

2. Voir les dépositions de MM. J. Lemaître, Buisson, etc., devant la Commission française de 1899.

3. *Enquête*, I, 246.

4. Ib., I. 205, Cf., I, 188 (J. Lemaître).

opposent à toutes ces considérations une fin de non-recevoir absolue. En Allemagne, ils ont engagé contre M. Reinhardt une guerre au couteau[1]. Toutes les fois que l'on a ôté quelque chose à l'enseignement classique, disent-ils assez drôlement, on a prétendu qu'il s'en trouverait à merveille. Ce nouveau bienfait, qui consiste à lui rogner trois années d'études, est une ironie de plus. Comme le bon sens l'indique : *Plus tôt on commence, mieux cela vaut.* Faut-il répéter qu'il s'agit pour nous, partisans des vieilles institutions scolaires, non de connaissances matérielles, mais d'une éducation à donner? Ne parlez donc pas, grossièrement, de « mettre les bouchées doubles ». Le temps est, de toutes les aisances, celle dont les vraies humanités peuvent le moins se passer. Bref, le système de Francfort est, pour la cause qui nous est chère, la mort sans phrases, ou plutôt avec phrases : le commencement de la fin.

Sans réduire la durée des études classiques, ni les programmes des humanités, ne serait-il pas possible de les réserver « pour une élite »? — Enlever une grande partie de sa clientèle à l'enseignement classique, sous couleur de le débarrasser d'un « poids mort », est le dernier (et le principal) des moyens de sauvetage imaginés par d'ingénieux pédagogues. Il a été mis en pratique; et les conséquences s'en sont déjà assez amplement déroulées.

En effet, l'enseignement classique a cessé d'être ce qu'il avait été si longtemps : la forme unique de l'enseignement secondaire. Cela s'est produit de deux manières : 1° des formes nouvelles d'enseignement secondaire, parallèles à l'enseignement classique, ont été créées; 2° des bifurcations ont été établies, à diverses hauteurs, sur le tronc de l'enseignement principal.

Voici comment des formes nouvelles d'enseignement secondaire, parallèles à l'enseignement classique, ont été créées. — Il y a un grand nombre de familles qui n'ont pas le moyen de faire faire à leurs enfants des études « désintéressées » pen-

1. M. le Dr Uhlig a essayé de démontrer que toutes les thèses, sans exception, de M. Reinhardt sont erronées et que le système de Francfort aboutit à des résultats exactement contraires aux visées de ses inventeurs. Voir G. Uhlig, *Die Einheitsschule mit lateinlosem Unterbau* (Heidelberg, 1892).

dant neuf ou dix ans, mais qui les entretiendraient volontiers au collège, après l'école primaire, pendant quatre, cinq ou six ans. Chez nous, M. le ministre Duruy résolut, en 1865, d'organiser à leur usage un enseignement secondaire, plus court de quelques années que l'enseignement classique. Mais il s'inspira, en l'organisant, de deux idées générales qu'il importe de distinguer : d'abord « il lui parut qu'il n'était pas impossible de fournir un enseignement moyen de culture générale, en quatre, cinq ou six ans, sans l'assistance du grec et du latin »; en second lieu, « que cet enseignement moyen de culture générale pouvait se concilier avec un enseignement préparant aux professions industrielles, agricoles et commerciales[1] ». La première idée était juste; la seconde, qui n'est pas très claire, provient de la confusion entre l'école secondaire et l'école professionnelle où s'obstinent encore, nous l'avons vu, les apologistes de l'enseignement « utilitaire ». Mais quel nom donner à l'enseignement nouveau, bâtard, à demi « désintéressé » et soi-disant à demi « pratique », de 1865? Sous le règne de Louis-Philippe, des précurseurs de M. Duruy avaient proposé l'épithète de « commercial ». M. Duruy se décida pour l'épithète de « spécial », qui ne signifie rien du tout. En Allemagne, où les mêmes mesures avaient été prises, pour les mêmes raisons, et dans le même esprit, l'enseignement nouveau était qualifié de « réel ». — En France comme en Allemagne, les « classiques » ne virent pas sans déplaisir cette première atteinte à leur monopole historique. Ils protestèrent. Toutefois, l'Enseignement spécial et la *Realschule* (à six classes) étaient des rivaux peu dangereux. On finit par leur accorder une tolérance dédaigneuse. Les élèves de l'Enseignement classique traitaient couramment leurs condisciples « spéciaux » ou « réels » d'« épiciers » et de « bestiaux ».

La bataille s'est engagée lorsque l'ambition vint à l'Enseignement secondaire abrégé, sans grec ni latin, de sortir d'une position subordonnée et humiliante pour s'élever jusqu'au niveau de l'Enseignement classique. Cette ambition, — si naturelle, — fut favorisée par toutes sortes de circonstances et

1. Cette excellente analyse est de M. Gréard (*Enquête*, I, 3).

de personnes. D'une part, l'Enseignement primaire supérieur ayant été créé, l'Enseignement spécial perdit sa raison d'être primitive; car, entre le « spécial » de 1865 et le « primaire supérieur » d'aujourd'hui, il n'est pas possible de marquer une différence essentielle [1]. D'autre part, beaucoup de gens désiraient, pour des motifs divers, qu'un enseignement secondaire nouveau se développât parallèlement à l'enseignement classique: ceux qui, pour des raisons puériles (des rancunes personnelles) ne voulaient plus entendre parler du latin ni du grec, les « utilitaires » entichés de connaissances positives et d'éducation pratique, les gens sensés qui, pour des raisons solides, doutaient de l'efficacité des études classiques, et enfin quelques humanistes qui, navrés de voir tant d'enfants, sans goût pour les lettres anciennes, les étudier malgré Minerve, et tant de disciplines accessoires étouffer peu à peu l'enseignement gréco-latin, espéraient que si la foule des profanes était déversée dans une autre direction, les humanités classiques pourraient être restaurées, pour un petit nombre de fidèles, dans toute leur liberté et leur dignité d'autrefois. Ces intérêts coalisés ont si bien fait qu'aujourd'hui le cours des études est de neuf ans dans les *Realgymnasien* et dans les *Oberrealschulen* comme dans les gymnases classiques; et que notre Enseignement spécial, transformé de 1881 à 1891 en « Enseignement moderne », ne dure plus qu'un an de moins que l'Enseignement classique: même, pour que la symétrie soit parfaite, on parle d'allonger d'un an la scolarité des « modernes ». Ainsi le « Moderne » fait désormais au « Classique » une concurrence directe. Et si l'équivalence des deux enseignements rivaux n'est pas encore officiellement reconnue, tout le monde prévoit, en Allemagne comme en France, qu'elle le sera demain, bon gré mal gré. C'est le régime de l'Utraquisme, substitué au régime du Monopole.

Dans les virulentes attaques que les classiques ont dirigées

1. L'Enseignement spécial était payant, l'Enseignement primaire supérieur est gratuit; c'est toute la différence. On essaie aujourd'hui, il est vrai, de constituer, dans les établissements secondaires, sous le nom d' « Enseignement moderne B », un cours d'études abrégé, fort analogue à l'ancien Enseignement spécial. Mais la seule raison d'être de cet « Enseignement moderne B » est la répugnance que le nom et la gratuité du « primaire supérieur » inspirent aux petits bourgeois. Cf. la *Revue* du 1er janvier, p. 147.

contre l'enseignement rival, depuis qu'il est devenu adulte, il y a du vrai et du faux. — Il y a du vrai, car les programmes du cours d'études modernes sont sortis d'un compromis entre des hommes qui n'étaient pas d'accord sur le but à atteindre, et dont la plupart n'avait pas d'idées nettes. Il y a du faux, car il arrive que les plus honnêtes gens, dans l'excitation de la polémique, ferment les yeux à l'évidence.

Il est faux, par exemple, de prétendre que toute culture secondaire dont la base n'est pas ce qui reste de l'ancien humanisme est nécessairement inférieure, et que l'expérience démontre, en fait, l'infériorité naturelle de la culture « moderne ». — « La supériorité de ceux qui ont passé par l'enseignement classique, dit M. Leroy-Beaulieu, m'a toujours semblé manifeste, dans tous les pays[1] ». Telle est l'impression de M. Leroy-Beaulieu. Tel n'était pas l'avis de Treitschke, qui mettait les humanistes au défi de distinguer, dans les carrières où les uns et les autres sont admis, les anciens « gymnasiastes » des anciens écoliers de l'*Oberrealschule :* un grand nombre d'officiers allemands n'ont qu'une culture « réelle » ; Moltke, Roon, Blumenthal n'avaient fait ni latin ni grec[2]. En France, il y a le cas de l'École polytechnique, où les « modernes » sont autorisés à se présenter, aussi bien que les « classiques ». On l'a souvent invoqué, au préjudice des « modernes » : « Si l'on en croit les professeurs de l'École, écrit M. Fouillée, les candidats « modernes » à l'École polytechnique ne se font remarquer ni par la méthode, ni par la clarté de l'exposition, ni par la finesse de l'esprit ; une fois à l'École, ils perdent généralement des rangs, déclinent au lieu de monter[3] ». Mais quoi? M. Mercadier, directeur des études à l'École polytechnique a été interrogé par la Commission de 1899 : « 25 p. 100 de nos élèves, a-t-il dit, proviennent de l'Enseignement moderne. Ils gagnent des rangs... » Et comme le président de la commission interrompait, remarquant que, d'après d'autres témoins, les « modernes », bien placés au début, baissaient ensuite, faute de savoir travail-

1. *Enquête*, I, 151.

2. M. Uhlig est d'accord avec M. Reinhardt pour reconnaître que « *Die Kluft zwischen realistisch und humanistisch Gebildeten ist ein Phantom* ».

3. A. Fouillée, *o. c.*, p. 48.

ler, M. Mercadier a répondu : « Le fait est brutal : ils gagnent des rangs »[1]. Les diverses statistiques qui alimentent, dans tous les pays, les diatribes contre l'enseignement moderne et l'enseignement réel ne résistent guère mieux à la vérification[2]. On sourit un peu, après cela, de l'excès de délicatesse qui, chez nous, a fait concevoir des craintes pour l'avenir, l'honneur et le bon renom de l'École polytechnique, de l'École de Saint-Cyr, de l'École forestière, des administrations des Contributions directes et indirectes et de l'Enregistrement, parce que l'accès de ces écoles et de ces administrations est ouvert, par la voie du concours, aux jeunes gens qui, au lieu d'études « classiques », ont fait des études « modernes ». D'après les personnes qui expriment ces craintes exagérées, le seul moyen de défendre les carrières libérales « contre l'invasion des médiocrités, des esprits étroits, des consciences utilitaires » serait de les interdire aux « modernes ». Heureusement, disent-elles, les portes de la Médecine et du Droit ne sont encore ouvertes qu'aux « classiques » : c'est pour cela, sans nul doute, que les médiocrités, les esprits étroits et les consciences utilitaires sont si rares dans la profession médicale et parmi les gens de loi. Mais il importe, d'autant plus, de protéger, à tout prix, cette position dernière contre l'envahissement de la barbarie et de la vulgarité. — Voilà jusqu'à quel degré de passion et d'injustice la controverse est montée.

Sur cette question de la supériorité naturelle des « classiques » sur les « modernes », beaucoup d'encre a coulé en vain ; car on pense bien que les amis de l'Enseignement moderne ne sont pas, eux non plus, à court d'attestations et de statistiques encourageantes. — La vérité est que les élèves de l'Enseignement moderne, autant que j'en puis juger pour les avoir observés avec attention aux examens du baccalauréat, ressemblent beaucoup aux élèves de l'Enseignement classique. Peut-être les jeunes gens un peu lourdauds, mal dégrossis et

1. *Enquête*, II, 500.

2. *Enquête*, I, 199 : « Il y a sept ou huit ans, dit un témoin, on a essayé de faire en Allemagne des médecins sans grec ni latin, ou avec un peu de latin... On en revient aujourd'hui... » Après vérification, le témoin a reconnu que cette expérience, dont il se prévalait, n'avait jamais été faite.

mal embouchés sont-ils plus nombreux parmi les candidats au baccalauréat moderne que parmi les candidats au baccalauréat classique. Je le crois. Mais je ne crois pas que le fait soit imputable à la culture « moderne ». Il tient à ce que les élèves du « moderne » se recrutent, en général, dans une couche de la société qui n'est pas le monde relativement aristocratique et raffiné auquel appartiennent presque tous les élèves du « classique ». Une bonne éducation domestique a manqué à la plupart des « modernes » ; à leur âge, les efforts les plus méritoires ne rachètent pas cela. En revanche, ils ont souvent les qualités de fraîcheur et de spontanéité, de sincérité et de cœur à l'ouvrage qui plaisent chez les gens simples. La plupart des classiques ont, de leur côté, plus de désinvolture ; mais ils sont souvent légers, superficiels : ils ont les défauts de leur milieu. Les humanités n'y sont pour rien. La preuve, c'est que les petits paysans qui ont fait des études classiques dans les collèges communaux ou dans les séminaires de province, ont l'air, au baccalauréat, de « modernes », tandis que les fils de famille égarés dans l'Enseignement moderne, ont, le jour de l'examen, toute l'apparence de candidats au baccalauréat classique. J'ajoute que les deux baccalauréats (classique, moderne) sont d'égale difficulté, et que les meilleurs candidats des deux côtés se valent absolument. C'est se moquer que d'arguer d'une différence à cet égard pour conférer au baccalauréat classique des privilèges spéciaux. Les privilèges qui sont encore attachés au certificat d'études classiques, en Allemagne et en France, ne sont plus, dans ces deux pays, que des moyens artificiels de « protéger » l'enseignement gréco-latin. On a été jusqu'à dire que ces faveurs de l'État « servent à assurer l'existence des études classiques » en France[1]. C'est aller trop loin, certainement. Lorsque l'égalité des sanctions de tous les enseignements secondaires, — réclamée dans tous les pays avec tant d'énergie, — aura été obtenue, l'enseignement gréco-latin ne sera pas délaissé du jour au lendemain, ni en France ni ailleurs. Les forces incalculables de la tradition et du snobisme le feront vivre longtemps encore. Mais un jour viendra pourtant où il sera mis en demeure

1. A. Fouillée, *o. c.*, p. 34.

d'établir expérimentalement sa supériorité intrinsèque sur ses rivaux, qui, désormais, seront ses égaux. — Cette perspective ne saurait effrayer, du reste, que les « classiques » de peu de foi. Les vrais croyants ont confiance. Ils sont les premiers à demander, avec MM. Reinhardt et Ziegler, que le Gymnase classique, le *Realgymnase* et l'*Oberrealschule* soient mis, par la loi, de plain-pied ; ils entrevoient une émulation féconde, et la démonstration triomphante des vertus dont ils persistent à faire honneur aux vieilles humanités[1].

Il y a du vrai, cependant, dans le mal qu'on dit de l'Enseignement moderne. Il porte la marque de ses origines incohérentes. — Est-ce un enseignement « pratique »? Les « utilitaires » prétendent qu'il l'est davantage que l'Enseignement classique, parce que l'on y enseigne plusieurs langues vivantes et un peu plus de sciences ; et ils affirment que l'enseignement moderne, donné dans les *Realschulen*, a été pour beaucoup dans le développement surprenant de l'industrie allemande. Mais c'est une illusion ; on a beau jeu pour répondre : « En quoi l'Enseignement moderne satisfait-il mieux que l'autre aux besoins de l'industrie, de l'agriculture et du commerce? Comme l'autre, il étudie littérairement les langues. S'il fait une part assez large aux sciences, c'est aux sciences théoriques, étudiées par les mêmes méthodes et avec le même esprit que dans l'Enseignement classique . » — L'Enseignement moderne est-il « un nouveau système de formation des esprits »? Quelques-uns de ses fondateurs l'ont voulu. Mais comment justifie-t-il cette haute prétention? Est-il « plus largement ouvert sur l'humanité contemporaine, plus fortement établi sur la base des vérités dues aux découvertes modernes que l'enseignement classique »? Les connaissances scientifiques, sans l'esprit scientifique, sont peu de chose ; éveille-t-il mieux l'esprit scientifique? Non. Comparez les programmes. Les éléments de deux langues mortes sont remplacés par les éléments de deux langues vivantes, voilà tout.

1. V. Th. Ziegler, dans la *Classical review*, II, 185 : « *The rivalry would be good, and especially spur on the humanistic gymnasia to be always proving triumphantly their right to exist in spite of all rivals* ». Cf. A. Wenzel, *Der Todeskampf des altsprachlichen Gymnasial-Unterrichts*, Berlin, 1899, in-8°, p. 43.

2. A. Fouillée, *o. c.*, p. 31.

L'histoire, l'histoire littéraire, la géographie, les sciences, etc., sont enseignées dans les classes modernes exactement comme en face. En réalité, le but suprême des « humanités modernes » n'est autre que celui des anciennes : la culture du sens littéraire. Les bacheliers « modernes » ne sont ni supérieurs, ni inférieurs aux bacheliers « classiques » ; ils ne sont pas *différents*[1]. En tant que « système nouveau », l'Enseignement moderne a été un échec complet, car c'est une contrefaçon de l'Enseignement classique. A ce titre il est dangereux, puisque, en attirant, par une étiquette équivoque des jeunes gens qui auraient sans doute échappé à l'éducation gréco-latine, il augmente le nombre des lettrés ou des pseudo-lettrés, sans augmenter celui des hommes véritablement cultivés. — Il n'y a, dans le lycée français, qu'une seule classe où l'on fasse, quelquefois, de vraies « humanités modernes », c'est-à-dire où l'on essaie d'apprendre aux jeunes gens à penser : la classe de Philosophie ; elle fait, d'ailleurs, partie du cadre de l'Enseignement classique. Or l'enseignement philosophique, type de ce que pourrait être un enseignement « moderne » dans la plus haute acception du mot, produit chez les jeunes gens, lorsqu'il est donné avec élévation, des émotions intellectuelles très intenses, un enthousiasme sincère ; est-ce que l'on voit dans les classes « modernes » ce qui s'observe dans les classes de Philosophie ? est-ce que l'Enseignement moderne, tel qu'il est, ne laisse pas les élèves aussi froids, aussi passifs, aussi ennuyés, aussi désireux d'en finir que l'Enseignement gréco-latin ?

Mais ce n'est pas seulement parce que l'Enseignement moderne ou réel ressemble trop à l'Enseignement classique que l'utraquisme paraît être une solution provisoire, insuffisante, du problème de l'Enseignement secondaire. C'est surtout parce que deux monopoles ne valent pas beaucoup mieux qu'un. L'idée catholique, jacobine et napoléonienne de l'éducation

1. Les modernes étudient même l'Antiquité classique ; il y en a qui, ayant lu (dans des traductions) l'*Iliade* et l'*Odyssée*, connaissent Homère beaucoup mieux que les bacheliers classiques dont la plupart n'ont lu ni l'*Iliade*, ni l'*Odyssée*, ni en français, ni en grec. A la session de juillet 1899, les candidats au baccalauréat moderne ont été invités à traiter cette question : « Comparez la littérature étrangère que vous connaissez le mieux avec la littérature française ». Plusieurs ont choisi, comme terme de comparaison, l'une ou l'autre des littératures classiques.

unitaire, exactement identique pour tous, — espèce d'uniforme qui garantit la discipline et l'harmonie sociales, — a été ruinée par la psychologie contemporaine. Fût-il excellent en soi, n'importe quel type d'enseignement secondaire est mauvais, s'il est unique ; car tous les enfants d'une génération n'ont pas la même espèce d'intelligence. Fussent-ils très différents, c'est encore trop peu que deux types d'enseignement, car il y a plus de deux grandes formes typiques d'aptitudes et de besoins. Pour tenir compte, dans la mesure où c'est possible, de la diversité infinie qui existe entre les enfants, une diversification hardie des cadres de l'enseignement, jusqu'à présent trop rigides, s'impose. — La méthode des bifurcations successives, en éventail, sur un tronc commun, permet de réaliser très simplement cette réforme qui paraît, au premier abord, si difficile.

La bifurcation a été déconsidérée, en France, par l'expérience manquée qu'en fit le ministre Fortoul au commencement du second Empire. Mais elle est pratiquée, avec succès, dans plusieurs pays. — A la base, une éducation commune, qui fournit les données fondamentales, utiles à tous : c'est l'enseignement primaire et l'enseignement intermédiaire entre le primaire et le secondaire proprement dit, jusqu'à douze ou même jusqu'à quinze ans. A partir de là rayonnent des embranchements dont les deux principaux sont, naturellement, celui des lettres *(Sprachlich-historische Linie)* et celui des sciences *(Reallinie)*. Ces embranchements se ramifient eux-mêmes : éducation littéraire avec ou sans latin, avec ou sans grec, avec une ou avec deux langues vivantes ; éducation scientifique avec ou sans prédominance de la partie mathématique, etc. Les autorités pédagogiques sont en mesure d'élaborer un certain nombre de combinaisons qui, toutes, sans exception, seront, à égale durée d'études, considérées comme équivalentes, étant toutes propres à produire une culture de l'ordre le plus relevé. L'écolier est invité à choisir, suivant ses dispositions, ses goûts, sa vocation probable. Il y a, du reste, des enseignements qui entrent dans toutes les combinaisons, parce qu'ils sont nécessaires à la formation de l'homme cultivé en général, quelles que soient la pente particulière de son esprit ou la nature de son bagage intellectuel. — Dira-t-on que ce

régime est impraticable, à cause des complications matérielles qu'il entraînerait dans l'administration des collèges? Il existe, plus ou moins épanoui, aux États-Unis, en Suède, dans les Pays-Bas, en Roumanie. — On voit que, dans ce système, l'enseignement du grec et du latin ne disparaît pas : il subsiste à l'état d'embranchement latéral. Non pas, comme on le dit souvent, « à l'usage d'une élite », car il n'y a pas de raisons pour que toute l'élite de la jeunesse le préfère *a priori*; mais à l'usage de ceux qui en veulent, soit qu'ils aient un préjugé irraisonné en sa faveur, soit que leur intention soit de vivre plus tard, comme prêtres ou comme érudits, dans le passé, soit enfin que, futurs hommes de lettres, ils le croient réellement le meilleur apprentissage de l'écrivain.

V

LA QUESTION DU BACCALAURÉAT. ÉDUCATION ET INSTRUCTION. — L'ÉDUCATION DES MAITRES. CONCLUSION.

Le problème de l'Enseignement secondaire est si vaste qu'il faut renoncer à l'envisager ici sous toutes les faces. Mais, même en s'en tenant de propos délibéré aux points de vue les plus généraux, il est impossible de passer complètement sous silence deux ou trois questions accessoires qui donnent lieu dans tous les pays à des controverses sans fin.

La question des sanctions de l'Enseignement secondaire (connue en France sous le nom de « question du baccalauréat ») a le privilège d'intéresser tout le monde, tous ceux qui ont fait, font ou font faire des études secondaires. Qui en parle est sûr d'être lu, au moins par les candidats; qui médit du régime en vigueur, quel qu'il soit, est sûr d'être populaire parmi ceux qui en ont souffert ou qui craignent d'en souffrir. C'est pourquoi les livres et les propositions de loi pour la réforme du baccalauréat ou ce qui, hors de France, correspond au baccalauréat, sont innombrables. Il est, du reste, plaisant (mais rien n'est plus naturel, au fond) que,

toutes les solutions possibles étant expérimentées, aucune n'ait la bonne fortune d'être approuvée sans réserves : chacun envie le système qui fonctionne chez ses voisins.

Appartient-il à l'État de faire passer aux jeunes gens qui terminent leurs études secondaires une sorte de conseil de revision, afin d'estampiller ceux qui sont aptes? — Ce n'est pas l'usage en Angleterre ni aux États-Unis. Mais, dans ces deux pays, le défaut de toute sanction régulière des études a des inconvénients qui paraissent graves aux indigènes : Mathew Arnold, le célèbre pédagogue, poussait la haine de l' « anarchie » qui en résulte jusqu'à l'admiration de notre baccalauréat français. En effet, s'il n'existe point de barrière à la sortie de l'école secondaire, force est d'en établir à l'entrée des Universités, des Écoles supérieures et des carrières. Or, de deux choses l'une. Ou bien, dans les examens institués pour défendre l'entrée des carrières, il n'est pas tenu compte de la culture générale; en ce cas, la culture générale est sacrifiée. Ou bien on essaie d'en tenir compte; en ce cas, les examinateurs sont souvent peu qualifiés pour en juger; ils en jugent mal; ils élaborent des programmes qui ne sont pas toujours raisonnables ; les programmes des examens d'admission aux diverses carrières, qui sont indépendants, ne sont pas uniformes ; enfin les élèves de l'école secondaire négligent les études « désintéressées » pour *se préparer*, de longue main, par des moyens artificiels, le plus platement du monde, à ces examens spéciaux. En outre, le régime anglo-américain suppose ou entraîne la liberté illimitée de l'Enseignement secondaire. En s'abstenant de déterminer les programmes, de présider aux examens et de conférer des diplômes, l'État se prive des moyens les plus efficaces d'exercer une action indirecte sur les écoles qui ne sont pas siennes. — Pour ces motifs, tous les États européens, à l'exception de l'Angleterre qui est à la veille de répudier, sur ce point, sa tradition, sanctionnent officiellement les études. — Dans les pays où l'ancienne souveraineté du Prince, en matière scolaire, est encore à peu près incontestée, comme en Prusse et en Russie, les choses se passent très simplement : tous les établissements secondaires sont placés sous le contrôle direct de l'État; le corps des professeurs de chaque établissement

confère le « certificat de maturité » aux élèves qui en sont dignes ; puisqu'ils les ont vus travailler pendant plusieurs années, les juges connaissent les justiciables : ils leur font subir, néanmoins, un examen récapitulatif. Pour affirmer les droits supérieurs de l'État, un représentant du Ministère de l'Instruction publique vient, parfois, diriger cette opération finale. On désire sa venue, parce que c'est un honneur, et parce que, s'il n'est pas là, le jury, pour écarter tout soupçon de partialité ou de faiblesse, se montre instinctivement plus sévère. — Mais comment faire dans les pays où des partis puissants se sont enhardis au point de disputer à l'État la maîtrise traditionnelle sur l'école et l'éducation de la jeunesse ? Là, le régime prussien ne convient qu'aux établissements « publics » ; car l'État ne connaît pas le personnel des collèges « libres » : il n'a aucune raison de lui accorder, il a quelquefois des raisons de lui refuser sa confiance. Trois procédés différents sont adoptés, pour résoudre cette difficulté considérable, en Hollande, en Italie et en France. En Hollande, la loi permet aux particuliers et aux sociétés d'établir des écoles d'enseignement secondaire, à condition d'en communiquer les statuts et les règlements ; mais les écoles libres n'ont pas le droit de délivrer le certificat de maturité, même en présence d'un commissaire royal ; leurs élèves doivent subir l'examen final, soit au gymnase public, comme *extranei,* soit devant une commission spéciale désignée par le gouvernement. En Italie, les établissements libres sont divisés en deux catégories ; les uns *(Istituti pareggiati)* sont assimilés aux écoles de l'État : un représentant de l'État s'y transporte chaque année pour présider les examens ; les autres sont obligés, en principe, d'envoyer leurs élèves au lycée public pour y subir la *licenza liceale* (le baccalauréat) : toutefois, le gouvernement se réserve de nommer des Commissions spéciales qui, à la requête et aux frais des intéressés, vont tenir session dans les maisons situées à la campagne (comme celle des Barnabites de la Querce, près de Florence, par exemple). En France, l'État, plus affaibli que partout ailleurs, ne fait aucune différence entre les élèves de ses propres établissements et ceux de l'Enseignement libre. Tous sont tenus de se présenter pour « passer le baccalauréat » devant des professeurs de

l'Enseignement supérieur, qui n'en connaissent aucun. On prétend que ce qui est pratiqué en Hollande et en Italie serait impraticable chez nous : « Comment faire passer des examens dans nos lycées à des élèves de l'Enseignement libre? Les esprits sont trop animés les uns contre les autres. Il y aurait des réclamations sans nombre. Nos professeurs de l'Enseignement secondaire ne se sentent pas de force à résister aux dénonciations qui se produiraient[1]... »

La procédure française du baccalauréat a de grands défauts, qui ont été souvent indiqués : le principal est que les professeurs de l'Enseignement supérieur ne sont pas les juges naturels des aspirants au certificat d'études secondaires. A cet égard leur compétence est médiocre ; et la besogne matérielle des examens, que le nombre des candidats rend accablante, les excède. L'examen est, en conséquence, peu sérieux, et, relativement à l'*Abiturienten-examen* des gymnases prussiens, très aléatoire. — Il ne faudrait pas, cependant, que ces imperfections empêchassent de reconnaître que notre *modus vivendi* est, en somme, assez acceptable. Nous ne connaissons pas, grâce à lui, les intrigues extraordinaires qui se nouent en Italie pour arracher à la faiblesse des ministres la faveur du *pareggiamento*, ni les polémiques furieuses que déchaînent parfois les décisions des « commissions spéciales », ni les tracasseries des commissaires anticléricaux, ni les complaisances des commissaires qui se laissent empaumer. Il n'est pas sûr, d'autre part, que le régime prussien, s'il était possible (et il ne l'est point) dans un pays où existe la liberté de l'enseignement, y fonctionnerait, du premier coup, comme en Prusse ; là-bas, il est entré dans les mœurs ; en tant que juges, les professeurs de gymnase n'ont à craindre ni sollicitations ni rancunes. — Il ne faudrait pas surtout que les ridicules du baccalauréat fissent dire, comme on l'a dit récemment, qu'il y a lieu de le « supprimer », que tout examen récapitulatif, imposé au terme de la scolarité secondaire, est un fléau pour les études, et que l'État n'a pas à se préoccuper des programmes d'un examen de ce genre, comme s'il n'y avait rien de plus beau que la liberté à l'anglaise. D'abord, si la

1. *Enquête*. I, 77 (M. Bréal).

perspective de l'examen final développe, en effet, chez les écoliers — aussi bien chez les écoliers allemands que chez les autres — une petite fièvre maligne, la « fièvre de l'examen », dont les symptômes sont connus (anxiété, surmenage, etc.), cet inconvénient est compensé par d'immenses avantages : l'examen n'est pas un fléau, c'est un stimulant. Quant à la liberté à l'anglaise (dont on veut faire cadeau aux amis de l'enseignement « libre », quoiqu'ils n'aient pas songé, jusqu'ici, à la réclamer eux-mêmes), si elle existait en France, la moitié des jeunes bourgeois français, élevés hors des lycées et des collèges de l'État, n'auraient jamais lu *Tartufe*; tous, ou presque tous, l'ont lu depuis que *Tartufe* est inscrit au programme du « bachot ». — En résumé, la question du baccalauréat n'est pas seulement une question pédagogique; elle est aussi politique. La solution française en vaut une autre, dans l'état des mœurs locales. De légères retouches suffiraient, d'ailleurs, pour effacer tout ce qu'il y a de choquant dans les détails de l'organisation actuelle[1].

Comme la question du baccalauréat, celle de l'éducation à l'École secondaire est un inépuisable sujet de conversations. On dit communément que, si l'instruction est bonne dans les établissements de l'État, l'éducation y laisse à désirer. Le bruit court, en même temps, que l'éducation est excellente chez les Pères. Sous ce prétexte, un grand nombre de sénateurs, de députés et de hauts fonctionnaires de l'État, connus pour leurs opinions avancées (*liberalissimi*), envoient, en Italie, leurs enfants aux collèges ecclésiastiques plutôt qu'aux lycées nationaux. La même chose se voit, à ce qu'il paraît, en France : un ancien ministre de l'Instruction publique a déclaré devant la Commission parlementaire de 1899 que, dans certaines administrations, les fonctionnaires, « tournant le

1. Le remède est « une lente infusion, savamment dosée », de professeurs de l'Enseignement secondaire dans les jurys de baccalauréat, la présidence demeurant à un professeur de l'Enseignement supérieur, c'est-à-dire le régime adopté, dès à présent, pour la première partie du baccalauréat moderne. Cette petite réforme est considérée avec raison comme nécessaire et suffisante par la plupart des témoins de l'Enquête de 1899, depuis M. Bréal jusqu'à M. Jaurès. — L'étude la plus solide qui ait été publiée sur la question du Baccalauréat est sans doute celle que M. H. Bernès a présentée, au nom de la *Société pour l'étude des questions d'enseignement secondaire*, à la Commission parlementaire (*Enquête*, III, p. 383 et suiv.). Les conclusions en sont très sages.

dos à l'enseignement public », donnent en masse leur clientèle aux écoles congréganistes[1]. Le dépérissement de l'enseignement public et la prospérité croissante des écoles congréganistes sont considérés, en Italie et en France, comme les symptômes les plus notables de la « crise » de l'Enseignement secondaire ; or, les préjugés relatifs à l'éducation sont une des causes principales de ces phénomènes corrélatifs.

Que l'éducation au lycée soit réellement bonne ou mauvaise, la plupart des familles qui patronnent les établissements rivaux ne s'en mettent guère en peine. L'école libre est mieux fréquentée, plus « distinguée », plus recherchée par la haute société que l'école de l'État. C'est assez. Le même sentiment de vanité aristocratique qui établit une distance entre l'enseignement primaire et l'enseignement secondaire, entre l'enseignement classique et l'enseignement moderne, agit, dans un certain monde, pour placer l'enseignement des Pères fort au-dessus de l'enseignement public. Le snobisme le plus raffiné va jusqu'à créer des distinctions, à cet égard, entre les maisons tenues par les divers Ordres religieux. Tous les Ordres enseignants n'ont pas une égale réputation de bon ton et d'élégance ; par exemple, le niveau social des élèves des Scolopi de Florence n'est pas le même que celui des élèves de Mondragone ou de l'Istituto Massimo.

Ceux qui, abstraction faite des considérations religieuses et de la préoccupation du milieu social, sont persuadés que l'éducation du lycée ne vaut rien par elle-même, motivent ainsi leur avis. — Le lycée, disent les uns, ressemble trop à l'école d'autrefois, où le régime était dur et les mœurs brutales, qui formait des pédants et non des hommes du monde. Dès le XVIe siècle, les Jésuites ont eu l'art de « dorer la cage » ; ils ont substitué la méthode de « captation » aux vieilles méthodes d'indifférence et de coercition, et cultivé cette fleur exquise : la politesse. Ils sont encore incomparables pour l'éducation mondaine. — D'autres, ayant fait la connaissance de l'idéal « anglo-saxon » du *gentleman* aux yeux clairs, athlétique et correct, n'ont jamais pu s'en déprendre. Les grands internats urbains du continent, —

1. *Enquête*, I, 132 (M. Combes).

prisons, couvents et casernes, — avec leurs populations d'enfermés et de surveillés, d'anémiques et de vicieux, leur inspirent de l'horreur. Ce sont des terrains trop propices pour les contagions morales. Est-ce qu'il n'y a pas la pourriture de collège, comme la pourriture d'hôpital? Ils rêvent, pour leurs enfants, la vie de famille au grand air que mènent dans de beaux domaines ruraux, en compagnie de leurs « tutors », les écoliers de quelques *public schools* privilégiées d'Angleterre. Ils disent : « On contracte, dans nos écoles, l'habitude de l'obéissance et l'arrière-pensée de la révolte; arrangeons-nous, comme les Anglais, pour qu'on y fasse l'apprentissage de la liberté. »

Des voix éloquentes se sont élevées pour soutenir ces idées et d'autres du même genre; si bien que de toutes les institutions « universitaires », c'est l'internat, après le baccalauréat, qui a été le plus malmené. Ces voix ont été écoutées. De là, les tentatives de réforme qui troublent, depuis dix ans, le repos de la vieille « Université » : les lycées pimpants, jolis à voir; les établissements à la campagne; l'adoucissement systématique de la discipline; la création de solennités scolaires, les encouragements prodigués aux exercices physiques et à tout ce que les pédagogues allemands du XVIIIe siècle appelaient dédaigneusement les *galante Wissenschaften*. Mais tous ces efforts — un peu incohérents, du reste — n'ont pas réussi à désarmer les préventions. L'éducation du lycée est l'objet, aujourd'hui, des mêmes critiques qu'autrefois, et on continue à conseiller au malade des remèdes contradictoires [1].

Il y a, d'ailleurs, une catégorie de mécontents à laquelle aucun commencement de satisfaction n'a encore été donné. — Ces mécontents-là ne condamnent pas l'internat en général : ils savent qu'en certains cas le milieu du collège, si mêlé qu'il soit, est plus sain que celui de la famille; ils croient que la vie de collège, telle qu'elle est pratiquée dans

1. M. Leroy-Beaulieu dit : « Il y a trop de petits collèges de toutes sortes; il y aurait profit à en diminuer le nombre, à concentrer l'enseignement dans les grands établissements. » (*Enquête*, I, 151.) M. Boutroux dit : « Il serait préférable de multiplier les lycées, en leur donnant des dimensions modestes. » (Ib., I, 330.) — Ainsi du reste.

les établissements de l'État, développe des qualités précieuses de justice et de solidarité[1] ; ils ne croient pas que la politesse d'un jésuite soit préférable à la sauvagerie d'un lycéen ; et, pour l'idéal « anglo-saxon », ils sont sensibles, comme il convient, à ce qu'il a d'élevé, mais, outre qu'ils le jugent exotique et d'acclimatation difficile, ils n'ignorent pas ce que les méthodes usitées à Eton et à Rugby ont d'imparfait, et même de ridicule. Enfin ils se gardent bien d'admettre, comme on le fait si souvent à la légère, qu'*éducation* et *instruction* sont des choses absolument distinctes. « L'instruction est une éducation, dit très bien M. Séailles[2] ; c'est si vrai qu'on peut se servir de l'instruction pour atrophier l'esprit, pour en faire une machine docile... » « Il y a, dit M. Lacombe, une manière d'instruire qui est fortement éducatrice[3]. » Ainsi, lorsque les mécontents dont il s'agit regrettent que l'éducation soit négligée dans l'« Université », ils entendent que l'instruction n'y est pas ce qu'elle devrait y être.

L'École n'a pas à s'occuper de l'éducation si, par ce mot, on entend l'éducation mondaine, quoique Érasme n'ait pas dédaigné d'écrire des manuels de civilité puérile et honnête : cette éducation-là s'acquiert à la maison, au contact de la famille et du monde. Mais il faut que tout l'enseignement de l'école soit donné de telle sorte qu'il inculque l'habitude de penser juste, avec décision, librement et hautement. Quelles que soient ses manières, l'homme qui pense ainsi dans toutes les occasions de la vie est un homme bien élevé, un gentilhomme; et il y a des chances pour que sa moralité soit supérieure, car beaucoup de fautes morales sont des erreurs de jugement. La vieille devise était sage : « former l'esprit et le cœur »; mais le seul moyen que l'école ait de former « le cœur », c'est-à-dire de moraliser l'enfant, c'est de former son esprit, c'est-à-dire de lui apprendre à penser. Il y a aussi le « corps », que l'on négligeait trop autrefois, et dont la santé est nécessaire à l'équilibre mental. Or, est-ce que l'Enseignement secondaire, public ou libre, est organisé, de nos jours,

1. M. Adrien Dupuy, dans son livre cité, a présenté en bons termes la défense de l'internat (p. 53 et suiv.).

2. *Enquête*, I, 267.

3. P. Lacombe, *o. c.*, p. 196.

en vue de développer le corps et d'anoblir la pensée? L'éducation du corps ne se fait guère, en Europe, qu'à la caserne, par la gymnastique militaire; chez les Anglais, et, par imitation, chez nous, le goût des sports dégénère souvent en manie; en Norvège seulement le travail manuel, cette forme supérieure de l'exercice physique, est devenu une des disciplines (facultatives) de l'École secondaire. Et l'éducation de l'esprit? « Le souci de l'Université de France, dit M. Séailles, est de faire des esprits réfléchis, qui aient le courage de juger. » Plaise à Dieu qu'il en soit ainsi! et que l'Université y réussisse! Mais, en attendant, n'est-ce pas M. Lacombe qui a raison lorsqu'il avance que les meilleurs écoliers de nos lycées, qui ont déjà quelque sensibilité artistique, sont, au point de vue de la judiciaire, aussi grossiers, « aussi absolument peuple, aussi sujets à la prévention, à la partialité, au fanatisme, que l'ouvrier maçon »? — Notons, en passant, que si l'on se décidait enfin, dans les maisons de l'État, à prendre l'enseignement par les grands côtés, en vue de l'éducation véritable, cette concurrence des établissements libres, qui paraît aujourd'hui si menaçante, serait aussitôt ruinée. M. Boutmy l'a très bien vu : « La vraie manière de décourager et de vaincre l'enseignement clérical, c'est de faire ce qu'il ne pourrait pas faire sans se métamorphoser[1]. »

Les enfants réellement « bien élevés » sont ceux qui ont bénéficié pendant longtemps d'une intimité intellectuelle et morale avec des maîtres habiles à faire tourner l'instruction en éducation et dignes d'être, pour eux, des exemples vivants. Chacun de nous sait ce qu'il doit aux bons maîtres qu'il a eus, et qu'il doit très peu aux autres. — En ce sens la plus grosse des questions qu'embrasse le problème général de l'Enseignement secondaire est celle du personnel enseignant.

Et d'abord, pas d'éducation sans intimité. Dans certains pays, le directeur du Collège, les professeurs, les surveillants sont, pour les élèves, des étrangers, et quelquefois des ennemis : des besognes administratives absorbent le directeur; les professeurs vont à leur classe comme des bureaucrates à leur bureau; les surveillants sont dans l'état d'esprit, désagréable

1. *Enquête*, I, 219.

pour eux et pour autrui, de gens qui se considèrent comme opprimés, déclassés et ratés. Il en est autrement en Allemagne. Là, le directeur tient à honneur d'être le collègue de ses professeurs : pour ne pas perdre le contact avec les enfants, il enseigne en même temps qu'il administre; les maîtres de classe se consacrent tout entiers à leurs fonctions : ils passent la plus grande partie de leur vie dans le collège, familiers (jusqu'au tutoiement) avec les enfants, dont ils suivent parfois les études durant plusieurs années ; ce sont eux qui, par surcroît, exercent sur les internes, peu nombreux, une surveillance paternelle. A ces traditions excellentes d'affectueuse bonhomie sont dus, beaucoup plus qu'aux matières enseignées (*Lehrstoff*), les résultats obtenus par l'école en Allemagne. Les relations des maîtres et des élèves sont aussi très cordiales en Angleterre, mais autrement : le « tuteur » reçoit les « pupilles » à sa table, et prend part à leurs jeux comme à leurs travaux.

En second lieu, pas d'éducation digne de ce nom si le maître n'est pas lui-même un homme averti des difficultés de son métier et parfaitement exemplaire. — Dans tous les pays, l'optimisme officiel a fait, fait et fera toujours affirmer « du haut de la tribune » et dans les écrits destinés au grand public, que les professeurs des établissements nationaux constituent un corps irréprochable, le mieux composé et le plus expert qui soit au monde[1]. Mais, *a priori*, il est malaisé de croire que cela soit vrai partout. Plus haut l'idéal du professeur de l'Enseignement secondaire est placé, plus il est probable que l'unanimité, ou même la majorité des professeurs allemands, anglais, italiens, etc., n'y atteint pas; or, d'après ce que nous avons dit, le professeur de l'Enseignement secondaire ne doit être rien moins que ce philosophe bienveillant et informé, clairvoyant, profond et patient, que, dans son for intérieur, chacun regrette de ne pas être, et dont l'espèce — nous l'avons tous appris par expérience — est si extraordinairement rare. Aux vertus qu'on est en droit d'exiger d'un bon professeur de lycée, connaissez-vous beaucoup de membres de l'Institut qui soient dignes d'occuper ces modestes et très pé-

1. Voir la *Revue* du 1er janvier, p. 116.

nibles fonctions? L'incrédulité redouble, si l'on constate que, presque partout, l'éducation professionnelle des futurs éducateurs est abandonnée au hasard. Leur tâche d'éducateurs moraux, si lourde et si belle, personne ne la leur définit; dans les études qu'on leur impose, rien ne les y prépare. Ils auront leur vie durant, et dès le premier jour où ils monteront en chaire, à faire de la psychologie appliquée : on peut avoir conquis brillamment tous les grades qui confèrent la licence d'enseigner sans savoir un mot de psychologie. Anomalie stupéfiante, qui s'explique historiquement (car les sciences psychologiques sont d'hier) et que l'on justifie encore par des aphorismes comme ceux-ci : L'art d'enseigner ne s'apprend pas (*Magister nascitur*); On apprend suffisamment à faire sa classe en la faisant, etc. Les conséquences sont inévitables : partout où les jeunes maîtres sont lancés dans la carrière sans avoir la conscience claire des fins idéales de la pédagogie et sans apprentissage pédagogique, les uns se forgent eux-mêmes une philosophie de leur métier et arrivent, avec le temps, à le pratiquer très honorablement : il y a beaucoup d'excellents professeurs dans tous les pays; les autres, qui ne voient dans le professorat qu'un gagne-pain comme un autre, s'en dégoûtent et s'enlisent dans n'importe quelles routines [1].

L'éducation philosophique et pédagogique des maîtres, voilà donc la solution à la fois la plus simple, la plus élégante et la plus radicale du problème de l'Enseignement secondaire. Des hommes éminents ont enfin ouvert les yeux à cette vérité en Angleterre (où le mal est plus grand qu'ailleurs) [2] et en France [3]. L'Allemagne a, sur ce point, une avance considérable : le Statut prussien de l'Enseignement

1. Voici, par exemple, ce qui se passe en Italie, d'après les renseignements qui nous ont été communiqués par une personne très bien placée pour en avoir : « La partie la plus saine de notre *corpo insegnante* voit les défauts innombrables du présent état de choses. Mais sa voix ne parvient pas jusqu'au sommet inaccessible de l'Olympe; et, d'ailleurs, elle se perd au milieu de l'indifférence ou n'a des stupides ricanements dudit *corpo*. La majorité n'a pas ou n'a plus d'idéal (à la suite de déboires); elle ne voit dans sa mission qu'une façon de gagner sa vie et de la gagner assez mal. »

2. *Report of the Commissioners*, 1895, I, 199.

3. *Enquête*, I, 42 (M. Lavisse).

secondaire exige de tous les candidats aux fonctions magistrales, quelle que soit leur spécialité, qu'ils aient étudié la Logique, la Psychologie empirique, et l'histoire de la Psychologie théorique ; l' « entraînement pédagogique » est organisé en Allemagne sous toutes les formes possibles (stage, exercices pratiques, conférences et séminaires dans les Universités). Le corps enseignant de ce pays aurait plutôt à souffrir d'un excès de dogmatisme pédagogique ; on n'imagine pas les ravages d'une pédagogie, quelle qu'elle soit, lorsqu'elle est systématiquement, ou trop consciencieusement appliquée. La pédagogie nouvelle, dont il s'agit de pénétrer les futures générations de professeurs, n'aura rien de rébarbatif ni de tyrannique ; ce sera moins une règle qu'une source d'inspiration ; elle laissera le jeu libre aux initiatives individuelles ; elle ne ressemblera donc pas à la « pédagogie allemande ». Mais il y aura lieu, cependant, d'emprunter à l'Allemagne quelques traits essentiels : l'idée qu'il n'y a pas de bon maître sans préparation philosophique ; celle qu'il faut recruter les éducateurs de la jeunesse avec le plus grand soin, et plutôt pour leurs aptitudes professionnelles que pour leur « talent » ; le respect dont la société allemande entoure le professeur ; l'habitude qu'elle a d'exiger beaucoup de lui, de le payer largement et de lui assurer de bonne heure une retraite honorable.

Et maintenant, puisque l'organisation de l'École secondaire en France est, une fois de plus, remise en question et soumise au Parlement tout entière, attendons ce qui sortira des délibérations prochaines. Le peuple qui, le premier, aura résolu pour le mieux le problème de l'éducation bourgeoise aura, quelque temps, sur les autres, un avantage marqué : ce sera une si grande nouveauté qu'une bourgeoisie véritablement cultivée, par conséquent sans préjugés, libérée des legs oppressifs du passé, capable de réfléchir, habituée à penser. Il est impossible qu'un tel peuple ne donne pas le spectacle d'une activité supérieure. Cela prêterait aux débats qui vont commencer une importance quasi auguste s'il y avait quelque chance qu'ils aboutissent à des réformes profondes, préparatoires d'une renaissance. Dans un monde où

l'ancien équilibre des forces matérielles a été détruit, la France ne peut plus guère prétendre, — ses amis les plus fidèles, ses enfants les plus dévoués ne cessent de l'en avertir, — qu'à une suprématie morale et spirituelle : il faut qu'elle demeure le pays de la plus haute culture intellectuelle ; son salut, ou plutôt le salut de sa grandeur, est à ce prix [1]. La réforme de l'Enseignement secondaire pourrait donc être un élément de notre salut. Malheureusement, sur la route qui conduit à la régénération morale par la transformation de l'École, la France rencontre, comme ailleurs la concurrence de ses rivaux ; elle n'y est pas au premier rang ; les forces qui agissent partout pour ralentir l'élan en avant, y sont encore aussi puissantes, sinon plus puissantes qu'ailleurs. Et puis, comment se passionner pour des mesures qui produiront, peut-être, des effets à longue échéance, alors qu'une lutte terrible est engagée, aujourd'hui même, sur le terrain économique ? Enfin le Parlement serait-il prêt à favoriser la réforme qu'il n'est pas en son pouvoir de créer les mœurs qui la consomment. Tant de raisons de perdre courage ne nous font pas désespérer. Mais il importe qu'on ne se les dissimule pas. Il importe que l'on sache ce qui est en jeu et que l'on voie le péril des solutions timides. Pas de replâtrages provisoires. Nous n'avons plus de temps à perdre.

CH.-V. LANGLOIS

1. A. Fouillée, *o. c.*, p. 44.

LA BEAUTÉ DE VIVRE[1]

I

JOIE

La mer miroite et rit, calme, lieue après lieue.
La mer, sous le ciel pâle, est une coupe bleue
Taillée en un saphir immense, un jour d'azur,
Aux premiers temps du monde, au matin le plus pur.
Le ciel vibre au-dessus de la mer, et la touche
Comme une bouche amie effleure une autre bouche.
Qu'il est doux, entre la mer sombre et le ciel clair,
L'innombrable baiser des vagues et de l'air!
Accord! fraternité des choses! harmonie!
La mer est sous les cieux une coupe infinie.
J'ai bu l'azur à même, et j'en suis enivré,
Et je chante, et je parle au vent, au ciel nacré,
Aux oiseaux blancs qui jouent sur l'écume des vagues,
A l'écume qui semble un vol blanc d'oiseaux vagues.
J'ai bu l'azur; adieu, regrets, chagrins, douleurs!
Je n'ai plus d'ombre en moi, mes yeux n'ont plus de pleurs;
Comme au moment divin de l'aurore première,
Tout est soleil, blancheur, bonheur, tout est lumière.
Ah! se peut-il qu'un jour j'aie été malheureux,
Que j'aie au seuil du monde eu ce doute peureux!
Mon âme n'aura plus ni deuil ni doute en elle :

1. Extrait d'un volume qui paraîtra prochainement sous ce titre.

J'ai bu la certitude à la coupe éternelle !
Oui, nous vivons, hélas! dans l'ombre du tombeau ;
Mais comment croire au mal, quand le monde est si beau,
Et que de sa beauté rayonne souveraine
Dans les cieux indulgents, sur la terre sereine,
Une si manifeste et si vaste bonté !
Voici : la vérité, l'unique vérité
Que tous, rêveurs, amants, savants, maîtres, disciples,
Nous cherchons à travers nos vérités multiples,
La vérité toujours cachée et qui nous fuit
Toujours, et que chacun à sa guise poursuit
Dans les astres du ciel ou les yeux de la femme,
La vérité première apparaît à mon âme.
Vivre est bon, vivre est bon, je le sens, je le sais !
Arrière, ennuis, chagrins, regrets, tourments passés,
Mélancolie immense et sans cause, ardeur triste,
Rien de cela n'est vrai, rien de cela n'existe :
Ce qui ne donne pas plus de bonheur n'est pas ;
Il n'est rien de réel que la joie, ici-bas !
Maintiens ton âme en joie ! Aime les fleurs, les femmes,
Les golfes murmurants qui chantent sous les rames,
Les étés, les hivers, les aurores, les soirs,
Les désirs, les baisers, les yeux bleus, les yeux noirs ;
Passe toute ta vie à tout aimer ; sois ivre,
Infatigablement, de la beauté de vivre...
Et puis meurs, meurs paisible en souriant au sort,
En bénissant la vie, en acceptant la mort,
En sondant sans effroi le secret des ténèbres,
Pareilles à l'horreur de ces cryptes funèbres
Où l'on n'aperçoit plus son chemin par moment,
Mais où mille splendeurs scintillent vaguement...
Ne pense plus ! Ah ! perds ta cruelle habitude !
La seule énigme au monde est ton inquiétude,
C'est elle qui te rend le bonheur incertain ;
Tout est clair, tout est simple, évident, enfantin.
Sois un enfant qui dit des paroles sans suite
Devant la mer, le soir, les nuages en fuite.
Sois un fou qui sourit aux fleurs, aux flots, aux cieux ;
Sois un homme ayant bu d'un vin délicieux ;

— Et que la vie enfin te soit, bleue et profonde,
Une coupe taillée aux premiers jours du monde,
Au matin le plus clair, au moment le plus bleu,
Dans l'azur, par les mains de l'ineffable Dieu !

II

NOCTURNE

J'ai regardé longtemps des cygnes dans la nuit.
Ils nageaient, vaguement lumineux, sans un bruit.
A peine l'eau glissait le long des plumes douces,
Et montait par moments ou baissait dans les mousses.
Le beau lac ondulait paisible sous leur flanc,
Et paraissait dans l'ombre un grand miroir tremblant.
Ils allaient, par la nuit et l'eau, blancs et funèbres;
On eût cru voir des nefs d'argent dans les ténèbres.
Quand un souffle plus frais caressait le lac mort
Et défaillait parmi les grands iris du bord,
L'eau noire, reflétant la claire nuit sans voiles,
Déferlait dans les fleurs tout un reflux d'étoiles.
Parfois, ainsi qu'un bras mystérieux et blanc,
Un cou plongeait, élargissant un cercle lent
Qui ridait le miroir du lac, jusqu'à la grève ;
Et l'un d'entre eux jetait un sanglot, comme en rêve.
On eût dit, à travers la pâle obscurité,
Aux bords d'un Styx profond ou d'un sombre Léthé,
Sous un doux ciel de limbe où tremblaient mille flammes,
On eût dit une attente étrange et blanche d'âmes.

III

OUBLI

La lampe, dans le grand silence de la chambre,
Rayonne, comme un cœur d'où ruisselle l'amour.
Aux carreaux blancs de givre expire avec le jour
L'azur mélancolique et glacé de Décembre.

Ah! mets-toi nue, et jette à mon cou tes bras d'ambre!
Ignorons l'âpre hiver et le mal d'alentour!
Dans les coussins, riant et pleurant tour à tour,
Donne-moi ton beau corps qui ploie et qui se cambre!

Et vous, frissons d'attente et sanglots de plaisir,
Fièvre des mains où court la chaleur du désir,
Parfums voluptueux de la chair enlacée,

Baisers, venez bercer notre ennui comme un chant,
Donnez un peu de joie à notre âme lassée,
Faites-nous oublier que le monde est méchant!

IV

A L'AUBE

A l'heure verte et rose où meurent les étoiles,
Où sous la mer la lune incertaine s'enfuit,
J'ai trouvé ce matin un papillon de nuit
Qui dormait sur le pont, dans le pli d'une voile.

D'où vient-il? La soirée était paisible hier;
Il errait sur le bord du rivage, et sans doute
Il a continué sur les flots noirs sa route,
Trompé par le silence infini de la mer.

Toute la nuit, il a volé de lieue en lieue,
Ouvrant et refermant ses ailes de velours,
Sentant leurs battements d'heure en heure plus lourds,
Tout seul entre la mer immense et la nuit bleue.

Combien de temps, dans l'ombre, a-t-il dû s'épuiser,
Avant de rencontrer notre nef solitaire?
— Vole aussi sans faiblir, mon âme, loin de terre :
Tu trouveras enfin la voile où te poser.

V

L'ÉPREUVE

J'ai souffert une rude épreuve
Qui mit souvent ma force à bas ;
Et pourtant je ne me plains pas :
J'en sors avec une âme neuve.

Je sais aujourd'hui point par point
La profonde misère humaine ;
Jour à jour, semaine à semaine,
J'ai connu la douleur, non point

Celle de l'âme, immense, affreuse,
On le dit, hélas ! je le crois,
Mais qui laisse le corps parfois
Goûter une minute heureuse ;

J'ai connu l'implacable mal
Dont le seul souvenir m'effraie,
La souffrance du corps, la vraie,
La détresse de l'animal ;

L'inexorable maladie
Qui prend tout l'être tour à tour,
Et fait de chaque heure du jour
Une indicible tragédie.

Ah ! quand on va plein de santé,
On fait le mal par ignorance :
On ne comprend pas la souffrance,
On méprise un peu la bonté.

On cueille ce qui fait envie ;
A tout prix on suit son penchant ;
On est ingénument méchant
A force de croire à la vie.

C'était pour moi le grand écueil,
Que cette âpre fierté de vivre;
Mais je sais, j'ai lu le grand livre :
J'ai souffert, je n'ai plus d'orgueil.

Même ma pitié fraternelle
Descend aux souffrants inconnus ;
J'ai froid pour tous les enfants nus,
Toute douleur m'est personnelle.

Je songe aux pâles prisonniers
Qui pleurent sous la molle haleine
Que, par-dessus le mur, la plaine
Exhale aux matins printaniers.

Je songe aux éternels malades
Qui souffrent, couchés sur le dos,
Les yeux dans les fleurs des rideaux,
Parmi les infirmiers maussades ;

Je songe aux soldats malchanceux
Qui le soir, au fond des chambrées,
Pleins de larmes désespérées,
Se chantent un air de chez eux ;

Je songe même aux humbles bêtes,
Aux vieux chevaux roués de coups,
Qui tirent, allongeant leurs cous
Et secouant leurs pauvres têtes.

Je suis sans doute à la merci
De chaque chose qui me blesse.
C'est, dira-t-on, une faiblesse :
Tout me tue un peu... Mais aussi

Je sens que ma vie est profonde,
Que j'ai de moi-même hérité ;
Que je suis dans la vérité,
Que je vais dans le sens du monde.

VI

MARINE

Sonore et blond, ainsi qu'une ruche au soleil,
Le port autour de nous riait au soir vermeil.
Des calfats amusaient, en se battant, la foule.
Mon navire roulait doucement à la houle,
Paisible sous les yeux du maître débarqué,
Et s'en venait heurter parfois le bord du quai,
Comme s'il eût gardé de son voyage immense
Un doux et long roulis qui toujours recommence.
C'était par un beau jour de Juin, ardent et las.
Le port enchevêtrait ses vergues et ses mâts,
Dans des poussières d'or lumineuses et vagues.
Les deux môles au loin s'allongeaient dans les vagues,
Comme, à l'heure où le vent va souffler plus amer,
Deux vastes bras tendus aux passants de la mer.
Et cent vaisseaux, avec le flux de la marée,
Versant aux flots leur ombre agrandie et dorée,
Çà et là sur la mer resplendissante épars,
Se hâtaient vers le port ami, de toutes parts,
Et, sous le ciel brillant des premières étoiles,
Tout l'océan semblait couronné de leurs voiles.

VII

NOEL

C'est Noël qui revient à son heure, Noël!
Noël, le bœuf et l'âne, et l'étoile, et la crèche;
L'enfant divin qui dort, blond dans la paille fraîche,
Et les anges penchés sur les harpes du ciel!

Noël ! C'est notre enfance ingénue et rieuse
Qu'à ses clairs carillons minuit réveille en nous,
Quand devant l'autel d'or nous chantions à genoux,
Tout pleins d'une gaîté naïve et sérieuse...

Mais nous ne sommes plus des enfants ; et ce jour
A lentement perdu pour nous son grand mystère.
N'importe ! C'est le jour où naquit sur la terre
Le Juste qui parla d'universel amour.

Célébrons-le, chantons suivant l'usage antique,
Non pas un chant appris et vulgaire, qui ment :
Chantons du cœur et non des lèvres seulement,
Et faisons de notre âme elle-même un cantique !

Soyons, parmi ce monde hypocrite, âpre et vain,
Pareils à l'Homme-Dieu mis à mort par les prêtres ;
Non des Pharisiens, à leurs paroles traîtres,
Mais des chercheurs ardents et tristes du Divin.

Cherchons la vérité, sans crier anathème
Sur ceux qui s'avoueront pleins d'un doute infini.
Songeons qu'il a crié : *Lamma Sabacthani !*
Et qu'au seuil de la mort il a douté lui-même.

Soyons pleins de pitié pour ceux qui jetteront
La pierre et l'injustice à nos efforts augustes :
Laissons-leur croire aussi qu'ils sont seuls purs, seuls justes,
Laissons-les couronner d'épines notre front.

Que l'âme du rêveur mis en croix nous pénètre
En cet anniversaire illustre et fortuné :
Le mieux, pour célébrer le jour où Christ est né,
C'est qu'au fond de nos cœurs il continue à naître.

Alors nous chanterons *Noël !* en vérité,
Sans qu'il nous soit besoin d'autel, d'or et de flammes ;
Car c'est en nous, au fond ténébreux de nos âmes,
Que luira la splendeur de la Nativité !

VIII

PLUIE

Lente nuit de Juillet pluvieuse ! J'écoute
La pluie au loin tomber dans l'ombre goutte à goutte...
Un vent humide et frais agite les rameaux.
Tous les chiens se sont tus dans les lointains hameaux.
Tous les parfums du jour sont morts sous les feuillées ;
On ne sent que l'odeur des verdures mouillées.
O douceur, ô mystère immense de la nuit !
Pas une étoile au ciel ; nul chant, nul pas, nul bruit.
Seulement, sur un fond d'indéfinis murmures,
L'égouttement léger de la pluie aux ramures.
La terre est un jardin clos et silencieux,
Un bosquet sombre et tiède endormi sous les cieux,
Où rien ne vit, sinon le bruit doux et sans nombre
Des gouttes que la pluie éparpille dans l'ombre...

IX

COURTISANES

Courtisanes, en vous l'Amour a ses prêtresses ;
Votre nom charme encor l'univers, et l'emplit ;
Les héros sont toujours enchaînés par vos tresses,
Et le bonheur des rois dépend de votre lit.

Vos gestes sont légers, indolents et superbes,
Et vos yeux sont profonds, et vos pieds sont dansants ;
Vos molles tailles ploient comme de grandes herbes,
Vos robes sont autour de vous comme un encens.

On vous tient dans l'opprobre à l'écart de la vie ;
Le pauvre en vous voyant se sent plein de courroux ;
La matrone, de loin, vous jette un œil d'envie,
Et le sage en grondant se détourne de vous.

Mais toujours les soupirs des adolescents tristes
Montent vers vous, aux soirs de Juin chauds et fiévreux,
Quand vous passez, traînant les songes des artistes
Et les regrets chenus des vieillards amoureux,

Les soupirs longs et forts et doux des jeunes hommes,
Dont le sang prompt s'irrite aux parfums d'alentour,
Et qui voudraient cueillir vos seins comme des pommes,
Et hument dans l'odeur de vos jupes l'amour!

X

INSTANT

Une étoile fleurit, pâle, dans le ciel bleu.
De l'infini, légère et vague, la nuit pleut.

Sur le fleuve, là-bas, dans la brume sereine
Un bateau longuement fait pleurer sa sirène.

Un pas doux va et vient dans la chambre à côté.
C'est Elle, l'âme élue et la sœur de bonté.

Je travaille. Je suis sans regret, sans envie.
Il fait triste, il fait doux. Rien de plus. C'est la vie.

XI

RETOUR

Voici la mer, voici la baie.
Et voici l'immense horizon ;
Voici la porte et la maison,
Et le chemin vert, et la haie.

C'est ici que je fus l'enfant
A l'âme crédule et ravie,
Qui s'était figuré la vie
Un long voyage triomphant.

Oui, voilà bien les voiles blanches
Traînant les filets coutumiers,
Et sur les pentes les pommiers
Qui bercent la mer dans les branches.

Mais je sens un subtil chagrin :
Ce ne sont plus les mêmes choses ;
On m'a changé l'odeur des roses
Et les couleurs du ciel marin.

Est-ce ici vraiment que mon âme,
Par les soirs glorieux et lents,
A connu ces naïfs élans
Vers la renommée et la femme ?

Où sont les amours d'autrefois,
Les ardeurs et les indolences,
Et les baisers et les silences,
Et les doigts enlacés aux doigts ;

Les tiges vertes qu'on mordille,
La tête détournée un peu,
En écoutant mourir l'aveu
Aux lèvres d'une jeune fille ?

Où sont les larmes de bonheur
Qui me venaient devant les vagues ?
Où sont les tendres chagrins vagues
Que rythmait un lointain sonneur,

Quand jusqu'à moi, parmi les roches
Qui moutonnent près du musoir,
Avec le vent fleuri du soir
Arrivait le son clair des cloches ?

Mais où sont les jours de jadis,
Les jours d'avant les jours d'épreuve,
Où pour mon âme toute neuve
La terre était un paradis ?

O doux rêve enfantin du monde
Qui jadis m'émerveillais tant,
Qui faisais tout soir éclatant,
Toute chose grande et profonde,

O rêve ingénu de beauté
Qui par un étrange mystère
Donnais aux choses de la terre
Comme un aspect d'éternité,

Dois-je donc te pleurer sans trêve,
Quand je me souviens, plein d'émoi?
Es-tu mort à jamais pour moi,
O magnifique et lointain rêve?

Ne te retrouverai-je pas
Un jour, plus tard, ailleurs peut-être,
Quand nous nous en irons renaître
Après les douleurs d'ici-bas,

Quand loin du vil monde où nous sommes,
Nous serons enfants de nouveau,
Pleins du souvenir triste et beau
D'avoir jadis été des hommes!

XII

DIEU

C'est une de ces nuits d'été prodigieuses
Où l'on dirait que dans l'azur, en points de feu,
Les étoiles, au fond d'ombres religieuses,
Dessinent vaguement la figure de Dieu.

O splendeur! La forêt bruit, le vent s'élève.
L'air frais, par les volets ouverts, vient essuyer
L'extase humide et tiède à mon front plein de rêve;
Je prierais, cette nuit, si je savais prier.

Mais quel Dieu? Je n'en sais aucun que ne rejette
Mon instinct d'amour tendre et d'âpre vérité.
Nul Dieu n'est assez sûr pour mon âme inquiète,
Nul Dieu n'est assez bon pour cette nuit d'été.

Un oiseau chante au loin, seul, perdu comme une âme.
Une étoile pâlit, triste, au bas de la nuit.
Où se cache le Dieu que mon instinct réclame,
Et qui luit dans tout astre et parle dans tout bruit?

Ah! peut-être est-ce toi simplement, Ame humaine,
Ame en qui l'univers s'exprime en ce moment;
Dieu, c'est peut-être un nom de cette âme qui mène
Le monde douloureux au bonheur, lentement.

Dieu, c'est peut-être un nom de ce désir immense
Qui se cherche et qui fait le monde en se trouvant,
Se satisfait en l'homme aujourd'hui, recommence
Demain, toujours, au cœur de l'univers vivant.

Ah! qu'il naisse, ce Dieu, qu'il se hâte, qu'il vienne,
Lui qui sera la joie avec la vérité!
Ah! depuis si longtemps qu'il aspire et qu'il peine,
Le monde, par les maux soufferts, l'a mérité!

— Je rêve seul sans fin dans la chambre endormie,
L'âme silencieuse et vague, et triste un peu.
Une autre âme est éparse au loin dans l'ombre amie.
Que veut-elle? Le monde est-il en mal de Dieu?

XIII

DEVANT BARCELONE. EN MER

Le vent avait molli, la mer s'était calmée;
Parfois encore, au sud, palpitait un éclair;
Une étoile naissait déjà dans le ciel clair,
Et le soleil sombrait dans la nue enflammée.

Le vent qui soufflait doux, changeant, irrésolu,
De la côte lointaine encor toute brouillée
Apportait une odeur végétale et mouillée,
Le parfum de la terre, en Juin, quand il a plu.

Autour de nous, avec la fraîcheur du soir pâle,
Avec l'embrun des flots qui semblait plus amer,
Il descendait du ciel, il montait de la mer
Un étrange chagrin à la fois tendre et mâle.

Les haubans sur le ciel croisaient leur noir réseau,
Le roulis balançait une corde brisée ;
Le navire glissait dans la houle apaisée,
Silencieusement, ainsi qu'un grand oiseau.

Et nous, pour voir l'Espagne aux merveilleuses grèves,
Nous courions à la proue avec les matelots,
Et tous, les yeux tendus dans l'ombre, au ras des flots,
Nous regardions surgir le pays de nos rêves...

Mais la ville confuse au bord de l'horizon,
Sous le ciel bas, encore obscurci de fumées,
Dans les mille clartés une à une allumées
Qui paraissaient courir de maison en maison,

La ville qui venait à nous sur les flots glauques,
Dans la mélancolie immense du couchant,
Parmi le vent humide et salé, dans le chant
Des Angelus lointains mêlés aux clairons rauques,

Ce n'était pas la ville au nom sonore et doux
Qu'une lumière rose et dorée accompagne ;
Ce n'était pas l'antique et lumineuse Espagne
Dont nous portions l'image éblouissante en nous ;

C'était la grande ville anonyme et tragique
D'où nous venions, hélas ! et d'où nous avions fui,
La cité d'occident, la ville d'aujourd'hui,
Sonore et sombre au loin sous le ciel léthargique ;

C'était, dans le tumulte où cloches et clairons
Arrivaient jusqu'à nous sur le vent, par bouffées.
La ville dont toujours les rumeurs étouffées
Attristent d'un grand bruit morne les environs ;

C'était Londres, c'était Bordeaux, c'était le Havre,
Le port cosmopolite et fumeux près des flots,
Où chante dans la nuit le bouge à matelots,
Où sur les quais, à l'aube, on retrouve un cadavre ;

La ville où peine et vit l'homme artificiel,
Où contre les hauts murs l'âme est sans fin meurtrie ;
Et nous reconnaissions encor notre patrie
Sur des flots inconnus et sous un autre ciel.

A l'arrière, le vent battait une lanterne ;
Le phare grandissait de moment en moment.
Nous nous taisions, les yeux humides vaguement,
Et nous sentions en nous l'émotion moderne.

XIV

AMOUR

Quelque chose est entré d'inconnu dans ma vie,
Quelque chose de fort, de profond et de doux ;
Je me sens toute l'âme allégée et ravie,
Et je pleure et je tremble et je tombe à genoux.

Je t'aime ! — Ah ! bien souvent dans nos heureuses fièvres
Je les ai dits, ces mots si vieux, si beaux aussi ;
Mais c'était le plaisir qui parlait sur mes lèvres :
Je n'en comprenais pas le sens vrai jusqu'ici.

Même aux instants où l'âpre étreinte se desserre,
Où dans la paix des sens le cœur seul rêve enfin,
Quand je te les disais encor, j'étais sincère,
Mais je n'en savais pas le mystère divin.

Je sentais, ta douceur emprisonnant mon âme,
Que nulle mieux que toi ne m'aimerait jamais ;
Et j'aimais ton amour adorable de femme,
Et je croyais ingénument que je t'aimais.

Je croyais que ma vie avait sa plénitude ;
L'histoire de mon cœur était close, à mes yeux.
L'amour n'était pour moi qu'une tendre habitude,
Je ne connaissais pas le mal délicieux.

Mais j'ai maudit ton nom d'un jaloux anathème.
Loin de toi j'ai pleuré, j'ai crié tour à tour ;
Et c'est depuis ce jour, je le sens, que je t'aime,
Et tout mon grand bonheur commence de ce jour.

J'ai souffert une étrange et soudaine misère
Comme un avare à qui l'on a volé son bien ;
J'ai senti qu'à ton tour tu m'étais nécessaire
Et qu'en donnant ton cœur tu m'avais pris le mien.

Comme je la bénis, l'absurde jalousie
Dont j'offre mes baisers en expiation !
Le soupçon dont mon âme injuste fut saisie
Aura soudain fait naître en moi la passion.

J'étais ardent jadis, je n'étais pas avide,
Mon bonheur était trop calme, trop sûr de lui ;
Ah ! ce qui me manquait, c'est cet immense vide,
Cet éternel désir que je sens aujourd'hui.

Je t'aime de l'amour inquiet et farouche
Qui m'avait fait pitié chez tant d'autres, avant ;
Ton nom me fait pâlir, je rêve de ta bouche,
Et j'ai besoin de toi comme un petit enfant !

Je t'aime ! J'ai trouvé ma vérité profonde,
L'unité de mon cœur, la loi de mon destin.
Je n'aurai point passé vainement en ce monde,
Jusqu'ici j'espérais toujours : je suis certain !

J'ai trouvé dans ma vie, hélas! que tout disperse,
Le centre où rapporter ma pensée et mon vœu ;
Toujours ton souvenir à travers l'ombre perce
Comme sur mer, la nuit, scintille et tremble un feu.

C'est ton âme profonde et douce qui m'inspire,
C'est aux bruits de ton cœur que je rythme mes vers.
Tu m'es tout, joie, orgueil, beauté, bonté, sourire,
Et tu m'es en ta grâce un vivant univers.

Tu gardes dans tes yeux pour moi toutes les flammes,
Tu contiens la forêt dans tes sombres cheveux ;
Tu m'es tout le désir, tu m'es toutes les femmes ;
Aux autres je souris, mais c'est toi que je veux.

La splendeur de la vie en toi s'est résumée ;
Quand je te baise au front, je me sens un vainqueur,
Et c'est, quand je te serre en mes deux bras pâmée,
Comme si je tenais le monde sur mon cœur.

Je t'aime, et je n'ai plus qu'un regret sur la terre ;
C'est d'avoir mis — toi seule as droit de m'en blâmer —
A me laisser aimer mon orgueil volontaire,
Quand il était si simple et si divin d'aimer !

FERNAND GREGH

L'AME MALGACHE

C'est dans la société des domestiques et des porteurs qu'on poursuit le plus agréablement ses études de *folk-lore* malgache : le soir, par exemple, après dîner, quand on campe en plein air, le voyageur regarde les étoiles à travers sa moustiquaire, et les porteurs, étendus autour du feu, chantent de petits chœurs, ou se racontent de longues histoires, avec les voix claires, presque féminines, que la nature a données à ces races imberbes. Déjà, pourtant, il existe des textes ; des missionnaires de toutes les confessions et de toutes les nationalités ont publié dans les trente dernières années des recueils volumineux de vers et de prose malgaches[1]. C'est un travail admirable. Les auteurs ont eu la patience d'écouter lentement et de reproduire mot à mot les motifs les plus connus de la littérature populaire. Ce sont des livres qui peuvent avoir une demi-douzaine de lecteurs au monde, et ceux-ci n'en sont tenus qu'à une part individuellement plus forte de reconnaissance.

La littérature, à Madagascar, n'a pas de grands hommes, les poètes n'y ont pas encore dépassé le niveau social de nos chanteurs des rues, et ce serait les idéaliser que de les appeler des trouvères. Quelques-uns ont une certaine verve. Un

1. Sibree, *Folk-lore*.— Dahle, *Malagasy folklore*. —P. Callet, *Tantara Andriana*. — Tous ces ouvrages sont publiés à Tananarive.

certain Biazavola qui, aux environs de 1850, se promenait, paraît-il, dans les carrefours, vêtu d'un gilet arabe et d'un chapeau pointu écarlate, a laissé des souvenirs enthousiastes aux missionnaires anglais ses contemporains. « Ce vagabond, dit le révérend W. Clayton Pickersgill, semble avoir été un de ces infortunés bien doués qui, des frontières de la folie *(borderlands of craziness)*, s'égarent parfois dans les domaines enchantés du génie *(charmed domains of genius)*. » Mais, à côté des professionnels, les amateurs sont extrêmement nombreux, le public lui-même remplit les fonctions du chœur, de lui à ses amuseurs la transition est insensible, tout le monde s'en mêle, la puissance créatrice est très diffuse, le conte ou la chanson devient le produit de la collaboration inconsciente de tous ceux qui l'ont raconté ou chantée à travers les âges. C'est le *volkslied* bien conforme à toutes les définitions classiques.

Il y a des chansons charmantes à écouter. Les indigènes ont un instinct très sûr de la technique chorale; les voix sont agréables et se marient bien; les airs sont jolis, simples et déconcertants : car les intervalles musicaux ne sont pas les mêmes que les nôtres et toutes nos tentatives de notation ne réussissent qu'à demi. C'est l'air qui fait la chanson : les vers malgaches sont faits pour être écoutés avec l'accompagnement grêle de ce que Leconte de l'Isle nomme le « bobre madécasse »; à la lecture, ils sont dépourvus d'harmonie. De temps en temps on voit bien apparaître les vieux mètres classiques; mais jamais chansonnier ne s'astreint à un mètre déterminé : à demi improvisées, à demi récitées, les paroles suivent comme elles peuvent la phrase musicale seule immuable; le Malgache n'a pas la notion de ce que nous appelons un vers, quoiqu'il puisse lui arriver d'en faire inconsciemment. La langue malgache est fortement et graduellement accentuée; elle aurait une versification analogue à celle des langues germaniques, si elle avait eu le temps d'en acquérir une : mais il est bien probable que son développement est désormais arrêté. Les indigènes fortement pénétrés de la nécessité d'être fonctionnaires étudient déjà la langue du conquérant avec un zèle admirable.

*
* *

La chanson malgache ignore généralement les grands sujets lyriques, ou, lorsqu'elle les aborde, elle n'en voit que les tout petits côtés. Il y est beaucoup question de la mort, ou plus exactement des funérailles. Les préoccupations de tombeau, la pensée des trépassés jouent un grand rôle dans la vie de tous les jours ; mais les Malgaches sont bien éloignés d'avoir sur la mort les idées chrétiennes que les missionnaires voudraient leur inculquer. Ils l'accueillent sans terreur, eux qui pourtant ne la recherchent jamais et qui ne conçoivent pas le suicide ; ils n'ont pas l'horreur du cadavre, ils le traitent avec respect et familiarité tout ensemble ; violer ou simplement polluer un tombeau est un crime passible de mort, le pire de tous, l'inexpiable ; mais le caveau de famille est au milieu de la cour, sous les fenêtres ; toute la vie domestique s'agite autour, les poules, les cochons et les enfants picorent, grognent et jouent pêle-mêle autour des défunts, sans que les survivants soient frappés de ce contraste macabre : les morts sont porte à porte avec les vivants et les relations ne sont pas rompues ; car tous les ans, à date fixe, on ouvre le tombeau, et on « retourne les morts », avec la vague pensée, sans doute, qu'après douze mois d'immobilité ils ne sont pas fâchés de changer de position. Les morts ne sont pas seulement un souvenir, un nom, qu'on évoque ou qu'on prononce à la veillée ; ils sont quelque chose de matériel, des ossements dans un suaire de soie rouge, que le père de famille expose annuellement à la vénération de ses enfants.

Il est des chansons traditionnelles qui font partie en quelque sorte d'un rituel des services funèbres. L'une d'elle présente quelque analogie avec des vers décadents tout à fait modernes : un balbutiement maladroit, une chose informe sous laquelle on croit deviner un sentiment, qui paraît d'autant plus profond et touchant qu'il est plus dépourvu de moyens d'expression.

Eh ! triste ! oh ! triste ! oh !
Pleure la nuit.
Eh ! triste ! oh ! sa femme est là [1].
Pleure la nuit, etc.

1. Au tombeau.

Il faut se représenter ces vers chantés en chœur le jour des funérailles, au moment où la famille n'est pas encore ivre à rouler, mais incline déjà à la sentimentalité.

Il en est d'autres qui traduisent des sentiments tout différents, quoique non moins naturels. En voici qui sont un mélange de préoccupations mondaines et gastronomiques, et qui procèdent du désir légitime de faire au défunt un enterrement brillant.

— Eh ! le prince est-il là ? dit le soliste.
— Oui, il y est, répond un chœur tonitruant.
— Eh ! y a-t-il un dindon, mes enfants ?
— Oui, il y est.
— Eh ! le « chef de cent [1] » est-il là ?
— Oui, il y est.
— Eh ! y a-t-il une oie grasse ? etc.

J'hésiterais à traiter de funéraire la chanson qui suit, si je n'étais couvert par l'autorité de M. Dahle. Elle semble correspondre au stade le plus avancé, au moment où les convives, sous l'influence combinée du chagrin et du rhum, sont arrivés à l'inconscience et à l'insanité joyeuse.

Madame Fourmi oh ! Madame Fourmi oh !
Tu marches comme un ver à soie ; } *bis*
Oh ! comme elle trotte !
Oh ! comme elle trotte !
Oh ! là là ! oh ! là là !

La dernière strophe d'une chanson bien connue à Tananarive semble s'élever un instant à des considérations philosophiques sur la mort : il s'agit d'un certain Ratsida tué dans une campagne lointaine.

C'était un simple soldat aux cheveux ras [2],
Il a joué le jeu des fusils et des sagaies,
Son corps est resté sur le champ de bataille, eh !
C'était *le sort* de Ratsida,
Il devait marcher et mourir,
Il devait être mangé aux oiseaux,
Devait être mangé aux fourmis...

1. Un fonctionnaire civil de l'ancienne hiérarchie malgache.
2. Les chefs seuls ont le droit d'avoir une coiffure compliquée.

Mais le mot de *sort* doit être entendu ici dans un sens strictement astrologique : il s'agit des destinées immuables que les sorciers lisent dans les graines de tamarin ; de toute la civilisation arabe, les Malgaches, après des siècles de contact, ne se sont véritablement assimilé que les « figures de géomance », comme dit Flacourt.

*
* *

La poésie malgache n'a pas plus d'envolées guerrières que religieuses. Peut-être faudrait-il modifier ce jugement si nous connaissions mieux le folklore des Sakalaves, la tribu militaire. J'ai surpris à Mevatanana, dans la bouche d'un enfant étourdi, la première strophe d'une chanson, évidemment récente, qui paraissait avoir de l'allure et qui commençait par ces mots :

La foudre écrase tous les soldats français !

mais, en dépit de l'insistance la plus amicale, je n'ai pas pu obtenir communication de la suite. A cette exception près, je ne me souviens pas d'avoir entendu un chant de guerre, et les recueils des missionnaires n'en contiennent pas.

Après tout, la race n'est pas belliqueuse, elle l'a prouvé surabondamment ; mais on pouvait raisonnablement s'attendre à la trouver dans sa littérature à la hauteur de sa vieille réputation d'immoralité. Il n'en est rien cependant : l'amour, qui tient une grande place dans la vie d'un Malgache, en tient par cela même une très petite dans ses préoccupations ; le désir n'a pas le temps de se transformer en passion ; la situation sociale de la femme est sensiblement égale à celle de l'homme ; dès l'âge le plus tendre, jeunes filles et jeunes gens jouissent de droits également étendus et qu'ils n'aliènent jamais plus tard ; des questions pour lesquelles on s'égorge ailleurs n'ont jamais peut-être provoqué à Madagascar un échange de coups de poing. Les statistiques récentes ont à peu près établi, à vrai dire, que le nombre des filles l'emporte de vingt pour cent sur celui des garçons : une disproportion aussi forte, si elle est réelle, a pu déterminer une anomalie psychologique.

Non seulement l'amour, la passion n'existent guère, mais

l'inconvenance elle-même et les vices qui alimenteraient une poésie érotique sont inconnus. Les amours contre nature sont encore articles d'importation, et, même dans les parties de l'île où s'exerce depuis un demi-siècle notre influence civilisatrice, ils commencent à peine à poindre. Le roi Radama II, il est vrai, a laissé une réputation épouvantable, et l'on raconte sur sa vie privée des détails répugnants ; aussi a-t-il été assassiné par ses sujets. C'était d'ailleurs un prince éclairé, très curieux des choses d'Europe. Les mots crus sont presque toujours bannis de la conversation malgache, même entre gens du peuple ; ils sont évidemment dépourvus de toute saveur malsaine provenant d'une curiosité inapaisée.

Aussi la poésie amoureuse est-elle pauvre et discrète. Cependant la chanson de Ramanjeny est d'un sentimentalisme assez joli :

Est-ce Ramanjeny qui vient là,
Ou quelqu'un qui lui ressemble?
Si c'est toi qui viens là...
Pourquoi ressembles-tu à un autre?...
C'est un passant qui vient là...
Ton amie t'attend,
Viens la consoler.

Je n'ai pas honte de t'appeler
Chaque jour, j'ai le cœur malade...
Hélas! Ramanjeny
Ramanjeny est là-bas,
Et l'amour est dans ma poitrine,
Il est fort comme la mort.
Mon amitié pour mon ami,
Mon amour ne me quitte pas...
C'est un amour solide, Manjeny
Il ne veut pas partir, Manjeny;
Il est comme l'habit du poulet[1];
On ne s'en sépare qu'à la mort.

Dans la même note attendrie, on trouve, en feuilletant le folk-lore, une petite pièce amusante :

Je suis une fourmi enlevée avec le fagot.
Le soir vient, elle est là sur l'âtre des hommes,

1. Le poulet, naturellement, n'est habillé que de sa peau et de ses plumes.

Elle se distrait toute seule, elle n'a personne avec qui causer,
Pas d'ami avec qui bavarder.

Je suis un brin d'herbe sur le plateau
Tout seul là-haut dans le brouillard :
Sans voisin contre qui s'appuyer;
Un enfant qui passe l'emporte entre ses dents.

J'avais un ami, moi
Je l'aimais bien et il m'a quittée...
Mes yeux ont envie de pleurer.

Les Malgaches, peuple sociable, connaissent l'amitié; les jours de fête on rencontre souvent dans les rues de Tananarive des jeunes hommes drapés dans leurs beaux lamba[1] blancs des dimanches, et qui s'en vont deux par deux, à pas lents, en se tenant par le petit doigt, car ils ne connaissent pas notre bras dessus bras dessous.

On trouve trace d'un sentiment de la nature : voici par exemple une description des chutes de l'Ikopa à Farantsana, où apparaît une certaine recherche de l'image :

Ce sont des coups de fusil,
Ce sont des coups de canon,
Un jaillissement de salive qui descend.

Très souvent on voit que les mots et les développements ont manqué pour l'expression d'un sentiment très sincère ; le plus joli, peut-être, de tous les airs malgaches, a pour seules paroles ces quelques mots répétés à satiété :

Oh ! l'eau claire, l'eau claire et bleue dans la forêt !

Une chanson insignifiante en elle-même a pour refrain, après chaque strophe très courte, ce cri joyeux :

Il fait clair de lune, clair de lune !

qui suffit, en effet, à évoquer une belle nuit claire de là-bas, toute grouillante d'indigènes, bavardant et chantant aux seuils des cases.

*
* *

Tout cela est assez pauvre assurément : l'idée est indiquée plutôt qu'exprimée, le souffle manque, et ces chansonnettes

1. Pièce de cotonnade — la toge romaine.

ne peuvent pas être mises en parallèle avec les beaux hymnes religieux du folklore polynésien. Les Malgaches ont un esprit positif et précis, la prose leur convient mieux. Seulement, leurs contes ne leur appartiennent pas en propre. Les ont-ils reçus des Arabes ? les ont-ils apportés avec eux de leur mystérieux pays d'origine, en même temps que leur langue indonésienne ? En tout cas, ils ont retouché à leur usage *Peau d'Ane*, et ils y prennent un plaisir extrême.

Beaucoup de veillées malgaches ont été charmées par l'histoire d'Ibonia, l'enfant du miracle, longtemps attendu. La mère, désolée de sa stérilité, a eu recours pour l'avoir à des sortilèges puissants : elle est allée se promener dans des forêts enchantées où les arbres se penchaient vers elle, et lui murmuraient mystérieusement : « C'est moi l'amulette au bébé. » La grossesse a duré dix ans ; l'enfant parle dans le sein de sa mère, dirige l'accouchement, et se met lui-même au monde au moyen d'un petit couteau qu'il a recommandé à sa mère d'avaler dans une banane. A peine est-il au monde qu'il prend son premier bain dans la flamme du foyer, au grand effarement de sa famille. « C'est moi qui suis Ibonia ; quand je me baisse la terre se fend, quand je me dresse le ciel s'ouvre. » Ibonia combat les monstres, le gigantesque monstre marin qui avait avalé un village côtier avec tous ses habitants. Ibonia lui ouvre le ventre, et les victimes sortent vivantes, municipalité en tête, pour faire un compliment à leur libérateur. Ses amours avec Rampelasoamananoro l'entraînent à de longues aventures. Sa fiancée a été enlevée par un rival, enchanteur puissant. Il poursuit le ravisseur, le rejoint, et le tue après avoir surmonté toutes sortes d'obstacles, traversé à dos de poisson des rivières infranchissables, etc... Le bout inférieur de sa sagaie est un talisman auquel il a recours dans les grandes circonstances en prononçant une formule magique.

L'histoire de Vert-des-Bois est un assez joli conte fantastique. Il y avait une fois un gros oiseau qui vivait au milieu de l'eau dans un grand nid. C'est là qu'il cachait le produit de ses vols et de ses pillages ; il le faisait garder par sa petite esclave Ketaka. Un beau jour, le gros oiseau eut un œuf d'où sortit une charmante petite fille qu'on

appela Vert-des-Bois. Madame Gros-Oiseau (Ravorombe) aimait beaucoup son enfant. Toutes les fois qu'elle revenait de maraude, elle l'appelait de loin : « Vert-des-Bois, Vert-des-Bois, mets ta tête à la fenêtre pour voir ta maman. » Puis elle était très inquiète, elle rôdait autour du nid, en disant : « Ça sent la chair fraîche ! » Ketaka la calmait : « A qui en as-tu ? Qui pourrait être ici, excepté Vert-des-Bois et moi ? — J'avais peur que quelqu'un ne fût venu vous enlever, » répondait madame Gros-Oiseau.

Grand-Prince vint à passer, et vit le nid au milieu de l'eau : « Voilà une chose bien extraordinaire », dit-il ; il y alla voir, trouva Vert-des-Bois à son goût, et voulut l'emmener. « Ah ! par exemple, monsieur, mais je ne suis pas votre enfant, voulez-vous bien me laisser tranquille. » Mais Grand-Prince lui dit des choses si aimables qu'elle consent à l'épouser, et les voilà partis ensemble, malgré les représentations de Ketaka : « Vous feriez mieux d'attendre madame, et de faire les choses correctement. »

Gros-Oiseau, furieuse, se met à la poursuite du ravisseur. Derrière les fugitifs le vent se lève et les nuages s'amoncellent ; Vert-des-Bois, à ce signe, reconnaît l'approche de sa mère aux ailes puissantes. « La voilà, mon ami, jetez ce panier de riz au bord du chemin. » A la vue du riz, Gros-Oiseau sent se réveiller tous ses instincts thésauriseurs : « Voilà du riz qui se perd » ; elle le ramasse et l'emporte chez elle. Puis elle revient à tire-d'ailes. Vert-des-Bois fait jeter successivement sur la route, et toujours avec le même succès, un panier de maïs, des haricots. Malgré tant de précautions dilatoires, Gros-Oiseau rejoint sa fille et lui tient un langage sévère : « Comment, ma petite, tu te maries sans me demander la permission ! » Elle lui arrache la peau et les yeux qu'elle rapporte au nid, et qu'elle suspend au-dessus du foyer.

Vert-des-Bois n'est plus qu'un amas de chair et d'os ; la famille de son mari lui fait toutes sortes de misères ; on lui ordonne de tisser de la soie, et la pauvre aveugle s'embrouille dans les fils. Au-dessus du foyer, les yeux se mettent à pleurer : « C'est curieux, dit Gros-Oiseau, le feu est éteint, ce n'est pas la fumée qui fait pleurer ma fille. » Elle va aux

informations, et, saisie de pitié, rafistole Vert-des-Bois; elle lui remet sa peau, ses yeux, avec tant d'art qu'il n'y paraissait pas. Vert-des-Bois fut aussi jolie que jamais, et tout le monde fut heureux.

C'est la littérature des *Mille et une Nuits*, des contes de Perrault, d'Andersen, du chanoine Schmidt; la plus vieille et la plus réellement immortelle peut-être, puisque cette littérature de récréations est immortelle sans être classique. C'est bien elle, on la reconnaît à des détails que n'ont pu faire disparaître ni le voyage à travers un océan qui porte d'ailleurs le nom mérité d'Indien, ni le transvasement dans des cervelles de nègres.

Itrimobe, l'ogre, rentre chez lui; une petite fille y est cachée, et il s'écrie, lui aussi : « Ça sent la chair fraîche ! » Mais l'ogresse est une bonne femme, elle lui parle avec énergie : « As-tu fini de rôder et de crier; assieds-toi, ou je vais te brûler avec le tisonnier. » L'ogre malgache a, comme le nôtre, une mauvaise affaire avec de petits enfants, mais les détails ne sont pas tout à fait les mêmes. Les enfants, poursuivis par Itrimobe, jettent derrière eux un petit balai en prononçant une formule magique; le petit balai devient un bois, mais Itrimobe, avec sa grande queue tranchante, a vite fait de s'ouvrir un chemin. Les fugitifs jettent un œuf qui se transforme en lac, mais l'ogre le boit d'un trait et passe. Ils jettent une épingle qui se change en une forêt de fer; cette fois Itrimobe essaye en vain de la franchir, sa longue queue, ses poils s'enchevêtrent dans les branches, et ses victimes présomptives le tuent avec sa propre sagaie.

Dans un autre conte, nous voyons trois sœurs aller trouver successivement une vieille femme, un vieux bonhomme et l'ogre, pour savoir qui est la plus belle. La réponse est toujours la même : « Tu es bien jolie, l'aînée, et toi aussi, la cadette, mais Ifara est plus belle que vous. » Il y a dans un conte allemand[1] un miroir obstiné qui, tous les jours, répète la même phrase à celle qui le consulte : « Oui, tu n'es pas mal, mais Sneewittchen, dans la montagne, est encore plus belle que toi. »

1. *Sneewittchen*, conte de Grimm.

L'histoire de « Fille-Unique, Ikalatokana », éveille des réminiscences analogues. C'est l'héritière qu'on ne peut conquérir qu'après des épreuves invraisemblables. Il faut retrouver une piastre au fond d'un lac, deviner dans un troupeau de bœufs celui qui est préféré du maître. Des rois se présentent et successivement échouent. Puis vient Rakotojabo, Jeannot-la-Rabanne, ainsi nommé à cause de l'étoffe grossière dont il est toujours vêtu, un pauvre diable, un vagabond.

Rakotojabo a rencontré des oies sauvages très affamées, et il leur a donné de son riz. Il a passé près d'une fourmilière sur laquelle était tombée une branche pourrie et il a ôté la branche. Un moustique lui a demandé une goutte de sang pour son enfant malade, et il la lui a donnée. Au jour des épreuves, ses obligés viennent à son secours ; les oies vont chercher la piastre au fond de l'étang; le moustique pique aux naseaux le bœuf préféré ; et voilà comment Jeannot-le-Rabanne épousa la princesse.

Voici une histoire qui est une vieille connaissance : dans le conte allemand[1], les épreuves sont à peine différentes ; il s'agit de retrouver des perles éparses dans la mousse, besogne à laquelle des fourmis se montrent particulièrement aptes ; ici, c'est une clef que des canards vont chercher au fond d'un lac.

Dans ces vieux contes, doués d'une puissance itinérante comparable à celle des cotonnades américaines, on sent toujours au fond la marchandise d'importation. Ils marquent souvent une préférence pour les humbles, les faibles, et il y a dans cette préférence une idée d'équité, un sentiment de pitié qui sont particulièrement étrangers au nègre. Aussi ne reste-t-elle dans le conte malgache qu'à l'insu du conteur ; il ne l'y voit évidemment pas, et de temps en temps il trahit son incompréhension par un contresens naïf.

Le Prince-Blanc (Andriamihamina) cherche femme ; il ne s'en fie pas à son goût, il consulte les sorciers, et le plus célèbre, « le vieux aux nombreux œufs de pou » lui dit : « Prends cette guêpe ; la jeune fille qu'elle piquera à la joue, et qui s'écriera : « Au secours, maman ! » emmène-la ; c'est la vraie fiancée. » Et le Prince-Blanc emmène Rafaranomby,

1. Voir, en effet, dans les contes des frères Grimm : *La reine des abeilles.*

mais il emmène en même temps une esclave, Itambarira. Cette fille sans scrupules parvient à opérer une substitution, elle se fait prendre pour la fiancée, et vice versa[1]. Après beaucoup de sorcelleries, l'ordre naturel est rétabli. Le conte finit comme les nôtres: ils furent heureux et ils eurent beaucoup d'enfants.

Isilakolona est moitié chair et moitié bois ; c'est un enfant mal venu, sacrifié, négligé par ses parents et tyrannisé par ses frères. Mais il est sorcier et finit par gagner l'estime et la considération générales.

On sent que ces contes ont été transplantés et défigurés ; ils viennent d'un vieux pays à préoccupations morales ; les déshérités y triomphent parce qu'ils sont meilleurs, soutenus par Dieu, par les bonnes fées. Mais, en pays nègre, le sens du conte n'est perceptible que pour un auditeur européen ; l'indigène ne voit que l'exaltation de la sorcellerie, grâce à laquelle le faible peut triompher du fort.

Cadet (iFaralahy) se trouve décidément malheureux ; il va trouver Dieu pour lui demander d'améliorer sa situation. Les visites de ce genre sont assez fréquentes dans les contes malgaches : on va dans l'Est, à la fontaine du bon Dieu ; on s'assoit sur la margelle, et on attend que les serviteurs célestes viennent puiser de l'eau pour les besoins de l'empirée ; on soudoie cette domesticité, puis on se faufile à sa suite. Faralahy emploie les procédés ordinaires, mais il est d'une grande humilité, il se sent un pauvre paysan balourd. Dieu lui offre une chaise d'or : Faralahy va se cacher derrière le coffre à bois. Dieu veut le faire manger au même plat que lui : Faralahy va dîner avec les esclaves. On lui présente de l'argent : il préférerait une bonne terre bien fertile. Touché de son humilité, Dieu comble tous ses vœux et le renvoie riche sur la terre.

L'aventure fait du bruit dans le voisinage, les frères aînés de Faralahy n'hésitent pas à l'imiter : « Si Cadet a réussi, nous n'avons rien à craindre, nous autres ! » Ils sont très sûrs d'eux-mêmes, ils s'installent sur les fauteuils d'or, ils mangent au plat de Dieu, ils plaisantent avec lui : « Que

1. Voir, dans les contes de Grimm : *La bergère d'oies.*

voulez-vous? leur dit le bon Dieu; vous êtes des gens à l'aise, dormant sur un bon oreiller : que pouvez-vous désirer de plus? — Nous sommes ambitieux, nous autres : n'ayant que deux pieds, nous en voudrions quatre. » Dieu, courroucé, les prend au mot, et les transforme en maques. Le conteur ne se doute évidemment pas que ces Lémuriens sont rangés par les naturalistes parmi les quadrumanes; il ne se doute pas non plus de la morale de son histoire, telle du moins que nous la voyons, car il ajoute avec candeur : « Ceci prouve qu'il faut dire nettement ce qu'on désire et ne pas employer de circonlocutions. »

L'intervention de Dieu dans les contes est à elle seule une preuve de leur caractère étranger, oriental. Combien de siècles avant Vasco de Gama le premier « boutre[1] » a-t-il abordé à Madagascar? On a trouvé l'an dernier à Vohémar des pièces Fatimites et des dinars d'Haroun-al-Rachid; peut-être faut-il se représenter la grosse reine Binao, notre fidèle sujette, comme la descendante dégénérée de la reine de Saba. Ce bizarre peuple malgache a le type nègre, parle malais, et a conservé des souvenirs d'une éducation arabe.

On distingue aisément dans la religion malgache les éléments originaux, ou du moins réellement assimilés. Abandonné à ses propres forces, l'indigène est destitué de tout élan mystique. Les dieux les plus vénérés, ceux qui pendant l'insurrection étaient portés en tête des bandes, sont de simples amulettes. L'un s'appelle Kelimalaza, le Petit Fameux, l'autre Ramahavaly, la Vengeresse. Matériellement ils sont une bûche entourée d'étoffe rouge; et ce morceau de bois n'est pas une représentation, c'est la divinité même; il n'a pas d'histoire, pas de sens métaphysique, il n'a qu'un rituel, des prêtres et des adorateurs.

Juxtaposé à ce fétichisme bien vivant nous trouvons dans le cerveau malgache un monothéisme très net, mais parfaitement mort, évidemment importé et incompris.

Quel mythe oriental s'est déformé dans cet étrange appendice à l'histoire d'iFaralahy? La dernière heure de Cadet est venue, l'heure que Dieu lui a fixée; Dieu se doit à lui-même

1. Embarcation dont se servent les Arabes et les Hindous pour traverser l'océan Indien.

de le faire mourir pour dégager sa parole. Il envoie son fils ; mais le fils de Dieu a bon cœur : « Non, je ne le tuerai pas ! » et il revient au ciel. Le Tout-Puissant envoie ses plus fidèles serviteurs, nous dirions ses anges ; tous ont pitié du pauvre homme. Alors Dieu vient lui-même ; Faralahy reconnaît sa dette et tend la gorge au couteau, mais le fils de Dieu se jette au pied de son père :

— Cela me fait trop de peine, frappez-moi aussi.

Alors « Dieu, le sacré, eut pitié ». Il a eu de la chance, iFaralahy, sans le fils de Dieu il était mort. « La colère de Dieu plane sur la tête des hommes, pèse à tout jamais, à tout jamais, sur la terre. »

Comme le dit le Révérend W. E. Cousins, « quoique Madagascar fût souillé par les abominations du paganisme on y trouvait encore des traces d'une foi pure ». La langue malgache a du moins un nom pour Dieu ; elle en a même deux, l'un qui signifie « le Prince-Odorant », l'autre plus significatif, « le Créateur ». Mais ce qui est curieux c'est que les indigènes ont perdu complètement de vue le sens étymologique de cette dernière appellation ; les meilleurs élèves des missionnaires mis à part, il n'est pas un Malgache en état de répondre convenablement à cette question de catéchisme : « Qui a créé le ciel et la terre? » Le problème, bien loin d'être angoissant, n'existe même pas, il est insoupçonné. « Prince-Odorant » est un personnage des contes de fées au même titre que Gros-Oiseau, ou qu'Itrimobe.

*
* *

La fable fait au conte une sérieuse concurrence. Elle aussi est évidemment une étrangère acclimatée. Les ressemblances avec nos fables sont trop nombreuses et trop précises pour être simplement fortuites.

Le sanglier et le caméléon se défient à la course, comme chez nous le lièvre et la tortue ; naturellement c'est le caméléon qui gagne. — L'épervier et les fourmis font un traité d'alliance ; les fourmis sont emportées par une inondation, l'épervier les recueille sur ses pattes et les transporte sur la terre ferme : en revanche elles rongent un piège dans lequel

l'épervier s'est laissé prendre. On a souvent besoin d'un plus petit que soi. — Le serpent tient une grenouille dans sa gueule; il bavarde comme un corbeau et sa proie s'échappe. — La petite cigogne malgache, dont le nid est un édifice construit savamment, y trouve installé un beau jour le coq des pagodes, comme notre lapin trouve la belette dans son terrier. — Dans la grande guerre entre les oiseaux et les rats, la chauve-souris joue un rôle très louche entre les deux partis : « Je suis oiseau, voyez mes ailes. » Aussi est-elle houspillée par vainqueurs et vaincus. C'est depuis ce temps que les chauves-souris ont pris des habitudes noctambulesques : elles n'osent plus se risquer à sortir de jour. — Les Malgaches savent que les membres « ont disputé au ventre le droit d'aînesse ». Nous dirions l'estomac.

Les histoires de voleurs forment aussi un groupe à part; c'est un cycle anecdotique dont les deux héros constamment accouplés sont Kotofetsy (Koto le Roublard) et Mahakà (l'Escroc). Ils ont fait connaissance en se volant l'un l'autre avec tant d'habileté qu'ils se sont mutuellement frappés d'admiration. Leurs hauts faits sont innombrables, mais d'un intérêt médiocre. Le caractère commun en est l'ingéniosité plutôt que la brutalité du procédé; la victime est à la fois dépouillée et ridicule.

Quoique, dans notre littérature européenne du moyen âge, nous ayons un type analogue, celui d'Eulenspiegel, Kotofetsy et Mahakà pourraient bien être des produits originaux de l'imagination malgache. Ce sont bien les héros populaires d'un peuple doux, poli, menteur. Le Malgache a une puissance de dissimulation, une impénétrabilité qui nous confond. Pendant l'insurrection, un propriétaire de Tananarive, Rainvaltera, avait les relations les meilleures avec ses locataires européens; il touchait ses loyers avec une régularité bourgeoise; il arrivait avec de petits cadeaux, des courbettes, des souhaits de longue vie ; entre deux termes on a relevé son cadavre sur un champ de bataille: il faisait partie d'une bande. Combien d'autres, qui ont mené sans efforts et avec plus de succès cette vie en partie double, demeurent encore auprès de nous souriants et empressés. J'ai souvent entendu les indigènes avertir en ces termes un Européen qui leur

semblait naïf : « Prends garde ; nous autres, Malgaches, sommes d'habiles canailles » ; *fetsy ratsy*, le mot est traditionnel, et on le prononce avec une certaine fierté nationale.

Le Folk-lore malgache n'est pas assez riche pour qu'on puisse en laisser perdre les miettes. Les missionnaires qui l'ont recueilli ont réservé un chapitre spécial aux charades et aux proverbes.

Les charades sont un passe-temps très en honneur. — Un petit lac du bon Dieu où il est impossible de nager? Tous les enfants vous diront que c'est l'œil. — Les trois frères qui regardent brûler le dos de leur maman : qu'est-ce? Le trépied qui supporte la marmite. — Quand le petit entre, le grand ôte son chapeau : il s'agit de la jarre en terre dont on ôte le couvercle pour y puiser avec un gobelet.

Les proverbes sont beaucoup plus intéressants, moins en eux-mêmes que par le rôle qu'ils jouent. On y reconnaît bien notre vieille sagesse des nations, soit que, par essence et spontanément, elle surgisse identique à elle-même sous toutes les latitudes, soit plutôt que l'Orient ait servi d'intermédiaire entre les proverbes européens et malgaches.

Sous cette forme : « Celui qui envoie un messager ne s'inquiète pas de la longueur du chemin », on retrouve aisément : « Les conseillers ne sont pas les donneurs. » — Le malgache dit : « Même pour mourir on n'aime pas à être seul, » là où nous dirions : l'union fait la force. — « Le coq se lève de bonne heure, mais il ne va pas loin » est l'équivalent de notre : il ne suffit pas de se lever matin, il faut arriver à l'heure.

Ce parallèle pourrait être prolongé très longtemps. La richesse du malgache, en proverbes, est prodigieuse. Quelques-uns ont conservé avec plus de netteté encore que les contes, des traces de monothéisme. En voici un qui pourrait faire croire que les Malgaches ont des idées nettes sur la localisation de Dieu : « Le poulet qui boit lève le bec vers Dieu. » D'autres proverbes laisseraient supposer chez ceux qui les emploient une foi en un Être suprême omniscient, qui récompense et qui punit : « Dieu voit de haut, et rien ne lui est caché. — Dieu voit tout, quoiqu'il fasse parfois exprès de détourner la tête. — Ne te fie pas au coin de bois solitaire ;

Dieu est au-dessus de toi. — Le serpent qu'on écrase n'a ni pieds, ni mains pour se venger, mais Dieu s'en chargera. »

Ils sont curieux, ces proverbes, exprimant des idées si nettes et si complètement étrangères au cerveau malgache. C'est que le proverbe est la partie du Folk-lore la plus dure, la plus incorruptible, la plus durable. Sa brièveté, le caractère elliptique et traditionnel de sa langue, le protègent contre l'oubli et l'improvisation, contre les dangers de la transmission orale. Aussi conserve-t-il mieux encore que le conte les traces de l'enseignement arabe.

L'usage que les Malgaches font du proverbe contribue encore à le conserver. Dans la conversation courante il tient lieu de l'esprit, du trait ; dans les réunions publiques il est l'élément constitutif de l'éloquence : la rhétorique malgache n'est que l'emploi judicieux et multiplié des proverbes ; la mémoire d'un orateur est une sorte de cahier de sentences.

Voici par exemple un groupement de comparaisons traditionnelles, constituant une invective à l'adresse du contribuable qui esquive la corvée : « Vous faites comme le papillon qui tantôt s'envole et tantôt se pose ; comme l'insecte d'eau, la petite bête noire qui tantôt plonge et tantôt revient à la surface ; comme le petit crabe des rizières : on le prend, il glisse entre les doigts ; on jette de l'eau dans son trou, il ne sort pas. Nous n'aimons pas ces façons d'agir, monsieur. »

Un indigène qui veut affirmer son amitié n'a qu'à laisser parler ses souvenirs littéraires : « Nous sommes d'une même mère,... une seule racine, un seul tronc,... les mains droite et gauche, les yeux et le nez,... cent mesures de riz mêlés, etc. »

Il existe des modèles de remerciements solennels : « Le miel est doux, mais il y a la cire ; le sel est délicieux, mais c'est une pierre dure ; la canne à sucre est exquise, mais c'est un morceau de bois ; le bien que vous m'avez fait ne comporte aucune restriction. »

*
* *

Le Malgache n'aime pas à dire franchement sa pensée, il emploie de longs préliminaires, il a recours à la sagesse des

nations, enveloppe le particulier dans le général, emploie des comparaisons, des apologues. Aussi les discours des ancêtres, les kabary du vieux temps, soutenus par cette armature impérissable de sentences, de paraboles et de proverbes, dont ils ne sont qu'une marqueterie, ont-ils été transmis oralement avec une fidélité d'officiel. Un Jésuite, le père Callet, a fait imprimer à Tananarive l'*Histoire des rois de l'Imerina*. Il l'a écrite en malgache, avec une fidélité scrupuleuse, sous la dictée de quelques vieux indigènes, et il s'est trouvé que, dans leur mémoire, les faits, le récit avaient pâli tandis que les kabary conservaient toute leur netteté. L'histoire des rois a des allures de Conciones.

Le discours d'Andriampoinimerina à son lit de mort vaut la peine d'être cité. Impoina[1] dit adieu à ses conseillers, ses compagnons d'armes : « C'est vous dont les têtes furent écrasées et les jambes brisées ; qui avez épuisé vos forces jusqu'à la dernière lie *(sic)* et compté pour rien votre vie ; afin que moi, iAmboasalama[2], je possède Besakana[3]. »

Il s'adresse à son fils Radama : « On ne prend pas un pou avec un seul doigt, un arbre ne fait pas une forêt, c'est avec les avis d'un grand nombre qu'on gouverne. Radama ne rejettera pas les conseils de ses vieux amis, car c'est le fils du taureau à l'œil viril. Regarde-les, Radama : c'est un fort couteau bien trempé avec lequel on peut couper, sans qu'il s'émousse, une sagaie bien emmanchée qui ne dévie pas quand on la lance au but. »

Le vieux conquérant est dur pour ses captifs, les esclaves : « Qu'ils ne soient pas comme le bétail qu'on laisse s'écarter, car ils sont ton butin et ton héritage ; ils ressemblent à cent mesures de riz en réserve dans un panier et que ni ta femme, ni tes enfants n'ont le droit de toucher ; il faut les traiter comme un chien qui mange un mouton ; ils doivent payer de leur vie leurs moindres fautes contre le bon ordre du royaume ; c'est précisément sur eux qu'il faut prouver par des exemples la puissance de la loi ; ils sont l'anneau d'ar-

1. Désiré, abréviation d'Andrian-impoina-Imerina, le roi désiré de l'Imerina (1790?-1810) ; père de Radama Ier.

2. Nom de jeunesse d'Impoina.

3. Le palais en bois d'Impoina : une grande hutte encore debout aujourd'hui.

gent qui nous vient des ancêtres, l'épais « lamba » qui nous protège contre les froids du matin, et nous abrite contre les grands vents d'est. C'est une couche sur laquelle on peut s'étendre, notre ornement et notre orgueil. »

Il rappelle ses pénibles travaux : « Il m'a fallu balayer toute ma cour avant qu'elle fût propre ; ma porte a été longtemps assiégée par des étrangers, avant que j'aie pu me faire un intérieur tranquille : j'ai tout dépensé jusqu'au dernier sou pour m'acheter des amis ; j'ai vomi ma bile et mes entrailles avant d'être ferme sur mes pieds ; et ce n'est pas tout : il m'a fallu donner du riz cuit pour du riz cru, afin d'avoir ce que je désirais ; que de fatigues j'ai supportées ! j'ai bu et mangé le sang de bêtes inconnues. »

Impoina revient encore à ses vieux conseillers, aux services que Radama peut attendre d'eux : « S'il faut trouer une pierre, ils la perceront, il n'y a pas d'animal plus fort que le crocodile... ; ils ont été le bouclier qu'aucune balle ne pouvait traverser, l'épais bouclier de bois entre ma poitrine et les sagaies. » Même contre eux pourtant il recommande à Radama la sévérité, la cruauté, s'il le faut : « Ne sois pas comme le tsingala[1], qui respecte le bétail du pays, n'hésite pas à punir tes enfants. Même ces portes de pierre et ces murailles de bois, si elles te manquent de respect et te disent : « Je veux faire à ma guise », que t'importe ! S'ils veulent te bander les yeux, fais-les couper en parties égales et jeter dans le fleuve, coupe-les en petits morceaux et donne-les aux chiens ». Il finit sur cette parole, restée la devise de l'ambition hova : « La mer est la limite de ma rizière. »

Je ne garantirais pas l'authenticité de ce long discours *in extremis*. Mais, quels qu'en soient les auteurs et la date exacte, il est peut-être le morceau le plus original, le plus spontané de tout le folk-lore.

E. F. GAUTIER

(La fin prochainement.)

1. Le tsingala est un petit insecte d'eau, on prétend qu'il fait périr les bœufs qui le boivent en s'abreuvant, mais les bœufs étrangers seulement : il ne fait aucun mal aux animaux du pays.

LES SŒURS BRONTË[1]

III

La phtisie n'avait pas encore achevé sa tâche. Branwell Brontë était mort le 24 septembre 1848 ; Emily, le 19 décembre : la plus jeune sœur, Anne Brontë, ne tarda pas à suivre sa chère inséparable. Elle s'éteignit à Scarboro, le 28 mai 1849. Et voici Charlotte seule, avec le vieux père, dans leur triste maison des *moors*.

Même dans ses beaux jours, elle avait trouvé Haworth bien solitaire, bien à l'écart des grands courants de l'esprit humain. Elle aurait aimé avoir des amis, des voisins, quelque chose de plus proche que les pauvres dont elle prenait soin. Et pourtant elle avait alors, à côté d'elle, deux sœurs adorées. Maintenant, le temps s'écoule, Dieu sait comment ! Elle est toujours seule dans la salle basse qui a vue sur le cimetière. Incapable de travail, elle laisse glisser comme elles peuvent les heures sombres, muettes et monotones. Quand le silence pèse trop, quand elle a peur de crier d'énervement, elle se lève, elle va dire un mot à son père, aussi seul qu'elle dans son cabinet ; ou bien elle invente quelque recommandation à faire aux bonnes à la cuisine. Mais elle ne reste pas longtemps, car elle est très timide : elle craint de gêner. Et elle

1. Voir la *Revue* des 15 décembre 1899 et 1er janvier 1900

reprend sa place entre le gros chien d'Emily et l'épagneul de la petite Anne.

Tout le long du jour je tiens bon, — écrit-elle à M. Williams. — Mais quand vient le crépuscule, oh! alors, quelque chose de profond dans mon cœur se remue et ne veut plus de cette lourde solitude. Ces soirées toute seule! Le regret de ce que je pleure devient parfois plus fort que ma volonté : je me révolte! Je ne suis pas aimable alors, ni bonne. Dieu sait ce que je pense — jusqu'à ce que l'idée de mon père, ou de mes fidèles servantes, voire une caresse des pauvres chiens, me rende à la raison et à la patience... Hélas! ensuite, il faut encore affronter ces nuits cruelles où je Les vois toujours, dans mes rêves ou dans mon insomnie, et toujours mourantes ou mortes, — jamais telles que je Les voyais autrefois. Ah ! la coupe est amère. Courage! il faut la boire : peut-être me ferai-je à son âcre saveur. Peut-être, à la longue, la sensibilité s'émousse, et la souffrance devient chose neutre et facile.

Nature impétueuse, supérieure et mobile, Charlotte avait besoin de vivre pour autrui. Il y a des âmes qui se perfectionnent dans la solitude ; l'affranchissement du cœur les élargit. Mais Charlotte avait besoin de bonnes paroles, de bons regards, d'une épaule où s'appuyer, d'un objet à chérir. Elle était très femme, faite pour aimer et pour être aimée. On sent que dans son isolement moral elle étouffe, comme ces malheureux voyageurs qui, se trouvant pris dans un marais mouvant, se voient lentement engloutis, absorbés, asphyxiés par la tourbe insensible. Comment eût-elle résisté? Pas un ami ne franchissait le seuil de sa retraite, sauf Ellen Nussey qui, de loin en loin, venait lui faire une visite de quelques jours. Les lettres de Bruxelles avaient cessé : M. Héger ayant demandé à son amie de lui écrire au Royal-Athénée, pour ménager l'humeur jalouse de madame Héger, la loyale Charlotte avait brisé entre eux le dernier lien. Non, pas le dernier! Le journal français, — chose innocente, impersonnelle, qui lui parle pourtant d'un souvenir fidèle, — le journal, du moins, lui apporterait encore un souffle d'outre mer pendant le peu de temps qu'il lui restait à vivre.

Que serait-elle devenue sans Cornhill ? — On appelait ainsi la maison d'édition Smith et Elder. Après sa première visite, ces messieurs de Cornhill s'ingéniaient à divertir la pauvre

miss Brontë. Dans l'été de 1848, elle avait fait, avec Anne, une fugue de trois jours à Londres où elle s'était rencontrée avec le jeune George Smith, chef de la maison, et M. Williams, esprit fin et sérieux, préposé à la lecture des manuscrits : c'était lui qui avait écrit à Charlotte, à propos de son premier roman, *le Professeur*. Il s'y trouvait aussi un certain M. Taylor; Écossais ambitieux et perspicace, d'un seul coup d'œil, il avait jugé l'envergure du nouveau génie. Retenons-le, ce nom, il reviendra dans l'histoire de notre héroïne... Tous avaient pris en affection la petite personne douce, timide, distraite, un peu austère, qui leur envoyait des romans pleins de flammes, d'orages et de passion. Ils avaient pour elle cette singulière amitié que portent les éditeurs aux talents qu'ils devinent, qu'ils découvrent, qu'ils encouragent, qu'ils lancent. Elle était « leur auteur ». Et puis elle était une pauvre jeune femme qui se mourait d'ennui. A Cornhill donc, on écrivait de longues lettres à miss Brontë : sa correspondance avec M. Williams, publiée par M. Shorter, est ce qu'elle a laissé de plus intéressant dans ce genre. On lui envoyait tous les mois des caisses de livres nouveaux, et, au fond du Yorkshire, elle avait la primeur de Thackeray, d'Emerson, de Dickens, de Macaulay. Elle lisait, de la sorte, les *Conversations* d'Eckermann avec Goethe, l'*Histoire de la Restauration* de Lamartine, aussi bien que tous les livres brillants et passagers de la saison. Quand elle visite Londres, c'est la mère de M. Smith qui l'héberge, qui la soigne, qui protège ce petit être si vite effarouché par le bruit de la métropole. Et, sans les bons offices de Cornhill, je me demande si Charlotte Brontë aurait eu le courage de vivre, de produire, et de nous donner l'immortel *Villette*.

Elle n'en était pas encore là. Durant ce fâcheux automne de 1849, une lassitude l'empêchait de reprendre sa vie imaginaire. Cependant *Shirley* était fini ; et tandis que le pauvre Currer Bell pleurait tout son soûl dans sa province lointaine, à Londres *Shirley* remportait un succès moins éclatant, mais aussi moins contesté que le triomphe de *Jane Eyre*. J'avoue que cela me paraît inexplicable. *Shirley* est un chef-d'œuvre manqué, un livre qui trahit le découragement pro-

fond, l'affaiblissement moral et physique de son auteur, malgré quelques passages d'une poésie délicieuse. Puis, très visiblement sous l'influence de Thackeray, Charlotte lui emprunte ses effets tranchants, sa verve amère, sa lourde satire trop appliquée, sans avoir l'incomparable tour de main du Titan énorme et délicat. L'intérêt de *Shirley* consiste dans ses portraits de jeunes filles, dans la minutie fidèle de sa couleur locale... Des paysages, quelques figures idéales, de la satire, de la morale, des sermons même à la rigueur, c'est une formule acceptée pour le roman anglais. Aussi, malgré son infériorité manifeste, *Shirley* a toujours su conserver un public en Angleterre. Les provinces du nord lui surent gré d'avoir donné au Yorkshire droit de cité dans la littérature anglaise. Le Yorkshire y est tout entier, avec le contraste frappant de ses usines et de ses landes, avec sa ténacité, sa présomption, son esprit frondeur, sa rudesse loyale, son honnêteté cauteleuse. Et si nous trouvons Currer Bell un copiste trop minutieux, si nous souhaitons de le voir quitter ces détails extérieurs et locaux pour les profonds sentiments qu'il sait décrire si bien, il faut reconnaître pourtant l'exactitude et le relief de cet art réaliste.

Shirley, donc, par ses défauts comme par ses qualités, plut tout de suite au public anglais et plaît encore. Cependant miss Brontë, accablée de chagrins, paraissait négliger ses lauriers. Ses éditeurs s'inquiétaient d'une mélancolie qui menaçait son talent même : figurez-vous le désespoir d'un impresario qui verrait sa *prima donna assoluta* sangloter jusqu'à la rupture d'une corde vocale sans pareille! Et M. Williams supplie Currer Bell d'inviter quelque jeune amie à venir passer plusieurs mois au *parsonage*. Il a lui-même plus d'une fille...

Y pensez-vous? — répond Charlotte. — Il y a deux personnes à qui votre bienheureuse idée risque de déplaire autant que possible. Et celle que je plains le plus, c'est la pauvre fille que j'engagerais à venir s'enterrer toute vive dans nos montagnes. Mais la voyez-vous, avec un cimetière sous sa fenêtre, le silence morne de cette maison pour toute distraction, et pour toute société une vieille fille taciturne et grave? Ah! non, tout cela n'est guère le fait de la jeunesse. Sa gaieté encore bien plus que ma tristesse se révolterait contre les ténèbres

et le silence de mon sort. Non ; il ne me faut que la force de travailler. Je ne suis plus faite pour le monde ; je doute de moi, je suis timide, sauvage. Et pourtant il y a bien des jours où j'ai soif d'une société. Courage ! le prisonnier condamné à l'isolement perpétuel, voire le crapaud emmuré dans son bloc de marbre, se résignent à la longue.

Mais, sérieusement inquiets, ces messieurs de Cornhill, — par amitié autant que par la naturelle horreur de voir détruire une chose dont ils appréciaient la valeur, — ne voulaient pas laisser miss Brontë s'enterrer toute vive. Nous savons qu'il ne lui déplaisait pas de céder à une pression amicale. En novembre 1849, elle passa une semaine chez M. Smith à Londres, et cette visite se renouvela plusieurs fois au cours des années suivantes. Elle aimait beaucoup son hôtesse et le jeune fils de celle-ci : nous les retrouvons tous deux, dans *Villette*, sous les noms de Mrs. Bretton et du docteur John. La plume de miss Brontë les dessine avec une largeur, une finesse, une suavité qui ne lui sont guère habituelles... Chez ces bons amis, Charlotte fit la connaissance des hommes de lettres les plus remarquables du jour : Thackeray, Dickens, Carlyle, mêlés à quelques hommes de science tels que sir John Herschell et sir David Brewster. Elle voit Rachel dans *Phèdre* ; elle va entendre les conférences de Thackeray ; elle visite les collections privées du duc de Westminster et de lord Ellesmere ; et on l'emmène plus d'une fois à l'Exposition universelle de 1851. Puis elle remonte vers le Nord, et Mrs. Gaskell, la romancière, l'accueille à Manchester. Aux lacs de Westmoreland, miss Brontë est reçue dans le petit cercle de beaux esprits qui habitent le village d'Ambleside : — c'est miss Martineau, c'est John Ruskin, ce sont les Arnold et d'autres encore. « Tout ce que Charlotte voit dans la gloire, — s'écrie une amie féministe, quelque peu choquée de tant d'humilité, — c'est l'occasion de se lier avec des esprits qu'elle croit supérieurs. » — Et que voulez-vous qu'elle y voie, miss Taylor ? Faudrait-il qu'elle aime la Gloire comme une Idée, trônant sur un nuage au milieu des étoiles ?

Mais Charlotte n'était guère à son aise dans ce monde qu'elle avait tant désiré connaître. « Trente ans passés, laide,

avec de beaux yeux gris », remarque Matthew Arnold. « Une petite personne bien austère », dit Thackeray. Notez bien que ce sont là deux de ses fervents, deux grands admirateurs de Jane Eyre. Mais cette provinciale silencieuse et gauche, qu'a-t-elle à faire avec Jane Eyre? Intimidée par l'éclat, par la sécheresse, par la frivolité de ce monde dont presque chaque individu lui était à la fois familier par ses livres et inconnu par sa personne, Charlotte se raidissait contre ses appréhensions, et elle se raidissait trop. On voyait autour d'elle comme le reflet de son passé discipliné, laborieux et rustique; et elle, à son tour, intimidait les autres. Mrs. Smith et son fils, Mrs. Gaskell, Thackeray peut-être, comprenaient le fond intime de ce petit être délicat, nerveux, si ferme pourtant et si perspicace, sachant si bien interpréter ce monde brillant. Mais ils étaient à peu près seuls à le comprendre.

Mrs. Richmond Ritchie, la fille de Thackeray, nous a conté, avec la charmante légèreté qu'elle met à tout ce qu'elle fait, le dîner offert par son père à l'illustre Currer Bell[1]. Mrs. Ritchie n'était alors qu'une petite fille admise à table, ce soir-là, pour qu'elle pût se souvenir de l'auteur de *Jane Eyre*. La voilà justement qui entre : « une toute petite personne, délicate, pâle, sérieuse, dans une petite robe de barège semée de mousses vertes. Elle a trente ans passés. Ses yeux vous regardent droit en face sous des bandeaux blonds bien lissés. Elle porte des mitaines. Quel silence, quel sérieux dans son maintien !... Il y en a même peut-être une nuance de trop quand elle regarde certaines fillettes bavardes et familières. Mais, fixés sur mon père, ses yeux s'emplissent de rayons... » Au dîner, elle ne mange pas, elle écoute.

On avait invité Carlyle, Proctor, d'autres hommes de lettres avec quelques femmes intelligentes. Tout le monde attend cette conversation ailée, cette éloquence légère et passionnée où doit se révéler la créatrice de Jane Eyre. Cependant miss Brontë remarque, observe, comprend, ne dit rien. Après le repas elle se réfugie à l'ombre, sur un divan écarté, auprès de l'institutrice des petites Thackeray. De loin en loin, à travers

1. *Chapters from some Memories* (Chapitres de certains Mémoires).

le recueillement général, tombe un monosyllabe de plomb. Enfin Mrs. Brookfield s'approche de miss Brontë :

— Vous plaisez-vous à Londres, mademoiselle ?

— Oui..., répond Charlotte Brontë.

Et, après un laps de temps significatif, elle corrige :

— Oui... et non !

Et le silence reprend de plus belle. C'en est trop pour les nerfs toujours irritables de Thackeray. Il s'esquive et s'en va faire un whist au club.

Quel dommage ! Car enfin il n'y a pas d'âme plus sociable que Charlotte Brontë, plus humaine, plus ouverte à l'amitié. Son esprit, fortifié longtemps par la réflexion intérieure, avait une gravité qui n'excluait pourtant pas l'image, la passion, et même quelque chose d'espiègle et de tendre. Mais dans le va-et-vient du monde on n'a pas le temps de voir le fond des cœurs : Charlotte ne paraissait qu'une demoiselle de province, respectable et solennelle. Dans la maîtrise de la vie, elle manquait de doigté : elle s'en rendait bien compte après chacune de ses courtes excursions à Londres. Ayant aperçu l'esprit, le progrès, le mouvement, elle revenait à son triste Haworth convaincue que tout cela ne remplit guère le vide du cœur. Il lui fallait, non pas une société, mais, à défaut d'une sœur, un ami.

***

Rentrée dans son village perdu, elle retrouva le sauveur habituel de ses heures pénibles et les reconnut encore une fois profitables à son art. Le poète tisse avec tout ce qui lui tombe sous la main ; plus les fils sont colorés et variés, plus sa trame sera belle. Et Charlotte sent de nouveau son esprit qui travaille, qui reprend sa fonction normale et heureuse.

Que ferais-je sans mon travail ! s'écrie-t-elle. Où serais-je si Dieu ne m'avait pas inspiré le courage de persister pendant ces deux longues années où pas une maison d'édition ne voulait de moi ! Et maintenant, la jeunesse passée, seule, toute seule, mes deux sœurs mortes, que deviendrais-je dans ce village solitaire où n'habite pas une seule personne instruite, comment pourrais-je exister ? Le seul au monde où je vis, c'est le monde que je porte en moi.

Il n'y a rien de beau comme ce monde qui n'est pas ; rien

de satisfaisant comme l'état extraordinaire de l'âme par lequel nous sortons de notre expérience égoïste pour entrer dans ce rêve universel où les temps n'ont plus de succession ni les lieux de distance. Voir et rendre visible, c'est tout un, alors; vivre, c'est créer. Arrachée à l'existence présente, l'imagination triomphe. Et l'Éternel fait tomber sur nous un sommeil profond, où il nous ravit notre cœur de chair pour mettre à sa place une étoile, — c'est-à-dire un monde nouveau, charmant et inconnu.

Ce monde imaginaire, pour Charlotte Brontë, s'appelle *Villette*. C'est toujours son premier roman, — dont personne ne veut, même après le succès de *Jane Eyre* et de *Shirley* : — voilà qu'elle le remet sur le métier et qu'il se transforme. Elle n'est plus la même Charlotte qui l'écrivait naguère, ce premier roman, sous la lampe de famille : en ce temps-là, elle pouvait se dépenser de cent façons; maintenant tout ce qu'elle a de poésie, de puissance morale, de tragique émotion, tout ce qu'elle a de fantaisie, de tendresse et de grâce se verse dans son œuvre. Aussi *Villette* est le meilleur de ses romans et l'un des meilleurs romans anglais du siècle. Je le mettrais sur le rayon où l'on range *le Cœur du Mid-Lothian* auprès d'*Emma*, — *la Foire aux Vanités* et *Esmond* auprès de *David Copperfield*, — et *Adam Bede* avec quelque chef-d'œuvre moderne et nerveux de Hardy ou de Meredith... Je ne veux pas dire pour cela que *Villette* soit une œuvre d'art irréprochable. L'imagination y est profonde, mais étroite. Et parfois je ne sais quoi de guindé trahit l'inexpérience dans cette analyse, si vraie pourtant et si nouvelle, d'un premier et d'un second amour aux prises dans un cœur très pur. Peut-être, d'ailleurs, le cadre humble et scolaire de ce tableau manque-t-il de noblesse et de grâce. Taine nous a fait remarquer combien souvent le défaut de grandeur dépare le pittoresque et la vivacité du génie anglais. Ces réserves faites, quel débordement de vie dans ce roman, quelle flamme, quelle vérité amère, quelle poésie romantique et quelle sincérité! Car, en parlant de Charlotte Brontë, on revient toujours à ce mot : *sincérité*. Elle pouvait dire avec Gœthe : « Tout ce que j'ai fait, c'est la vie réelle qui l'a fait naître. »

*
* *

Charlotte, dans son désert, fut donc visitée par des anges : la Foi, le Rêve, la Gloire. L'Amour voulut se joindre à eux pour consoler la triste recluse. — Et je ne parle pas de M. George Smith, de sept ou huit ans plus jeune que miss Brontë, qui eut pour elle, comme elle pour lui, une de ces amitiés tendres et sans trouble d'où, par la force des choses, la passion est exclue, mais dont, quand même, un volage fil d'or égaye la trame sévère. Un associé de la maison, M. Taylor, préposé avec M. Williams à la lecture des manuscrits, comprit dès le premier instant la valeur de Currer Bell, et aima, ou crut qu'il aimait, la femme à travers l'écrivain. L'ayant déjà vue à Londres, il saisit le prétexte de venir chercher le manuscrit de *Shirley* pour se présenter chez elle à Haworth. Dans son cadre naturel, elle lui plut davantage; lui-même plut au vieux M. Brontë. Bref, il demanda la main de Charlotte en mariage.

Si M. Taylor eût possédé le charme cordial de son chef, avec la finesse et la bonté de M. Williams, je dirais volontiers : « Quelque bonne fée des landes, du fond de sa source enchantée, vient de penser à ma pauvre Charlotte. » Mais ce n'était pas le Prince charmant ! C'était un petit Écossais roux, abrupte et volontaire, non sans critique, non sans coup d'œil, mais commun d'aspect et de façons : — « *not a gentleman* », soupire miss Brontë. Comment exprimer toute la force de cette condamnation dans une bouche anglaise ? Mais ce Taylor avait les mérites en même temps que les défauts de l'autodidacte : il était intelligent et tenace. Un an, deux ans s'écoulent, il est toujours là. « Il me déplaît moins, je crois ! » s'écrie Charlotte, un jour. Déjà elle en pense plus de bien qu'elle n'en dit. Elle le trouve même agréable — en son absence. Quand il est là, elle est moins indulgente : « Il est affreusement intelligent, vif, sagace, aigu, entêté. Mais il a un grand diable de nez volontaire qui vous pénètre dans l'âme comme de l'acier... » Et pourtant elle a beau sentir une répugnance qu'elle taxe d'orgueil, son cœur a beau lui dire que ce mariage ne devrait pas se faire, — puisque rien n'est affreux comme un joug quand on le porte

avec plus bas que soi, — la fidélité, le dévouement du « petit homme » la touchent. M. Brontë, lui, pousse à un mariage qui lui paraît offrir de sérieuses garanties de bonheur.

Et Charlotte se dit qu'il n'est pas bon de vivre solitaire. Elle ne craint pas la mort, mais elle craint l'isolement. Elle redoute l'égoïsme, l'orgueil, les mille manies des êtres trop seuls : — personne n'a dit à quel point cette peur de la diminution morale fait souffrir la race délicate et scrupuleuse des vieilles filles. — Son père vieillit beaucoup : faut-il qu'elle lui survive ? Elle a une trentaine d'années ; mais, après tout, à trente ans on est jeune encore. La vie, qui fuit si rapidement, paraît longue à faire peur quand on la voit se dérouler devant soi comme une route unie où il ne passe personne. Et puis, Charlotte se croit très laide, son miroir ne lui ayant jamais rendu un de ces regards embrasés qui la transfigurent toute. Elle trouve de la grandeur d'âme à celui qui l'aime malgré tout. Et si M. Taylor avait pu rester en Angleterre une année de plus, il est bien probable qu'un miracle se serait produit en sa faveur. Mais il fallait s'expatrier, aller aux Indes, rester cinq ans à Bombay, où il fondait la maison Smith, Taylor et Cie. Avant de s'embarquer, le « petit homme » alla dire adieu à miss Brontë. « Je ne peux lui rendre affection pour affection, dit-elle, mais j'avoue que son départ laisse un vide. » En lui disant « au revoir », elle ne lui donna aucune espérance ; mais elle répond à ses lettres. Puis l'artiste en elle prend le dessus, et le départ de M. Taylor, forcé de quitter l'Europe pour sauvegarder les intérêts d'un ami, fournit le dénouement de *Villette*. Rassurons-nous : le sort de l'immortel professeur n'atteignit pas l'amoureux de notre héroïne. Aucune tempête ne l'engloutit ; son vaisseau ne fit pas naufrage au retour. Quand M. Taylor remettra le pied sur le sol natal, c'est Charlotte qui, depuis longtemps déjà, sera morte et enterrée.

*
* *

Elle ne s'en ira pas sans un dernier rêve. Dans ses mains déjà si pâles et tremblantes, elle tiendra un instant la coupe du bonheur... Ce philtre a-t-il la saveur qu'on lui prête ? La

meilleure joie, n'est-ce pas précisément celle dont on n'a rien su? Questions d'heureux qui chicanent leur plaisir, sans se dire la morne détresse des vies déshéritées.

Félicitons plutôt notre héroïne de ce qu'elle a pu quitter son pays des chimères pour suivre pendant une heure la voie commune, en s'appuyant à un bras fidèle et fort. Elle allait épouser un homme médiocre et passif; mais c'était un beau garçon, bon et loyal, qui avait aimé Charlotte Brontë avant Currer Bell, qui avait connu ses chères mortes, qui la voyait depuis des années tous les jours, et dont l'amour avait résisté à une épreuve souvent meurtrière... Comme ceci n'est pas un conte de fées, j'avoue qu'il n'avait rien d'un grand esprit. Il n'était pas de ceux qui voient promptement et loin. Il ne partageait aucun des goûts de Currer Bell. Et je doute fort qu'elle l'ait jamais aimé.

En Angleterre, où bien des choses se passent au rebours de ce qui se fait en France, le curé d'une paroisse s'appelle le *vicar*, le vicaire a le titre de *curate*. M. Brontë se faisait assister en ses devoirs, et la série de ses *curates* avait excité de tout temps la verve moqueuse de Charlotte. Dans *Shirley*, elle a peint sur le vif ces malheureux jeunes gens à qui elle distribue à tour de bras les emplois de *gracioso*. Il n'y en a qu'un qui trouve grâce devant ses yeux. Celui-là même, étant homme et prêtre, avait naturellement quelques défauts, mais ce n'étaient que de tout petits défauts ecclésiastiques :

S'il se trouvait dans la société d'un dissident, il s'en ressentait pendant une semaine. La seule pensée qu'un quaker ne se découvre pas à l'église le mettait hors de lui. En toute autre circonstance c'était un honnête garçon, plein de bon sens, de zèle, de conscience et de charité.

Tel est l'homme que doit épouser Charlotte Brontë. Né en Irlande, de parents écossais, Arthur Bell Nicholls était un grand beau garçon, l'air froid et même insensible : on pouvait lui trouver un peu de morgue. Il était venu à Haworth en 1844, en quittant l'Université de Dublin. Deux ans plus tard, Ellen Nussey demande à son amie : « Est-ce vrai que vous allez épouser le *curate*? » Charlotte s'indigne : on connaît son opinion des *curates* ; et puis M. Nicholls est un peu moins âgé qu'elle.

Il se peut que déjà le jeune homme ait senti l'attrait de la vive Charlotte. Voilà l'inconvénient de ces caractères froids et tranquilles : tout va bien tant que leur froideur les garantit de la tentation, mais pour une pauvre fois que la passion s'empare d'eux, elle possède sans contrepoids un cœur qui ne sait pas changer. M. Nicholls continuait à aimer sans espoir. Il fut témoin des deuils de la pauvre miss Brontë ; il vit s'éteindre dans la solitude sa verve malicieuse, et une douceur triste en remplacer les saillies amères et gaies ; il n'en aima que d'autant plus la frêle créature dont enfin, vers 1850, il devait apprécier le talent rare... Et sans doute la gloire de sa bien-aimée, tout en avivant son orgueil, faisait souffrir le pauvre *curate*. Il la savait entourée, pendant ses visites à Londres, d'hommes brillants, « intellectuels », peut-être irréligieux. Si l'un de ceux-là allait lui gagner le cœur ? Que dut-il penser de l'apparition de M. Taylor ?

A peine ce dernier est-il embarqué pour les Indes que M. Nicholls se décide à parler. Miss Brontë n'avait jamais rien soupçonné de son amour ; mais nous savons qu'elle est infiniment impressionable :

> Quand je le vis debout devant moi, mortellement pâle, tremblant de la tête aux pieds, s'efforçant de prononcer quelques paroles basses, incohérentes et comme étranglées, — quand je comparai cet état violent avec son ordinaire impassibilité, j'avoue que j'ai senti comme une secousse intérieure.

Et la pitié s'empare de la sentimentale, de la véhémente Charlotte. Mais le vieux Brontë est là qui veille. Quoi ! sa perle, son petit génie domestique, consentirait à briller au foyer d'un simple *curate*, jeune homme fort ordinaire du reste, ayant pour tout partage un salaire de deux mille cinq cents francs ? Il s'y opposa net... On dirait qu'un même état, et une profession sacrée, devrait inspirer une confiante amitié. Et pourtant il est bien rare qu'un *vicar* accepte allègrement pour gendre le pauvre *curate* qui l'assiste dans ses labeurs.

J'ajouterai que tout le village d'Haworth se solidarisait avec M. Brontë. Charlotte, passée à l'état de curiosité locale, était intangible. Un certain Brown alla jusqu'à dire, dans son parler villageois, que « pour un rien il ferait un malheur à

M. Nicholls ». La situation devenait très difficile, très tendue. Le *curate* crut devoir couper court à ces ennuis en donnant sa démission à M. Brontë. Et Charlotte de s'apitoyer sur lui. Quel remords pour elle, d'avoir chassé cet honnête homme!

Le jour arriva, vers la fin de mai 1853, où le *curate* de Haworth dut aller faire ses adieux à son supérieur ecclésiastique, en lui rendant les clefs des écoles. Il entra dans le cabinet de M. Brontë, en sortit, quitta la maison, toujours sans avoir vu Charlotte. Elle entend la porte de la maison se refermer sur lui, pour la dernière fois. Vivement, elle se lance dans le jardin pour lui serrer la main et pour lui dire adieu :

Je l'aperçois qui s'appuie contre la barrière, secoué par un paroxysme de sanglots, tels que nous ne les connaissons pas, nous autres femmes. J'allai tout droit vers lui, naturellement. Nous n'étions guère en état de nous parler. J'avais pourtant plus d'une chose à lui demander, — mais je n'avais plus la tête à cela... Pauvre garçon! il aurait bien voulu que je lui donnasse quelque espoir. Ce n'était possible. Mais du moins sait-il que je ne suis pas indifférente à sa douleur.

Soyez sûre qu'il le sait, pauvre Charlotte : sans être un très grand esprit, peut-être va-t-il jusqu'à deviner que, par un stratagème inconnu à la guerre, en levant le siège il a gagné la place.

En tout cas, c'est une correspondance qui s'ouvre, des visites qui se répètent, un peu d'amour qui s'allume sous les cendres. Nous sommes en 1853. A Londres, tout le monde lit *Villette*. Qui se douterait que l'ardente romancière file dans son village montagneux l'amour le plus naïf, le moins romantique du monde? Une jeune fille qui aime le *curate* et se soumet quand même à la volonté paternelle! Cependant les mois s'écoulent. M. Brontë continue à imposer son autorité, sans être plus heureux pour cela. Justement, le successeur de M. Nicholls est tout ce qu'il faut pour faire regretter son prédécesseur. Un jour où M. Brontë s'en plaint plus amèrement que de coutume, voilà Charlotte qui se dresse, et qui lui décoche, une flamme aux yeux :

— Comment voulez-vous que je vous plaigne, mon père?

Il ne tenait qu'à vous de vous faire aider par le meilleur homme du monde, — par l'homme que j'aime.

... Devant cet éclat, le vieux père n'eut pas de riposte. Par un arrangement qui se trouvait assez facile, le *curate* de Haworth changea de paroisse avec M. Nicholls : celui-ci rentra chez lui un peu après Pâques (1854), pour épouser Charlotte Brontë.

*
* *

Si le destin m'avait confié sa tâche pendant une heure, ce n'est pas là, sans doute, l'époux que j'aurais choisi pour elle. J'aurais voulu quelque intelligence large et profonde, capable de comprendre et de guider cette créature instinctive et primesautière qu'était Charlotte. Mais rien n'est rare comme cette union des vrais esprits, — *the marriage of true minds*, — que Shakspeare a célébré dans un beau sonnet. Et bien souvent une âme de grande envolée se contente parfaitement d'un nid caché dans les sillons, comme en font les alouettes. Il ne faut pas trop exiger de la vie : miss Brontë le savait bien.

La voilà donc sur le point d'épouser le seul homme qu'elle ait vu avec suite depuis son séjour à Bruxelles. Elle lui était reconnaissante d'animer une solitude si cruelle à son cœur sociable. « Je ne puis, hélas ! me passer d'un peu de gaieté domestique », avait-elle dit à M. Williams. Son mariage allait allumer au foyer cette flamme qui charme le soir des existences humaines. Sa petite maison grise contient tout ce qui lui est cher; son bonheur ne la séparera point du vieux père comblé d'années. « Du moins, dit-elle, ce mariage conciliera le sentiment et le devoir. » C'est là certainement une femme qui n'a que des sujets de satisfaction... Est-elle heureuse ? Dira-t-elle, un jour, avec la Julie de Rousseau : « Mon ami, je suis trop heureuse ; le bonheur m'ennuie ? »

Mon fiancé me plaît, — écrit Charlotte à son amie. — C'est un homme excellent, honorable. Ai-je le droit de regretter que le talent, la haute intelligence, des goûts pareils aux miens ne lui soient point donnés en lot ?... Et pourtant, je suis un peu triste au milieu de mon sobre bonheur. Tout est si différent de ce que l'on rêve !... Mais plus je vis, plus je vois que, dans les choses du sentiment, tout le monde exagère.

Après tout, si ce mariage était une erreur, elle a duré aussi longtemps qu'elle était utile. Le bonheur qui nous vient trop tard n'a guère besoin d'être taillé dans une étoffe bien solide. Il plaît un instant, comme ces poussées de fleurs qui rajeunissent les marronniers aux tièdes jours d'octobre...

Charlotte Brontë se maria le 29 juin 1854. « On croyait voir un perce-neige! » disent encore les rares villageois qui se souviennent de la petite mariée, si frêle et si pâle, dans ses voiles de mousseline, sous son chapeau orné d'une guirlande de feuilles vertes. Elle ne paraissait pas ses trente-huit ans... Elle était pourtant déjà usée par le chagrin. Pendant quelques mois, on dirait que la joie de se sentir utile, aimée, la ranime et la soutient. « Je n'ai plus un seul instant à moi! » s'écrie-t-elle, fière comme elle ne l'a jamais été de ses triomphes littéraires. Il ne faut plus penser à écrire des romans : « Arthur ne veut guère que je fasse des choses où il n'a point sa part. » N'y a-t-il pas les écoles à diriger, le catéchisme à enseigner, les pauvres à visiter?

Go teach the orphan-girl to sew.
The orphan-boy to read [1].

Il me trouve bien souvent des occupations dans la paroisse... Je n'ai guère plus le temps d'écrire ni de penser... Mes écritures et mille petites choses se trouvent constamment remises... Me voilà forcée d'être bien plus pratique que je ne l'ai été, car Arthur est un homme régulier, ponctuel, méthodique même.

Pauvre petite reine de féerie s'entraînant consciencieusement à devenir sous-diaconesse! Le spectacle attriste, amuse en même temps, et, somme toute, il ne déplaît pas : il est rare dans l'histoire des femmes-auteurs. Charlotte aimait se donner. Elle allait bientôt se donner plus encore.

Depuis plusieurs années elle souffrait du foie, des nerfs; elle tousse l'hiver. Son médecin m'a dit qu'elle était trop affaiblie au moment de son mariage tardif pour pouvoir affronter l'épreuve de la maternité. Elle en est morte. Persuadée que ses malaises se rattachaient à son état et en étaient sans doute les symptômes habituels, la pauvre femme ne s'est guère vu

1. « Va-t'en apprendre à l'orpheline à coudre, à l'orphelin à lire ». (TENNYSON.)

mourir. La veille de Pâques, elle se ranima un peu, se crut mieux, demanda à boire et à manger. Puis, fixant ses yeux sur son mari hagard, assis au pied du lit, elle eut une sorte de sursaut et comprit son sort : « Ah ! mon ami, je ne vais pas mourir, dites ?... Dieu ne voudrait pas nous séparer, nous avons été si heureux ! » Parole délicieuse qui se coula comme un baume dans ce cœur dévasté ; réplique suprême à ceux qui doutent du bonheur conjugal de Currer Bell... Elle est morte peut-être au moment favorable, avant d'avoir senti l'inanité de tous nos rêves. Le 31 mars 1855, elle quitta cette terre où elle avait connu, dit-elle, une heure de bonheur.

Elle avait assez fait pour assurer son souvenir. Mais ce qu'elle aimait par-dessus tout, c'était son devoir. Elle a dû sourire en mourant à la pensée qu'elle laissait son mari à son père, un grand intérêt à son mari... Morte, elle continuait à vivre parmi eux. Ces hommes qui s'étaient tant détestés s'aimaient enfin de tout l'amour qu'ils avaient pour Charlotte. Ils ne se quittèrent plus. Le vieux paysan du Donegal, Patrick Pruntz, devait survivre à celles qui ont fait entrer dans l'histoire le nom sonore imaginé par lui-même aux jours de sa jeunesse. Avec son gendre, il habita la maison grise voisine des tombes jusqu'à ce que la Mort reçut enfin dans ses bras le père douloureux de la race illustre des Brontë.

MARY JAMES DARMESTETER

LA FORCE A L'EXPOSITION

« L'Exposition de 1889, au moins, marquait une date dans l'histoire industrielle : elle consacrait le triomphe du fer. Elle l'écrivait en lignes apparentes sur les façades de ses palais. Elle le proclamait du haut de ses merveilles de hardiesse et de science : la galerie des machines, la tour de trois cents mètres. Bref, cette apothéose prêtait au décor une physionomie originale en même temps qu'un attrait de curiosité. Pour 1900, vous n'avez rien de semblable. Aucune industrie nouvelle n'est parvenue à son apogée, ne s'est même signalée par des progrès sensibles. Vous vous répéterez donc nécessairement. »

Ainsi s'exprimaient certains adversaires modérés de la fête prochaine. Aujourd'hui, ses partisans peuvent leur répondre :

« Vous vous trompez. L'Exposition de 1900 marquera le triomphe d'une science nouvelle, qui donnera à la ville éphémère cette physionomie originale et cet attrait de curiosité que vous lui déniez ; une science qui a précisément fait d'énormes progrès depuis dix ans ; une science qui tient une large part dans ce siècle-ci, et qui en tiendra sans doute une plus large encore dans le siècle prochain : l'Électricité. »

Ce mot de « science » inspire de telles préventions, il exhale un parfum si sévère, qu'il faudrait trouver un autre vocable

pour désigner les effets magnifiques et charmants de cette puissance encore mystérieuse et pourtant asservie. A l'âge où l'imagination de l'homme se plaisait à diviniser les forces de la nature, à peupler l'inconnu de mythes poétiques, l'électricité eût figuré parmi les déesses. Capricieuse, vibrante, toute en nerfs, capable de grâce et de majesté, elle présente bien les caractères d'une personnalité humaine, voire même féminine. Il faut, d'ailleurs, considérer ce rapprochement comme un cas particulier d'une analogie bien plus générale, extrêmement frappante, entre les phénomènes du monde moral et ceux du monde physique. Rien ne ressemble autant au jeu des passions que les réactions de la matière. Combien cette étroite similitude serait précieuse au psychologue, au romancier, qui pourrait rendre sensibles les subtils mouvements de l'âme, en les traduisant par des faits d'expérience ! L'usage a déjà consacré de ces ressemblances : aimantation, affinités, trempe, cristallisation ; mais, actuellement, l'ignorance du terme scientifique rend encore vaines ces comparaisons.

Ainsi, en possession de vertus et de défauts très humains, mais aussi d'un pouvoir mystérieux, l'Électricité, véritable fée moderne, présidera aux destinées de la ville éphémère qui naît au sein de Paris. Elle déposera dans son berceau ces dons vivants d'attrait et d'originalité : la lumière et le mouvement.

*
* *

Pour suivre les bienfaits de l'Électricité à travers l'Exposition, les fils conducteurs ne manquent pas. Ce seront ceux-là mêmes qui transportent l'énergie depuis sa source jusqu'à ses points d'application. Or, si l'on examine, sur le plan général, ce réseau infiniment complexe, véritable système nerveux d'un formidable organisme, on s'aperçoit qu'il part d'un centre unique, qui devient dès lors le point initial de notre course.

C'est au fond du Champ-de-Mars que l'Électricité réside. Elle y possède son palais et son usine, l'un masquant l'autre. Par une disposition extrêmement heureuse, symbolique, les temples de science et d'industrie, qui bordent les jardins,

dessinent une sorte d'immense avenue verte, dont le palais de l'Électricité ferme la perspective. Ils semblent se ranger comme des sujets devant cette souveraine triomphante. Ils conduisent vers elle. C'est bien, en effet, le fond de décor d'une apothéose. La façade se déploie sur le ciel en un immense éventail, aérienne dentelle de métal et de verre, que domine une allégorie de la déesse, auréolée tout entière d'un soleil de cristal. Un monumental château-d'eau forme avant-corps; de son porche profond, jaillit une cascade dont les nappes s'étagent, s'élargissent, comme un escalier d'honneur aux degrés géants.

Cette éclatante toile de fond dissimule la véritable usine de force. Entre le palais de l'électricité et l'ancienne galerie des machines, s'étend une cour couverte. C'est la chambre de chauffe. Une armée de chaudières s'aligne entre deux cheminées monumentales élevées aux extrémités. L'énorme base de ces colosses est égayée de reliefs de faïences vernissées dont les frêles motifs grimpent comme des feuillages au fût d'une colonne. Elles exhalent à quatre-vingts mètres de hauteur l'haleine brûlante de quarante mille chevaux de force[1].

La vapeur est conduite au rez-de-chaussée du palais de l'Électricité. Là, des moteurs sont accolés à de puissantes *dynamos*, et tous ces couples, alignés comme ceux d'une noce villageoise, engendrent le courant.

Enfin, sous la base même du château-d'eau, règne une galerie interdite au profane. Sur la paroi, courent deux tableaux longs de vingt-quatre mètres, chargés d'appareils de direction, de contrôle et de sûreté. C'est un véritable poste d'aiguillage, pareil à ceux qu'on voit aux abords des grandes gares et où le jeu d'un clavier de manettes lance les trains sur leurs rails. Ici, c'est le courant qu'on lance sur des fils. De là, leur réseau, soigneusement vêtu de caoutchouc, rayonne dans toutes les directions, se glisse sous les planches des galeries, bifurque,

1. Puissance totale pour force motrice :

En 1855.	350	chevaux.	
En 1867.	525	—	
En 1878.	2 500	—	
En 1889.	6 500	—	
En 1900.	40 000	—	dont 20 000 en service simultané.

se disperse, se divise, s'étend, franchit le fleuve, et porte jusqu'aux points extrêmes de l'Exposition la bienfaisante énergie électrique.

***

Qu'on s'imagine maintenant ce poste de combat un soir de fête. En arrière ronflent les dynamos laborieuses. Au-dessus, grondent les chutes du Château-d'Eau. A chaque changement de marche, sur les tableaux gigantesques, de longues étincelles bleues claquent, crépitent, détonent. Et dehors, parmi les rumeurs admiratives de la foule invisible, toute la nuit s'illumine.

Un simple geste de doigt sur un levier, et un fil de la grosseur d'un crayon va jeter sur la porte monumentale de la Concorde, l'éclat de trois mille lampes incandescentes qui, sous des cabochons de verre coloré, deviennent l'âme scintillante d'énormes pierres précieuses.

Autre coup de doigt : les bords de la Seine et les ponts s'illuminent de feux dont le reflet prolonge la splendeur. Un autre encore, et cette fois des bulles étincelantes dessinent dans la nuit les grandes lignes des palais du Champ-de-Mars. Sur un nouveau signal, les lampes à arcs jettent leur clarté violette et lunaire sur les jardins, sous les hautes nefs des galeries d'Exposition.

Puis c'est la salle des fêtes, où les lustres à incandescence ressemblent à des bouquets de fleurs au pistil de feu. La façade du Palais de l'Électricité s'embrase, vitrail de lumière, où s'assemblent en apothéose toutes ces clartés diverses. Enfin, des lueurs colorées se dissolvent dans les nappes et les jeux obliques du Château-d'Eau et rajeunissent, par ces effets nouveaux, la gloire des fontaines lumineuses [1].

1. Exemples d'illuminations :

Porte Monumentale.	36 lampes à arc et 3 100 lampes à incandescence.
Jardin des Champs-Élysées. .	174 lampes à arc.
Pont Alexandre	500 lampes à incandescence.
Château-d'Eau	1 100 lampes à incandescence.
Palais de l'Électricité	12 lampes à arc, 5 000 lampes à incandescence.
Salle des Fêtes.	4 500 lampes à incandescence.
Esplanade des Invalides . . .	60 lampes à arc.
Palais des Invalides	2 136 lampes à incandescence.

Ainsi, sauf l'intérieur des palais des Champs-Élysées et du Champ-de-Mars, toute la ville de fête s'illumine et, sachant qu'elle n'a que deux cents jours à vivre, prolonge sa durée d'un peu des deux cents nuits.

*
* *

Cet éclairage intense, aux effets utiles et décoratifs, constitue évidemment une attraction nouvelle. Mais un second emploi de l'énergie électrique contribuera surtout à donner à l'Exposition de 1900 une physionomie originale : le transport de la force à distance.

En 1889, la galerie des Machines était toute emplie de la rumeur et du mouvement des moteurs en marche. En 1900, le visiteur qui, désireux de revivre le passé, de remonter à onze ans en arrière, s'acheminerait à pas émus vers la nef géante, n'y retrouverait pas ce tableau d'atelier universel. Une salle des fêtes a envahi le centre du vaisseau. Les extrémités sont abandonnées aux charmes rustiques de l'agriculture et aux joies grasses de l'alimentation. Plus d'aigres sifflets, de trépidations, de courroies claquantes ; plus d'autres échappements que ceux des bouchons de champagne. Les laborieuses poulies de transmission se sont dispersées, se sont abattues sur toutes les galeries, des Invalides au Champ-de-Mars, pour apporter au sein de chaque exposition le vivant intérêt de la machine en marche.

Qui n'a vu, aux vitrines des physiciens, de ces actifs petits moteurs attelés à une pile, et qui travaillent souvent à faire tourner un tube lumineux ? Là, quelques décimètres de fil séparent seulement la source électrique de l'agile petite machine que l'énergie met en marche : à l'Exposition, les décimètres s'allongent en kilomètres ; la force, engendrée par les dynamos, naît au fond du Champ-de-Mars ; le moteur tourne au cœur de chaque exposition et permet ainsi de rapprocher sans cesse les produits de leur fabrication.

Non seulement cette classification est instructive, non seulement elle est logique, mais elle est encore habile. Elle exploite et flatte un penchant très humain à s'intéresser plus à l'œuvre en chantier qu'à l'œuvre achevée. Certes, un

peintre qui travaille au plein air réunit plus de gens derrière lui que devant sa toile exposée. Dans nombre de manufactures, la coquetterie du maître se plaît à rassembler dans un petit musée les chefs-d'œuvre de sa fabrication ; or, le visiteur accorde un regard moins attentif aux vitrines qu'à l'usine en marche. C'est donc un véritable trait de génie que d'avoir, dans chaque exposition, réveillé l'intérêt de la vitrine par celui de l'usine en marche.

Et que d'applications de ce principe, dans le vaste champ de l'activité humaine ! On connaît ce beau conte : une ville de pionniers, construite toute en bois, s'élève à la lisière de la forêt, au bord de la mer ; mais, par une révolte merveilleuse de la nature, le bois mort se réveille et redevient vivant ; les meubles craquent, les cloisons et les planchers se disjoignent, les mâts des vaisseaux se couvrent de feuillage, et bientôt la ville est redevenue forêt. Quel spectacle unique si pareil miracle s'accomplissait dans nos logis modernes, si les mille objets utiles ou superflus qui nous entourent revenaient, par une série de métamorphoses, à leur état primitif ! Les tentures aux murs, les bibelots d'art, les gros meubles, les livres dans la bibliothèque, les vêtements dans les armoires, les mets et les services dont la table est parée, évoqueraient devant nous l'histoire de leur naissance. Tous, parmi la cadence des machines-outils, les ronflements des volants, l'haleine des forges, le rythme des métiers, le choc des marteaux, le grincement des scies, remonteraient le cours de leur genèse jusqu'à redevenir de simples matières premières. Imagination fantastique que l'Exposition réalise pourtant, puisqu'elle met sous nos yeux, pour tous ces objets, les étapes successives entre l'origine et l'achèvement.

Telle est la principale transformation de l'énergie électrique en mouvement. Ce n'est pas la seule. Vingt-sept rampes mobiles jettent sans cesse au premier étage des palais les visiteurs ennemis des escaliers, mais amusés par ce chemin qui grimpe ; la montagne vient à eux, parce qu'ils n'eussent pas été à la montagne ; c'est encore au moteur électrique qu'est due cette heureuse inversion du proverbe.

A cinq mètres du sol, montée sur de robustes échafaudages de bois, une étrange route longe, par un circuit fermé,

les deux esplanades et les quais ; elle est séparée en trois bandes parallèles : l'une est fixe, la deuxième se déplace à raison de quatre kilomètres à l'heure, la troisième à raison de huit kilomètres ; le visiteur passe aisément de l'une à l'autre de ces trois zones, et ajoute à sa propre vitesse de marche celle du plancher qu'il a sous les pieds. Enfin un chemin de fer perché à la même hauteur, sur des échasses métalliques, suit un parcours parallèle à celui de la plate-forme mobile. Et c'est toujours l'électricité qui entraîne ainsi, d'un mouvement continu, infatigable, plate-forme et wagons, qui mène cette ronde prodigieuse tout autour de l'Exposition.

***

La lumière et le mouvement ne sont pas les seuls avatars de l'énergie électrique. Et au fond du Champ-de-Mars, elle tient encore en réserve bien des surprises, derrière sa façade d'apothéose.

Palais de prodiges, si dissemblable des édifices existants qu'on arrive fatalement à le comparer — malgré l'abus du cliché — aux féeries de l'imagination orientale, aux palais des Mille et une Nuits. Mais, d'ailleurs, ce rapprochement entre le palais de l'Électricité et ceux des contes arabes n'est peut-être pas inspiré seulement par la pénurie d'images. Il est plus étroit, plus logique, plus significatif. N'est-on pas frappé d'une ressemblance entre cette mystérieuse énergie et le génie qui anime ces récits merveilleux, qui apparaît au frottement d'une lampe ou d'un anneau de cuivre, qui supprime la distance et le temps, qui révèle l'Invisible, accomplit des métamorphoses, se laisse enfermer dans un coffret, dans un flacon, puis en surgit pour développer son invincible puissance? Et n'en vient-on pas à se demander si tous les phénomènes électriques ne furent pas connus d'une civilisation extrême-orientale totalement disparue, et plus tard de cette caste religieuse d'Égypte, si jalouse de sa science, de ces prêtres avisés qui les auraient présentés en miracles aux foules, fécondant ainsi la poétique légende des Mille et une Nuits.

C'est bien le génie familier de la maison, ce fluide qui

élève l'ascenseur, anime les sonneries, porte les messages écrits ou parlés, chauffe le radiateur de la cheminée, illumine les bulles incandescentes et, bienveillant maître-Jacques, tour à tour consent à vieillir les vins, blanchir les étoffes et soulager les douleurs.

Lui aussi se laisse mettre dans de toutes petites boîtes, et, sous forme d'accumulateurs, court les routes en automobile et en tramway.

Mais cette fugue lui donne appétit de liberté ; il s'émancipe, quitte le fil conducteur, s'en affranchit, et, s'élançant d'une ampoule de Crookes, il pénètre à travers les corps opaques, dévoile l'invisible ; ou bien, évadé d'un transmetteur, il court à travers l'espace émouvoir un tube de limaille et réalise ainsi cette admirable télégraphie sans fil, découverte hier, pratique aujourd'hui.

Enfin, le magicien moderne, l'électro-chimiste appelle à son aide ce bon génie. Grâce à la puissance de dissociation du courant, ou la force calorique de l'arc voltaïque, il contraint au divorce des composés réputés jusqu'alors irréductibles ; il met en liberté des corps purs ou rares, provoque des dépôts métalliques, simplifie des industries comme celle du chlore et de l'aluminium [1]. Ce nouvel alchimiste, aidé de son mystérieux collaborateur, tente de pénétrer et d'imiter les secrets de la nature. Il parvient à copier cette œuvre lente des siècles, des pressions et du feu intérieur : les pierres précieuses. Des rubis, de minuscules diamants sont déjà sortis du feu électrique.

M. Moissan, le grand-maître de cette étonnante magie, disposera à l'Exposition d'une annexe spéciale et de mille chevaux de force. Sans doute ne posséda-t-il jamais un laboratoire aussi puissamment outillé et peut-être en fera-t-il sortir, après tant d'utiles découvertes, les gemmes parfaites de grosseur, d'éclat et de limpidité, prêtes à jouer leur rôle superflu et charmant. En vérité il faut imaginer, sur la face grave de la science, une petite fossette où voltige toujours un sourire.

1. C'est également par un procédé électro-chimique qu'est préparé le carbure de calcium, qui lui-même, au contact de l'eau, donne l'acétylène. Si bien que, par un étrange détour, cette lumière est encore dérivée de l'électricité.

*
* *

Il semblera peut-être singulier d'espérer ainsi, pour l'Exposition, des progrès qui sont encore irréalisés trois mois avant son inauguration. Mais certaines découvertes récentes nous ont accoutumés à ces brusques pas en avant. Et puis, nombre de savants et de techniciens, stimulés par cette grande date, par cette occasion unique de se manifester, poursuivent dans le secret du laboratoire la solution de problèmes nouveaux. Il faut tenir pour certain que le palais de l'Électricité nous réserve des surprises, simples jeux ou trouvailles utiles.

D'ailleurs, à l'aide des résultats acquis, des recherches en cours et des indices certains, on peut essayer de définir le champ de ces découvertes probables, de dresser une sorte de liste des progrès qu'on est en droit d'attendre d'un temps prochain, d'esquisser enfin, au point de vue scientifique, une sorte de tableau de cet avenir immédiat qui est le prolongement du présent. Il offrira certainement bien des lacunes, toute la place vide de l'imprévu. Que l'on songe aux omissions nécessairement commises par quiconque se fût laissé tenter par ce jeu à la veille de l'Exposition de 1889! Ni les rayons X, ni la télégraphie sans fil n'eussent été prédits. Il ne saurait donc être question ici que d'une sorte de programme minimum.

Pendant le dernier tiers de ce siècle-ci, l'électricité a surtout pénétré dans nos mœurs comme messagère rapide de la pensée et comme déesse de la lumière.

Dans son premier rôle, elle prolonge pour ainsi dire nos sens ; elle transporte notre oreille à des centaines de kilomètres pour y entendre la parole d'un interlocuteur, ou bien elle allonge notre bras jusqu'à lui permettre d'écrire une dépêche sous les yeux d'un correspondant. Eh bien, dans cet ordre d'idées, un progrès est proche : bientôt nos regards, à leur tour, iront recueillir des images lointaines et nous donneront l'illusion de posséder devant nos yeux les spectacles qui, dans le même instant, se dérouleront à l'autre bout du fil. La téléphotie, la vision à distance, sera résolue grâce à l'exquise

sensibilité du sélénium. Cet étrange métal ne consent à se laisser traverser par l'électricité que lorsqu'il est éclairé. Les variations dans la lumière qui tombe sur un fragment de sélénium intercalé dans un courant, se traduiront donc par des oscillations dans l'intensité de ce courant, fines nuances toutes semblables à celles qui déjà transmettent mécaniquement la phrase écrite ou verbale. Le jour est donc proche où l'image, projetée sur un damier de sélénium, sera transmise par un fil qui deviendra le nerf optique de cette véritable rétine. La découverte de corps diversement impressionnables permettra sans doute de *prolonger* à leur tour les pupilles nerveuses de l'odorat, du goût et du toucher. Respirer à Paris le parfum des jardins de Nice, déguster à distance l'arome d'une liqueur, réaliser à cent lieues « la possibilité divine du baiser », autant de conceptions qui paraissent dès l'abord extravagantes, tout comme parut folle l'idée de recueillir dans un téléphone les nuances infiniment délicates d'un chant de femme. La combinaison de ces diverses impressions permettra d'ailleurs des sensations complètes et souvent agréables.

Quant à l'électricité lumineuse, nous en connaissons actuellement deux formes : l'arc voltaïque, lumière d'argent ; l'incandescence, lumière d'or. Nous sommes bien près d'user d'une troisième lumière, grâce aux découvertes d'un électricien américain, M. Tesla. Il y a une dizaine d'années, l'univers savant applaudit à ses expériences, répétées à New-York, Londres et Paris. Il saisissait des tubes de verre emplis de gaz raréfiés, semblables aux tubes de Geissler des jouets scientifiques. Et ces tubes, qu'il tenait à la main, qu'il isolait absolument de tout contact électrique, s'illuminaient dans sa main, rayonnaient une lueur douce et phosphorescente. Ils se trouvaient simplement entre les pôles éloignés, dans l'atmosphère extrêmement vibrante, de ces courants alternatifs à haute fréquence dont M. Tesla avait le premier obtenu la production.

Ainsi se trouvait réalisée la lumière idéale, puisqu'elle n'est pas accompagnée de ce dégagement de chaleur qui augmente inutilement la dépense d'énergie dans tous les autres éclairages, la lumière *froide*, dont la nature, éternel modèle,

nous donne un humble exemple dans le ver luisant. Alphonse Allais propose, dans une de ses fantaisies, l'éclairage public par cette bestiole. L'humour et la science ont de ces rencontres.

M. Tesla voit en effet dans cette phosphorescence la lumière de l'avenir. Dans son esprit, il augmente déjà les dimensions et le pouvoir éclairant de ses ampoules, l'étendue de la zone vibrante, du champ où elles se pourront mouvoir, la fréquence de ses courants alternatifs. Mais il va même plus loin, son rêve plane plus haut, ses vues percent de plus profonds horizons. Cette vibration, cette énergie lumineuse, il veut l'emprunter directement à la nature même : « Nous roulons dans l'immensité avec une vitesse inconcevable pour l'esprit : tout tourne, tout est en mouvement autour de nous, l'énergie de mouvement est partout. Il *doit* y avoir un moyen d'utiliser directement cette énergie. Alors, avec l'énergie du milieu, avec la puissance qui lui sera empruntée, avec l'énergie obtenue sans efforts sous toutes ses formes, énergie tirée d'un milieu inépuisable, l'humanité avancera à pas de géants. La simple contemplation de toutes ces possibilités magnifiques développe notre intelligence, fortifie nos espérances et remplit nos cœurs d'une joie suprême. »

On a dit que, chez M. Tesla, le poète l'emportait parfois sur le savant. C'est un jugement fondé sur un préjugé, sur cette idée fausse que le poète et le savant ne peuvent pas vivre dans un même homme; ils luttent, il faut que l'un l'emporte sur l'autre. Ce n'est pas ici l'endroit de combattre cette vieille thèse, de rappeler la curiosité très vive qu'inspire aujourd'hui la science à maints esprits lettrés et, inversement, l'étrange et grandiose poésie qu'exhalent les larges conceptions scientifiques modernes, l'enthousiasme vierge qu'elles excitent. Un poète doublé d'un savant, n'est-ce pas, par définition, un prophète?

Prophète, M. Tesla semble l'être. Les paroles que nous venons de citer datent déjà d'une dizaine d'années. Et l'effort des chercheurs se tourne vers les horizons qu'il a désignés. L'électricité tend vers un nouvel avatar. Après avoir été messagère, après avoir été lumière, elle devient ouvrière. On se familiarise avec elle ; on l'emploie à cent dures besognes

d'atelier ; elle n'est plus qu'un souple intermédiaire, une *énergie de transition* entre une puissance initiale — artificielle ou naturelle — et le point d'application. Ainsi les vues de de M. Tesla commencent à se réaliser. Et l'Exposition de 1900, placée à l'origine d'une nouvelle ère, la célèbre de la plus heureuse façon, par un large usage du transport de la force à distance.

Mais au seuil de cet inconnu, deux routes parallèles s'ouvrent vers le progrès. Deux découvertes en livreront le passage, deux trouvailles qui assureront la gloire et la richesse immédiates d'un inventeur ou qui couronneront l'édifice anonyme de méthodiques recherches. D'une part on peut mettre au jour une source d'électricité minuscule et puissante, auprès de laquelle nos piles actuelles ne seront que des jouets grossiers : un cheval-vapeur dans un boîtier de montre. D'autre part, on réalisera l'accumulateur léger, le réservoir d'électricité lentement chargé à une source quelconque, facilement transportable, écoulant son énergie au moment et au débit voulus.

Lorsqu'on veut donner à une hypothèse une solide base de certitude, il faut sans cesse se tourner vers la nature, y chercher l'encouragement de l'exemple. Car elle nous offre des modèles de nos découvertes les plus ingénieuses. Connaît-on un meilleur appareil instantané que l'œil ? un téléphone plus sensible que l'oreille ? une pompe à double effet mieux ajustée que le cœur ? Eh bien, la nature a réalisé la source d'électricité minuscule et puissante et l'accumulateur léger. Le gymnote, le silure, puisent dans l'eau douce, et localisent dans une partie d'eux-mêmes, les éléments d'une énergie dont les décharges répétées ont raison, à distance, d'un animal de forte taille. N'est-ce pas ainsi qu'on pêche le premier de ces poissons dans les étangs du Sud-Amérique, où des troupes de chevaux sauvages, lancés à dessein, reçoivent le choc mortel d'un ennemi qui reste ensuite sans défense ? La torpille, des dimensions d'une raie, puise dans la mer un pouvoir analogue. Il existe donc de fins et merveilleux appareils, exigus de poids et de volume, et qui — par des dispositifs d'ailleurs différents entre eux — élaborent, distillent pour ainsi dire, puis emmagasinent une forte quantité d'énergie électrique.

La pile et l'accumulateur idéals auront des conséquences analogues à certains points de vue : apportant aux voitures et aux aéroplanes une énergie puissante sous un volume et un poids réduits, ils donneront un essor définitif à la locomotion aérienne et terrestre. De même, tous deux faciliteront également la décentralisation du travail. Nombre d'artisans hésitent devant l'agencement d'une usine avec moteur et chaudière. Ils pourront réaliser l'atelier dans la mansarde.

Même, la source créatrice présenterait sur l'accumulateur l'avantage de ne point exiger des recharges fréquentes, de s'alimenter sur place, sans être obligé de retourner à l'usine distributrice d'énergie. Elle sera plus indépendante.

Mais l'accumulateur, lui, présente l'immense supériorité de pouvoir emmagasiner les forces inépuisables de la nature. Le vent qui souffle, l'eau qui coule, peuvent animer une dynamo dont l'énergie est ensuite mise en caisse, puis lancée par fil ou matériellement emportée au point où l'on en veut user. Déjà, bien des essais heureux ont été réalisés dans cette voie. Sans que leur beauté en ait été d'ailleurs compromise, les chutes du Niagara, mises à contribution, fournissent des milliers de chevaux de force. Dans maint repli des Alpes, le torrent fournit la lumière au village, par l'intermédiaire d'une turbine, d'une dynamo et d'accumulateurs; la bulle à incandescence brille dans le chalet. Dans la plaine, les vieux moulins abandonnés au bord du ruisseau pour la puissante minoterie renaissent à la vie ; on radoube la roue; on substitue à la meule l'inévitable dynamo ; et, au lieu de mettre de la farine en sac, on met de l'énergie en boîte. Par une coïncidence singulière, c'est l'époque même où les auberges, languissantes depuis la mort du roulage et des diligences, vont reprendre un essor nouveau, grâce à l'automobilisme. Ainsi le progrès, comme une route en spirale, donne le sentiment de repasser par les mêmes aplombs ; seulement, on a monté.

Mais la source de force la plus prodigieuse n'a pas encore été captée : l'haleine invincible et lente de la mer. Bientôt la marée, asservie à son tour, soulèvera des poids énormes, dont la chute animera des machineries tout comme dans les

horloges rustiques. Rien, désormais, n'épuisera cette mine d'énergie, éternelle comme les lois mêmes de l'univers. Des rives de la mer, les accumulateurs entasseront des trésors de puissance, et les lanceront sur le globe en lumière, en mouvement, en chaleur, prénoms divers d'une même énergie vibrante, dont l'électricité n'est qu'une forme passagère. Ainsi, par un immense et lent détour, après avoir longtemps ignoré ces bienfaits, après les avoir demandés au charbon péniblement arraché aux profondeurs du sol, les hommes les emprunteront directement aux forces éternelles de la nature.

Age béni qui n'a point encore sonné, mais dont l'avènement sera sans doute précipité par cette grande école d'émulation, de zèle et d'échange : l'Exposition de 1900.

MICHEL CORDAY.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD

LIVRES NOUVEAUX

INTRODUCTION AUX ESSAIS DE MONTAIGNE,
par **Edme Champion.**

L'étude des modifications successives que fit Montaigne au texte de son livre est recommandée depuis longtemps. Elle n'a pas encore été exécutée ni même entreprise. M. Edme Champion s'y est efforcé : il s'est aperçu que le seul rapprochement des textes n'a pas toute la fécondité promise. Mais, fort préoccupé de la Renaissance, l'auteur a trouvé en dehors des *Essais*, dans l'histoire de l'époque, un certain nombre d'explications intéressantes. Le livre et la personne de Montaigne se sont peu à peu éclairés pour lui : au lieu d'expliquer l'histoire par Montaigne, il nous explique Montaigne par l'histoire. Cette remarquable étude ouvre aux critiques une voie nouvelle où ils feront bien de s'engager.

CATHERINE DE MÉDICIS, ENTRE GUISE ET CONDÉ,
par **Bernard de Lacombe.**

M. Bernard de Lacombe complète heureusement les ouvrages de ses devanciers sur cette dramatique époque. Il s'en est tenu aux événements qui se déroulèrent à Orléans de 1559 à 1564 ; mais aussi, pendant ces quelques années, notre histoire nationale s'est confondue avec l'histoire locale d'une ville. L'auteur s'est renseigné aux sources les plus sûres, s'inspirant même de documents inédits, parmi lesquels il faut mentionner spécialement « des instructions royales et correspondances administratives ; les dépêches des ambassadeurs qui, plusieurs fois, d'Orléans même, renseignèrent leurs gouvernements de Rome, Londres, Madrid, Florence, Venise ; les registres du Parlement de Paris, où venaient aboutir la plupart des affaires soulevées dans la cité orléanaise ; enfin, les comptes de ville, d'Hôtel-Dieu, etc..., monuments du passé dont Bossuet, dans son *Histoire des Variations*, avait indiqué et utilisé le précieux secours. » Cela fait une étude attachante et informée.

MÉTHODE D'INTERPRÉTATION ET SOURCES DU DROIT PRIVÉ POSITIF,
par **F. Gény**, avec une préface de **R. Saleilles.**

Tout le monde peut avoir à solliciter de la justice l'interprétation d'un texte de loi. M. Gény demande en ce livre de restreindre la portée des textes aux seuls faits que le législateur a nettement visés. On s'étonnera qu'une si sage mesure n'ait pas encore été proposée : à une époque où le mécanisme législatif fonctionne avec tant de lenteur et où les réformes ne peuvent attendre la mise en mouvement d'un rouage aussi compliqué, il était utile, il était surtout conforme aux données les plus indiscutables de la science historique de voir un esprit indépendant réclamer enfin que le droit coutumier fût officiellement reconnu et sanctionné par la jurisprudence, et obtînt peu à peu la valeur d'une source de droit positif.

LES PRINCIPALES RÉFORMES FINANCIÈRES EN INDO-CHINE DE 1897-1899,
par **Gustave Demorgny.**

« Cet ouvrage est le développement du budget indo-chinois, l'histoire des finances de notre colonie, l'inventaire de ses richesses et de ses revenus ; c'est l'exposé d'après les documents les plus récents, de l'organisation financière de l'Indo-Chine. » L'auteur appartint, en qualité de chancelier, à l'Administration des Résidences du Tonkin : il a fait partie ensuite de la commission préparatoire chargée d'organiser les services généraux en Indo-Chine ; il a ainsi assisté à la création d'un budget général en Indo-Chine. Il nous expose, en cette remarquable étude, tous les efforts qui ont été faits, « pour sauver l'Indo-Chine d'une situation financière particulièrement déplorable, pour développer son régime économique et faciliter l'exploitation de ses ressources naturelles ».

RÉPERTOIRE MÉTHODIQUE DE L'HISTOIRE MODERNE ET CONTEMPORAINE DE LA FRANCE POUR L'ANNÉE 1898, rédigé sous la direction de **MM. G. Brière** et **P. Caron**, et publié par la *Revue d'Histoire moderne et contemporaine.*

MM. G. Brière et P Caron ont entrepris de publier un relevé méthodique des publications françaises et étrangères — livres et articles de revues — relatives à l'histoire de la France depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours. La répartition et le groupement des matières, la division par époques, les tables alphabétiques par noms d'auteur, noms de lieu, noms de personne, font de ce volume un instrument de travail d'une utilité inappréciable, et que tout le monde accueillera avec la plus vive reconnaissance. L'histoire moderne et contemporaine de la France possède à présent un outil bibliographique qui aidera grandement les recherches dans l'infinie dispersion de cet ordre d'études.

PRO FINLANDA, 1899.

On sait que, l'an dernier, MM. L. Trarieux, A.-E. Nordenskiöld, E. Brusa, W.-C. Brogger, W. Van der Veugt, C.-M. Norman-Hansen reçurent la mission de remettre aux mains de S. M. l'empereur de Russie, grand-duc de Finlande, douze adresses revêtues de 1.050 signatures recueillies parmi les représentants les plus autorisés des lettres, des sciences, de la politique et des arts en France, Angleterre, Allemagne, Autriche, Italie, Suède, Norvège, Suisse, Danemark, Hongrie, Hollande, Belgique ; on sait aussi que les délégués réunis à Saint-Pétersbourg ne parvinrent pas à obtenir une audience de l'empereur. Ils ne purent que lui expédier les adresses par la voie postale. Ils publient aujourd'hui le texte des adresses, dont l'original est en dépôt à la Bibliothèque royale de La Haye. Cette magnifique publication contient le facsimilé de toutes ces illustres signatures.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85* bis, *faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Suède et la Norvège.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 104-1-00. — (Encre Lorilleux).